

6

Roman
Hyuganatsu

Illustrations
Touko Shino

Les Carnets de
l'apothicaire

LUMEN

Natsu Hyūga



Tome 6

*Traduit du japonais par
Mathilde Gaillard-Morisaka*

LUMEN

Table des Matières

Prologue

Chapitre 1 – L'examen impérial

Chapitre 2 – Harcèlement

Chapitre 3 – Assistante médicale

Chapitre 4 – La cour intérieure

Chapitre 5 – Les biscuits de la fortune

Chapitre 6 – Stratège à terre

Chapitre 7 – Les intentions d'Airin

Chapitre 8 – L'intention derrière l'intention

Chapitre 9 – L'impératrice

Chapitre 10 – Dans l'ombre

Chapitre 11 – Un air de fête

Chapitre 12 – La fillette venue d'un pays étranger

Chapitre 13 – La suivante du frère de Sa Majesté

Chapitre 14 - Entrevue avec la prêtresse

Chapitre 15 – Maman poule

Chapitre 16 – Dîner d'État

Chapitre 17 – Une suspecte

Chapitre 18 – Manœuvres à deux

Chapitre 19 – L'authentique vérité

Chapitre 20 – Une bouillie de champignons

Chapitre 21 – L'aveu de la grande prêtresse

Chapitre 22 – La prochaine grande prêtresse

Épilogue

Recueil d'illustrations

Prologue

La bouche grand ouverte, Jazgul observait le gigantesque bateau. Elle n'avait jamais rien vu d'aussi massif.

Le navire allait descendre la rivière pour rejoindre la mer avant de mettre le cap sur un pays voisin. L'enfant n'avait pas assez de doigts pour compter le nombre de jours qu'elle passerait à bord. Une foule s'était rassemblée pour leur souhaiter bon voyage.

Le bateau était magnifique. Jamais elle n'aurait cru avoir la chance de naviguer sur un tel vaisseau. Originnaire d'un milieu défavorisé, elle n'avait reçu de ses parents que son nom et de maigres repas. Loin de la choyer, ils l'avaient vendue en tant qu'esclave.

Jazgul était muette. Elle entendait mais, pour une raison inexplicable, aucun son n'était sorti de sa bouche depuis sa naissance. La fillette était capable de travailler, bien qu'elle soit un peu moins efficace que d'autres. Sa famille n'avait cependant pas les moyens de s'occuper d'elle.

Jazgul était convaincue qu'elle deviendrait une concubine – pour utiliser le mot qu'elle avait entendu. Elle n'était pas vilaine. Certes, son nez était un poil court, mais son visage était charmant. La vie de concubine la rendrait sans aucun doute très heureuse. Contrairement aux prostituées qui travaillaient sans relâche, les concubines n'avaient qu'un seul homme à satisfaire, à ce qu'on lui avait dit.

Le jour où on l'emmena dans une grande maison, la fillette s'était naturellement réjouie, persuadée d'être sur le point de réaliser son rêve.

Jazgul avait ouï dire que son maître serait certainement un homme d'âge mûr porté sur la chose, mais la personne qui l'accueillit ne correspondait en aucun cas à cette description. D'une grande beauté et très digne d'apparence, elle arborait une chevelure blanche et quelques rondeurs.

Elle ne fit aucun reproche à Jazgul sur son mutisme et son illettrisme. Elle lui fournit du papier coûteux ainsi que beaucoup d'encre, et lui demanda de dessiner puisqu'elle ne savait pas écrire.

La fillette fit de son mieux pour accomplir les tâches qui lui incombaient afin de se rendre rapidement utile. Pendant son apprentissage, elle mangeait à sa faim et portait de beaux vêtements. Sa maîtresse était attentionnée et Jazgul prenait plaisir à dessiner. Sur le papier, elle représentait des paysages, sa protectrice et les autres servantes. De temps à autre, elle couchait en images ce dont elle avait rêvé. Un navire aussi imposant que celui qu'elle avait sous les yeux lui était d'ailleurs déjà apparu en songe. Elle l'avait montré à sa maîtresse qui l'avait complimentée.

Quel travail fabuleux, songeait Jazgul.

Lorsqu'on lui proposa d'accompagner sa protectrice sur un vaisseau à destination d'un pays lointain, sa réponse ne s'était pas fait attendre. Jazgul avait déjà voyagé en mer quand elle avait été vendue comme esclave, mais la traversée avait été affreuse. Ce navire semblait infiniment plus confortable.

Comme elle n'avait pas souffert du mal de mer lors de son premier périple, elle supposait qu'il en serait de même lors du second. Sa maîtresse avait une santé fragile, aussi Jazgul devait-elle se montrer énergique et ne pas être avare d'efforts.

Sa protectrice était apparemment malade. Sa peau était aussi blanche que ses cheveux et ses yeux semblables à un fruit rouge. Sortir au soleil lui brûlait la peau et les lumières trop vives l'aveuglaient.

Son apparence unique était le signe qu'elle avait été choisie par les dieux, ce qui faisait d'elle un être à part. La maîtresse de Jazgul ne se sentait pas le moins du monde incommodée par ses particularités physiques. La fillette éprouvait un soupçon d'envie et sa protectrice, comme si elle avait lu dans ses pensées, lui avait doucement caressé la gorge en lui disant : « *Toi aussi, tu es spéciale. Tu possèdes quelque chose d'encore plus spécial qu'une voix.* » Ces paroles avaient empli de joie le cœur de l'enfant.

Sa maîtresse jouissait d'un statut très élevé, d'un rang comparable à celui du roi. Que poussait une personne aussi éminente à partir aussi loin ? « *Pour le travail* », lui avait-on dit. Cette femme avait la particularité de pouvoir accomplir des choses hors de portée de leur souverain.

Fort cultivée, elle servait de tutrice à Jazgul dans de nombreux domaines. Les autres servantes lançaient parfois des regards

désapprobateurs à la fillette lorsqu'elle passait trop de temps avec leur maîtresse. L'enfant prenait donc garde à ne pas trop accaparer son attention.

— Tout le monde est prêt à embarquer ? s'écria un marin trapu.

Jazgul sautillait sur place tant elle était pressée et enthousiaste. Elle n'attendait qu'une chose : monter à bord. La verdure s'étendrait-elle à perte de vue dans ce pays lointain, à l'image de ses rêves ?

— Jazgul.

La voix surprit la fillette. Il s'agissait de sa protectrice, drapée d'un voile pour se protéger des rayons du soleil. Son visage était couvert d'onguent et une suivante se tenait à ses côtés, sur la pointe des pieds, une ombrelle à la main. La maîtresse dépassait la pauvre dame de compagnie d'une bonne tête.

— Grande prêtresse, rejoignez rapidement votre cabine. Votre peau risque de brûler.

— Oui, je sais.

La brise rafraîchissante était si agréable. Elle valait bien quelques rayons de soleil, aussi redoutables soient-ils. Éblouie, elle plissait ses yeux rouges.

D'après ce qu'avait compris Jazgul, sa maîtresse avait dans les quarante ans. Dans le village natal de la fillette où peu avaient la chance de vivre une longue vie, il n'était pas rare d'être déjà grand-parent à cet âge. Ses propres parents devaient aussi avoir la quarantaine. Le temps passé dans les champs et les pâturages avait laissé ses marques sur leur peau brune et ridée. En comparaison, le joli grain de la prêtresse la faisait paraître bien plus jeune. Autrefois svelte, sa silhouette s'était quelque peu étoffée avec les années. Un trait considéré comme un signe de richesse et, dans le village de Jazgul, un critère de beauté.

— Là où nous allons, on trouve beaucoup plus de sources d'eau qu'à Shaou.

La fillette acquiesça. Les autres suivantes l'en avaient déjà informée lorsqu'elle avait appris qu'elle serait aussi du voyage.

— Ils cultivent le blé et le riz, c'est un pays à la végétation abondante.

Les céréales étaient un produit de luxe. Les paysans qui en produisaient pouvaient pourtant à peine jouir de leur moisson tant la récolte était taxée. Certes, le commerce fleurissait dans les villes de Shaou, mais il suffisait de s'éloigner un peu pour découvrir des villages où régnait la misère. Quand

les jours sans pluie se succédaient, ou que les insectes se multipliaient, la famine frappait presque aussitôt. Jazgul avait elle-même été vendue à cause de récoltes insuffisantes.

Bien s'entendre avec un pays où la nourriture abondait était crucial. Il fallait y voir la raison du long voyage de sa maîtresse. Les habitants de cette nation étrangère parlaient une autre langue, mais cet élément n'avait que peu d'importance pour Jazgul, de toute façon muette. Il fallait juste qu'elle ouvre grand les oreilles pour compenser.

La prêtresse posa son regard sur sa protégée et lui caressa les cheveux. La fillette, ravie de cette attention, sourit.

— De quoi as-tu rêvé la nuit dernière ? lui demanda sa maîtresse.

La petite fille avait rêvé qu'elle se promenait dans une ville épargnée par la sécheresse. Elle dessinerait la scène plus tard.

Jazgul, la prêtresse et ses suivantes regagnèrent leur cabine. Sur le pont du navire, les marins préparaient leur départ.

Chapitre 1 – L'examen impérial

— Cela faisait longtemps qu'on ne s'était pas vus.

— C'est vrai, confirma Mao Mao.

Pendant qu'elle préparait tranquillement des décoctions, le doux et prévenant Gaoshun s'était présenté à l'apothicairerie du quartier des plaisirs.

— Que me vaut votre visite ?

Le militaire n'était plus au service de Jinshi, mais de l'empereur lui-même. Sa Majesté Impériale aurait-elle besoin de l'apothicaire ? La jeune fille se raidit à cette idée.

— Rien de grave. Mon imbécile de fils était censé venir, mais comme tu le sais, il s'est bêtement blessé récemment...

Gaoshun était donc venu à sa place, reprenant pour quelque temps son rôle d'assistant auprès du prince impérial. Il faut dire que Jinshi était plutôt difficile en matière de choix de ses serviteurs.

— Il est vrai que ses blessures étaient assez sérieuses.

Mao Mao se remémora l'incident qui avait ébranlé la cour. Elle se souvint de la vue insoutenable du jeune soldat gravement blessé.

— Il était dans un sale état, acquiesça Gaoshun.

— C'est un miracle qu'il ait survécu.

— Il est plutôt coriace, à défaut d'autre chose.

Sa remarque était un peu glaciale, mais son « imbécile de fils », à savoir Basen, s'était blessé en remplissant son devoir. Sous l'emprise d'une drogue que lui avait fait ingérer la blanche demoiselle, dame Lishu s'était jetée du haut d'une tour. Le jeune homme l'avait sauvée au péril de sa vie.

Il s'agissait d'un acte héroïque, à n'en point douter, mais seule sa main droite avait été épargnée par les éraflures, les contusions et les fractures. Mao Mao n'arrivait pas à comprendre comment Basen avait pu survivre à une telle chute.

— Comme il insistait pour reprendre le travail, malgré ses béquilles, j'ai été contraint de l'enfermer à la maison. Il récupère sous la surveillance de

sa mère et de sa sœur.

L'apothicaire, attentive, hocha la tête tout en ouvrant un tiroir. Elle était pourtant certaine d'avoir du thé quelque part.

— Ne t'embête pas pour moi, Shao Mao.

— Vous êtes sûr ? J'ai quelques brioches sucrées achetées sur la rue principale. On raconte qu'à midi, elles sont toutes parties.

Les courtisanes du Palais vert-de-gris les lui avaient offertes. Elles comptaient en faire présent à leurs apprenties, avant de prendre conscience qu'il n'y en avait pas assez pour toutes. Afin d'éviter une dispute, les pâtisseries avaient donc fini chez Mao Mao.

Ces petites brioches cuites à la vapeur et fourrées au sucre de canne et à la purée de patate douce étaient connues pour leur onctuosité et leur moelleux.



— Si tu insistes...

Gaoshun donnait l'apparence d'un soldat austère, mais résister à une sucrerie était au-dessus de ses forces.

Mao Mao refroidit le thé qu'elle avait fait bouillir le matin même avec de l'eau tirée du puits. Servir une boisson fraîche à un invité durant la saison chaude était le comble du raffinement.

La vieille grippe-sou avait sans hésiter sorti l'une des tasses de verre qu'elle réservait traditionnellement aux meilleurs clients du Palais vert-de-gris. Lors de ses visites, Basen avait droit, pour sa part, à une tasse moins élégante.

Gaoshun savourait sa brioche, un sourire aux lèvres. Quelles étaient les raisons de sa venue ? De toute évidence, il n'était pas là pour parler de la pluie et du beau temps. Sous le poids du regard inquisiteur de Mao Mao, l'assistant de Jinshi se pressa de finir sa pâtisserie avant de se rincer la bouche avec son thé.

— Très bien, entrons dans le vif du sujet, déclara-t-il.

Un affreux pressentiment s'empara de l'herboriste, qui était prête à faire diversion.

— Il me reste une autre brioche, servez-vous, dit-elle en lui tendant sa part.

La jeune fille préférait l'alcool aux douceurs. Gaoshun était quelqu'un d'attentionné, la brioche qu'elle venait de céder lui reviendrait très certainement un jour sous la forme d'une bonne bouteille.

Sa deuxième pâtisserie engloutie, le fonctionnaire s'éclaircit la voix.

— As-tu déjà songé, Shao Mao, à officier à la cour en tant que médecin ?

— Vous comme moi savons très bien que c'est impossible.

Conformément à la loi, seuls les hommes pouvaient exercer cette profession au palais impérial.

— Je reformule ma question. Aimerais-tu occuper une fonction similaire ?

Mao Mao ne répondit pas tout de suite. Un tel poste lui permettrait d'accéder aux remèdes entreposés dans le dispensaire. À cette pensée, ses lèvres tremblèrent légèrement, trahissant son émoi.

Une étincelle traversa le regard de Gaoshun.

— Cette fonction te permettrait de tester de nouveaux traitements. Ce ne sont pas les volontaires qui manquent.

Ce fut au tour des joues de l'herboriste de se contracter inconsciemment. Malgré elle, un sourire se dessina sur sa bouche.

Non ! Ne te laisse pas amadouer ! Il y a forcément un piège.

La proposition était trop belle pour être vraie. Du reste, elle émanait de Gaoshun. La jeune fille ne se faisait pas d'illusion quant au revers de la

médaille. Il fallait également qu'elle pense à ce que deviendrait son apothicaierie. Certes elle avait un apprenti à son service, mais elle se doutait qu'il ne manquerait pas de lui signifier son mécontentement si elle s'absentait à nouveau. Il n'était pas encore prêt à tenir les rênes de l'échoppe.

Je ferais mieux de refuser.

Sentant la réticence de l'herboriste, Gaoshun frappa le premier.

— Tu te souviens de la délégation de Shaou ?

— Oui, vous voulez parler de...

La jeune fille s'interrompt. Avec Lahan, elle avait fait la rencontre d'Airin pendant leur voyage à la capitale de l'Ouest. L'émissaire en avait profité pour leur demander des vivres ou l'asile. Bien avant cet événement, elle s'était déjà rendue à Li en compagnie de sa cousine.

Pour autant, Gaoshun n'avait pas mentionné son nom. Peut-être faisait-il allusion à une autre personne.

— Vous voulez parler des deux émissaires présentes au banquet pour lequel maître Jinshi s'était donné beaucoup de mal l'année dernière ?

Elle aurait pu tout aussi bien dire « l'insupportable duo qui souhaitait voir une femme dont la beauté rivalisait avec celle de l'esprit de la lune ». À cette occasion, Airin était accompagnée de sa cousine, Aira, tout aussi suspecte et en outre soupçonnée d'avoir fourni les derniers modèles de feifa au clan Shi.

Quoi qu'il en soit, ces deux jeunes femmes étaient source d'ennui.

— Airin a récemment rejoint le *hougong* en tant que concubine de rang moyen. Je suppose que tu as eu vent de la nouvelle.

— Oui, je suis au courant. D'ailleurs, son arrivée n'a-t-elle pas soulevé de problèmes ? Sauf votre respect, la décision semblait plutôt précipitée.

— En effet. Comme c'est une étrangère, les dames de la cour et les autres concubines ne voient pas sa venue d'un très bon œil. Sans compter qu'elle n'a amené aucune servante de Shaou avec elle.

Ce qui pouvait paraître raisonnable compte tenu de sa position, mais il était difficile de ne pas plaindre l'intéressée.

— Et c'est pour cette raison que vous êtes venu me trouver ?

En occupant une fonction équivalente aux médecins de la cour, Mao Mao pourrait aller et venir plus facilement au sein du *hougong*.

— Le mieux aurait été que tu deviennes sa dame de compagnie, mais la situation est délicate...

La confusion se lisait sur le visage de Gaoshun.

Par un concours de circonstances, l'herboriste était devenue la goûteuse de dame... de l'impératrice Gyokuyo, avant de quitter la cour impériale l'année passée pour regagner le quartier des plaisirs.

Revenir au *hougong* pour servir une autre concubine ne se ferait pas sans heurt, quand bien même la jeune fille se contenterait d'exécuter les ordres qu'on lui donnerait. Sans compter que l'ancienne noble concubine risquait de ne pas accueillir la nouvelle avec un grand sourire.

— Les privilèges qui te seront conférés te permettront de passer du temps avec l'impératrice Gyokuyo en tant qu'assistante. Nous lui avons fait part de nos intentions et elle était enchantée à la perspective de te revoir.

— Je n'ai pas encore dit oui.

Au demeurant, si même la nouvelle impératrice avait déjà donné son assentiment...

— Elle m'a d'ailleurs remis une lettre de recommandation. (Imperturbable, Gaoshun tendit la missive à la jeune fille. Étrangement, la scène lui donna un sentiment de déjà-vu.) Et en voici une autre, de la part de maître Jinshi, ajouta-t-il en sortant un deuxième pli.

Mao Mao s'efforça de ne pas grimacer.

— Sans oublier celle de Sa Majesté Impériale.

— Pourquoi Sa Majesté Impériale se donnerait-elle cette peine...

Mao Mao eut un mouvement de recul à la vue de la somptueuse lettre. Le militaire, quant à lui, se renfrogna avant de fermer les yeux.

— Tu as autrefois passé l'examen impérial permettant aux femmes d'officier à la cour.

— Exact, et j'ai lamentablement échoué.

Jadis, l'apothicaire travaillait sous les ordres de Jinshi. Il l'avait poussée à se soumettre aux épreuves pour devenir fonctionnaire en lui collant une montagne de livres sur les bras.

— Je m'en souviens aussi. Nous étions persuadés que tu le réussirais haut la main. Ta passion pour l'étude des poisons et des remèdes est connue de tous.

— Sauf que cette tentative s'est soldée par un échec.

Sans être exceptionnellement brillante, Mao Mao n'était pas pour autant plus bête qu'une autre. Simplement, elle ne s'intéressait pas aux mêmes sujets que la plupart des gens. Elle préférait accorder une attention soutenue aux domaines qui la passionnaient réellement.

— Shao Mao, tu n'es pas incapable de retenir les informations qui ne t'intéressent pas, tu rencontres juste un peu plus de difficultés à les assimiler, je me trompe ? Tu as bien réussi à apprendre les us et coutumes du quartier des plaisirs après tout.

— Je n'avais pas le choix.

Malgré son apparence de momie, la vieille maquerelle du Palais vert-de-gris n'en conservait pas moins une extraordinaire vitalité. Elle avait corrigé et affamé l'apothicaire chaque fois que la jeune fille avait eu le malheur d'oublier ce qui lui était enseigné. Luomen avait protégé sa fille adoptive autant que faire se peut, mais le frêle homme n'était pas de taille face à la vieille grippe-sou.

Aidée de ses sœurs, la jeune fille avait donc gravé tant bien que mal dans sa mémoire les règles du quartier – question de survie.

— Autrement dit, tu peux apprendre de nouvelles choses quand tu l'estimes nécessaire. J'en conclus donc que tu n'as pas jugé les ordres de maître Jinshi impératifs.

Mao Mao fit un pas en arrière. Gaoshun tenait trois lettres à la main, écrites par Jinshi, l'impératrice et l'empereur. Certes, il ne s'agissait pas d'injonctions officielles, mais l'herboriste sentait le regard pesant de ces trois hauts personnages auxquels dire non n'était pas envisageable.

— Tu dois réussir l'examen coûte que coûte.

— Hmm... Facile à dire...

Le fonctionnaire ouvrit grand la porte de l'apothicaire. L'un de ses assistants attendait sur le seuil avec un paquet enveloppé dans une étoffe, qu'il déballa une fois entré, dévoilant des pièces de monnaie scintillantes.

— Par n'importe quel moyen, insista Gaoshun.

Derrière lui se tenait la vieille grippe-sou, le fouet réservé aux punitions corporelles à la main. Elle scrutait la pile argentée, une lueur avide dans les yeux.

Me voilà coincée ! pesta intérieurement Mao Mao.

— Tu réussiras cet examen, un point c'est tout, déclara Gaoshun d'une voix qui ne laissait aucune place à la négociation.

Le plan de l'eunuque était d'une ingéniosité remarquable.

La vieille maquerelle avait déjà été payée pour que l'apothicairerie soit reprise par Sazen, l'apprenti, pendant que Mao Mao étudiait dans une chambre vacante du Palais vert-de-gris.

Cho-u, ce petit fripon, venait parfois interrompre l'herboriste, mais la vieille tenancière et les serviteurs l'attrapaient par le col pour le traîner hors de la pièce. Ils ne pouvaient pas se permettre de le laisser importuner la jeune fille dans ses révisions.

Un encens censé favoriser la concentration était allumé dans le bureau de fortune, tandis que les douces notes d'un erhu et d'un huqin résonnaient dans la pièce adjacente. Les musiciennes les plus chevronnées de la maison offraient à Mao Mao une représentation privée. L'adage voulait que l'étude donne des envies de douceurs. Des biscuits de riz salés et du jus de fruits frais avaient donc été servis à la jeune fille. Que demander de plus ?

Combien tout cela a-t-il pu coûter ?

La tentation de faire une sieste était forte, mais les rondes régulières de la tenancière l'en dissuadaient. Ancienne courtisane de haut rang, la vieille maquerelle s'avérait plus instruite que la moyenne.

— Es-tu seulement capable de réciter ces poèmes ? dit-elle à l'herboriste.

— Pourquoi la poésie figure-t-elle au programme ? L'examen est destiné aux futurs médecins de la cour ! se plaignit Mao Mao.

Techniquement, il s'agissait de l'examen impérial réservé aux femmes souhaitant travailler au dispensaire. D'autres concours leur ouvraient déjà la voie vers la fonction publique et celui leur permettant de se spécialiser dans la médecine était une invention récente. Quitte à créer de nouvelles épreuves, pourquoi ne pas y avoir supprimé la poésie ?

— Je ne vois pas le rapport avec la médecine ! De même pour l'histoire et les sutras ! ronchonna l'apothicaire.

— Connaître l'histoire change profondément un individu. Et une écriture soignée sera toujours plus lisible. Recopier des sutras est un excellent exercice pour la parfaire.

Il arrivait donc à la tenancière d'avoir – parfois – des paroles sensées. Mao Mao aurait préféré qu'elle reste dans son registre habituel : « Ne t'embête pas à retenir ce qui ne te rapportera pas d'argent. » C'était sans

doute trop espérer, étant donné les sommes en jeu pour l'apprentissage de l'apothicaire.

En guise de modèle, la vieille grippe-sou avait tracé des caractères très élégants. Même si sa main était à présent flétrie, elle avait eu dans sa jeunesse de longs doigts blancs aux ongles brillants.

Les hommes aimaient les femmes à l'écriture soignée... et agréables à l'œil. La maquereille avait passé sa vie à se perfectionner pour leur bon plaisir et transmettait désormais son savoir-faire aux courtisanes du quartier des plaisirs. Avec la réputation de grande beauté qu'on lui avait prêtée plus jeune, pourquoi n'avait-elle pas embrassé une autre voie ? Peut-être n'avait-elle pas eu le choix, après tout.

— De beaux caractères peuvent dissimuler un vilain personnage.

L'herboriste se faisait cette réflexion régulièrement. Elle s'attendit à ce que le poing de la vieille grippe-sou s'abatte sur sa tête, mais il n'en fut rien.

— Nul ne sait si tu es belle ou hideuse à l'intérieur. Alors, autant avoir une jolie calligraphie.

La tenancière lui mit les modèles sous les yeux, l'air de dire : « Au travail maintenant ! » Ses caractères réguliers et sans défaut n'auraient pas juré dans les corrigés des examens impériaux.

— Oui, je sais.

Mao Mao savait pertinemment qu'une punition l'attendait si elle avait le malheur de lambiner. Elle se retroussa donc les manches, puis se saisit de son pinceau.

L'examen impérial des dames de la cour se tenait plusieurs fois chaque année. Contrairement aux épreuves d'accès à la fonction publique destiné aux hommes, les jeunes femmes qui le passaient restaient en général peu de temps en poste. Il était donc nécessaire de renouveler régulièrement la main-d'œuvre pour ne pas en manquer.

Issues pour la plupart de familles de riches marchands ou de fonctionnaires, les candidates voyaient leur séjour à la cour comme un moyen de parfaire leurs talents de future épouse et de trouver un bon parti. Celles qui passaient l'examen par vocation étaient rares. Lorsque Mao Mao servait Jinshi, elle avait subi les mesquineries des dames de la cour à

maintes reprises. De toute évidence, elles ne prenaient pas leur travail très au sérieux.

L'examen se déroulerait dans un bâtiment de la partie nord de la capitale. Les épreuves masculines avaient lieu dans une autre ville, mais pour les femmes, compte tenu de la fréquence des épreuves, la capitale avait été jugée plus pratique.

Ces deux semaines d'études acharnées avaient épuisé Mao Mao. Au moins une centaine de candidates se présentait. Le nombre n'avait rien de surprenant, car seule une poignée d'entre elles préparait la spécialité médecine.

Il y avait peu de choses à dire sur l'examen en lui-même. Il durait deux heures et l'apothicaire décida de rentrer chez elle sans s'attarder une fois passée l'épreuve. Son dossier de candidature avait déjà été vérifié. Cette étape ne l'inquiétait pas. Au contraire, elle craignait d'être retenue grâce à un traitement de faveur.

Non, ils ne m'auraient pas forcée à me saigner aux quatre veines si c'était le cas, se raisonna-t-elle.

L'herboriste voulait réussir par ses propres moyens. Si jamais elle devait échouer, ce serait à cause de la poésie ou des sutras, des domaines qui ne suscitaient chez elle aucun intérêt. Elle était beaucoup plus optimiste pour les autres matières.

Elle espérait aussi qu'on lui ferait savoir où elle avait commis des erreurs. Les questions portaient sur la connaissance la plus élémentaire des remèdes. Elle aurait pu en résoudre dix fois plus dans le temps imparti.

L'apothicaire avait noirci sa feuille et, n'ayant rien de particulier à faire, s'appêtait à partir lorsqu'une drôle de voix se fit entendre.

— Comment ça, vous me refusez l'entrée ?

Une dispute avait éclaté devant la salle d'examen. Elle opposait le fonctionnaire responsable de la supervision des épreuves et une candidate des plus étranges. Pour une femme, sa carrure en imposait. Ce seul détail n'aurait pas suffi à éveiller les soupçons, mais sa voix était curieusement grave. Mao Mao crut en reconnaître le timbre.

J'ai l'impression d'avoir déjà assisté à cette scène.

L'instinct de l'herboriste lui souffla de déguerpir, mais comment pouvait-elle ignorer un spectacle aussi incongru ?

— Pour quelles raisons ne pourrais-je pas passer l'examen ?

L'aspirante candidate, qui prenait garde à soigner son langage, dissimulait ses traits derrière un foulard. Les suspicions de l'apothicaire se changèrent en certitudes. Certes, le trublion aurait pu passer pour une femme si l'on s'en était tenu à son visage. Son maquillage réussi mettait en valeur ses traits fins et harmonieux.

Sauf que le timbre de sa voix ne trompait pas. En outre, sa façon de se trémousser sur place avait quelque chose de peu engageant.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda l'herboriste.

Elle savait qu'elle aurait mieux fait de ne pas s'en mêler, mais le fonctionnaire en charge de la surveillance lui fit de la peine. Il était trop gentil pour son propre bien. À sa place, Mao Mao aurait déjà appelé les gardes.

— Kokuyo !

Cette candidate était en réalité un jeune homme que l'herboriste avait rencontré sur le navire qui l'avait ramenée de la capitale de l'Ouest. Le foulard qui recouvrait la moitié de son visage camouflait des marques de variole. Des cicatrices qui, en dépit de sa qualité de médecin, interféraient malheureusement avec sa recherche d'emploi. Au demeurant, sa bêtise empêchait l'apothicaire de compatir avec son infortune.

— Mao Mao ! Que c'est bon de te revoir ! Tu ne vas pas en croire tes oreilles... Cet homme refuse de me laisser passer l'examen impérial, tu te rends compte ?

Histoire de l'inciter à jouer le jeu, il lui décocha un clin d'œil que l'herboriste trouva fort agaçant.

Quand bien même je voudrais l'aider...

— L'examen est terminé, lui révéla-t-elle.

— Tu plaisantes ? s'écria-t-il en plaquant ses mains sur ses joues.

— Laisse ce pauvre homme tranquille, maintenant, lui enjoignit-elle en le traînant loin de la salle.

Rien n'était plus terrifiant qu'un mauvais concours de circonstances. L'apothicaire se retrouvait à déjeuner avec un excentrique travesti en femme. Elle aurait préféré qu'il change de tenue au préalable, mais il n'en avait malheureusement pas d'autre. Il avait emprunté la sienne à l'épouse du chef de son village. Ce qui faisait dire à Mao Mao que cette femme aussi devait être quelque peu dérangée.

— Dire que j'étais persuadé d'avoir enfin trouvé un travail... La prochaine session d'examen aura donc lieu dans deux mois ?

— Peu importe, tu n'as pas les qualifications requises. Cela dit, je t'aiderai volontiers si tu souhaites te faire castrer.

— Sans façon !

Kokuyo se fit tout petit, puis se trémoussa de nouveau, ce qui raviva le dégoût de l'herboriste.

— Je croyais que tu travaillais pour un herboriste. Que s'est-il passé ?

Aux dernières nouvelles, il assistait un vieux médecin, certes un peu étrange, dans un village voisin. Les deux hommes semblaient bien s'entendre.

— Il n'est pas très en forme en ce moment. Il m'a vivement conseillé de chercher un nouvel emploi, m'expliquant qu'il ne tarderait pas à cesser son activité.

La jeune fille contempla son interlocuteur avec une expression indéchiffrable. Elle avait bien une hypothèse quant à l'état de santé du vieux médecin.

— Ensuite, j'ai entendu parler de cet examen permettant de devenir assistant au dispensaire de la cour intérieure !

Et tu n'as pas pensé à vérifier les prérequis ! le tança-t-elle intérieurement.

Non, il l'avait probablement fait. Sinon, comment expliquer son accoutrement ? L'herboriste se serait bien passée de cette mascarade. Le comble étant que l'apparence de Kokuyo était plutôt charmante et qu'il attirait les regards des hommes autour d'eux. Le foulard couvrant la moitié de son visage suscitait le mystère. Nul doute qu'il briserait de nombreux rêves en parlant un peu trop fort.

Mao Mao savourait son petit pain cuit à la vapeur pendant que Kokuyo dégustait des raviolis.

— Les herbes médicinales ne manquent pas au village. Qui plus est, le vieil ermite a dit qu'il était prêt à me léguer sa maison si je souhaitais rester.

— Parfait. Pourquoi ne prends-tu pas la relève ?

— Ce n'est pas si simple ! Il a été médecin à la cour, et ses patients viennent de loin pour le voir. Personne n'acceptera de se faire examiner par un homme sorti de nulle part tel que moi.

Il n'avait pas tort. Kokuyo avait peut-être gagné la confiance des villageois, mais ces derniers n'étaient pas assez nombreux pour assurer sa subsistance. En cueillant assez d'herbes pour les vendre, il parviendrait peut-être à joindre les deux bouts, et encore.

L'apothicaire eut soudain une idée.

— Dis-moi, pourrais-tu te rendre au quartier des plaisirs plusieurs fois par mois ?

Le jeune homme réfléchit à sa suggestion un instant.

— Tant que tu me dédommages pour le déplacement. Et un repas ne serait pas de refus non plus.

— Aucun problème, on a assez de riz pour ouvrir une boutique.

Outre le riz, ils avaient reçu du blé du village natal du médocastre, ainsi que des patates douces du clan La. Les quantités étaient si grandes qu'ils envisageaient de les faire bouillir pour préparer des confiseries.

— Ta mission consisterait à former mon apprenti et à nous approvisionner en herbes médicinales auprès de nos fournisseurs habituels. Tu devras aussi préparer les concoctions trop compliquées pour mon apprenti. Il vérifiera, avec l'aide de la tenancière, les remèdes que tu produiras. (Cette condition semblait raisonnable compte tenu des origines incertaines de Kokuyo.) C'est aussi lui qui tiendra la boutique, tu n'auras donc pas à t'occuper des clients.

— Quel dommage ! J'aurais adoré faire étalage de mes talents de vendeur ! se lamenta le jeune médecin en se trémoussant une fois encore.

Venant d'un homme qui rencontrait des difficultés à trouver du travail en raison de son apparence, cela ne manquait pas de piquant. Mao Mao ignore sa remarque.

— Quant à la rémunération, que dis-tu de ça ?

L'herboriste leva un doigt. En additionnant ce montant à ce qu'il gagnerait au village, ce serait suffisant pour couvrir ses frais quotidiens. Le salaire qu'elle offrait se situait toutefois dans la fourchette basse pour un apothicaire.

— Je propose cette somme, rétorqua-t-il en relevant deux doigts de la jeune fille.

Le duo éclata de rire. Mao Mao ne lui en lança pas moins un regard noir. Il avait beau se conduire comme un idiot, il connaissait très bien les prix du marché.

Ils continuèrent à négocier avec leurs doigts, jusqu'au moindre détail, pendant que l'herboriste se délectait de son petit pain.

Chapitre 2 – Harcèlement

Sazen ne cacha pas son soulagement en apprenant que Mao Mao avait trouvé quelqu'un pour la remplacer.

— J'avais peur de devoir tenir la boutique tout seul encore une fois.

L'apothicaire aurait préféré qu'il proteste d'un « Je n'ai besoin de personne ! » indigné, mais tant pis.

Les jours qui suivirent l'examen furent paisibles et peu mémorables. Bien que la jeune fille ait été traitée comme une princesse, les deux semaines qu'elle avait passées à étudier ne lui avaient apporté que de la souffrance. Mao Mao était ravie de retourner dans les champs et de fabriquer des remèdes.

Quelques jours plus tard, une lettre arriva. Sans doute annonçait-elle sa réussite. Sa lecture vint confirmer son pressentiment.

— Il y a vraiment des gens qui échouent ? interrogea la tenancière après avoir pris connaissance des questions tombées lors des épreuves.

Obtenir un score parfait était une tâche ardue, mais il suffisait d'avoir soixante bonnes réponses sur cent pour être admis. Même Mao Mao, qui s'était contentée de bachoter, estimait avoir atteint les quatre-vingts pour cent. Que des candidates bien préparées aient raté l'examen semblait assez improbable. Les connaissances médicales requises contenaient peu de questions pointues, et il était possible d'y répondre avec un peu de logique.

— Vous savez que seules les personnes intelligentes peuvent se permettre ce genre de remarque ? glissa Pailin en entrant dans la pièce dans une tenue débraillée.

À en juger par son teint éclatant, le joyau du Palais vert-de-gris devait avoir reçu un client la nuit précédente. Elle avait sans doute aspiré l'énergie vitale de son partenaire, qui avait dû quitter l'établissement à l'état de pruneau desséché.

On racontait que le secret de la jeunesse et de la beauté impérissable de cette femme résidait dans sa maîtrise parfaite de l'art ancestral de la

chambre à coucher. La trentenaire était en effet la courtisane la plus âgée du Palais vert-de-gris.

— J'ai la migraine rien qu'en y repensant. Moi aussi, j'ai tenté d'étudier, mais c'était peine perdue. Je ne retenais rien !

Tout le monde a ses forces et ses faiblesses. Avec de la persévérance, il était possible d'accomplir bien des prouesses, mais certaines demeuraient inaccessibles, qu'importent les efforts fournis.

Pailin rencontrait des difficultés pour écrire. Elle traçait les caractères à l'envers – ce qu'on appelait une écriture en miroir. La vieille maquerelle avait bien tenté de corriger cette habitude à plusieurs reprises, en vain. La courtisane devait donc faire vérifier ou dicter chacune de ses lettres. À défaut d'un talent pour l'écriture, elle excellait dans l'art du butō – faisant d'elle la meilleure danseuse du quartier des plaisirs.

— En tout cas, c'est une très bonne nouvelle que tu aies réussi l'examen. Et quelle est la suite ? As-tu les vêtements qu'il faut pour ton nouveau travail ?

— J'imagine qu'on me les fournira.

Mao Mao n'avait pas le moins du monde l'intention de s'occuper de quoi que ce soit. La veille de l'examen, Gaoshun lui avait fait parvenir des habits et des pinceaux par messenger. Le serviteur avait sans doute été également mandaté pour l'accompagner jusqu'à la salle d'examen, mais l'herboriste avait trouvé sa présence oppressante et l'avait ignoré. Résultat, elle s'était retrouvée à déjeuner en tête à tête avec Kokuyo vêtu en femme.

La lettre informait les candidates ayant réussi l'examen qu'une réunion serait tenue à la cour le surlendemain, à l'issue de laquelle elles rejoindraient leur affectation. À la missive était jointe une plaque de bois gravée d'une fleur – leur titre d'admission.

Mao Mao posa le pli et la plaque sur son bureau avant de se mettre à moulin des herbes médicinales.

Le jour venu, la jeune fille se rendit à la réunion. Un rendez-vous lui avait été fixé devant un bâtiment où officiaient un nombre important de fonctionnaires, non loin du dispensaire.

Environ quatre-vingts pour cent des candidates étaient présentes – un taux de réussite indubitablement élevé. L'herboriste se sentit soulagée de ne

pas avoir échoué. Elle comprenait désormais pourquoi Jinshi et Gaoshun s'étaient montrés si exaspérés lors de son précédent échec.

Les jeunes filles reçues avaient pour la plupart entre quatorze et vingt ans. L'apothicaire crut percevoir une drôle de lueur dans les yeux de celles qui avaient dépassé la vingtaine. Leur motivation était évidente : trouver un époux. Plus les années passaient, plus la question du mariage se faisait pressante.

Selon moi, il est préférable d'attendre ses vingt ans avant d'enfanter.

Se marier et tomber enceinte à quatorze ou quinze ans n'avait rien d'exceptionnel, mais à cet âge, le corps n'était pas encore complètement formé et certaines filles n'avaient même pas encore eu leurs premières menstruations. Il fallait quelques années pour que le cycle menstruel se stabilise, signe que le corps était assez développé pour porter un enfant. Pour toutes ces raisons, Mao Mao regardait les mariages trop précoces d'un mauvais œil.

Un bassin trop étroit peut entraîner des complications lors de l'accouchement, songea l'herboriste en effleurant ses propres hanches.

Elle ne désirait pas plus de formes qu'elle n'en avait déjà, mais s'il fallait qu'elle ait un enfant, il lui serait indispensable de prendre un peu de poids. Accoucher signifiait bien souvent défier la mort.

Mao Mao aspirait à donner un jour la vie, quand bien même elle ne l'avouerait jamais en public. Nul doute qu'on la prendrait pour une folle si elle déclarait vouloir enfanter juste pour l'expérience. Sans compter qu'elle s'attirerait à coup sûr les foudres de la bonne société si son second projet venait à se savoir.

Il n'y a pas de meilleur moyen pour mettre la main sur un placenta.

Après l'accouchement, l'utérus expulse cet organe. Dans certaines régions, la mère le consommait afin de profiter de ses vertus. Le goût se rapprochait, paraît-il, d'un excellent sashimi de foie. Et si manger le foie cru d'un animal comportait le risque d'attraper des parasites, un placenta ne présentait aucun danger puisqu'il s'agissait d'un morceau de son propre corps.

Toutefois, le père adoptif de l'herboriste lui avait formellement interdit d'utiliser des ingrédients d'origine humaine dans ses décoctions, ainsi que de toucher aux cadavres, de crainte d'éveiller chez sa fille une curiosité morbide et malsaine.

Mais qu'en était-il de son propre placenta ? Il ne viendrait pas d'un mort, et son usage n'impliquerait personne d'autre qu'elle-même. Puisqu'il s'agissait d'une partie de son corps, où serait le mal à le consommer ?

Autrement dit, Mao Mao se contenterait de goûter à une substance inconnue sans rompre la promesse faite à son père. Lorsque l'occasion se présenterait, elle n'avait pas l'intention de la laisser filer.

— Veuillez vous rassembler ici, ordonna une fonctionnaire âgée au regard acéré.

Chaque jeune fille avait reçu un uniforme, et certaines avaient embelli le leur. Chez le paon, le mâle faisait la roue pour séduire la femelle mais chez les êtres humains, il revenait aux femmes de se parer de leurs plus beaux atours.

L'herboriste s'était quant à elle contentée de la tenue qu'on lui avait fournie. N'ayant rien fait pour attirer l'attention, pourquoi sentait-elle des regards fugaces se poser sur elle ?

Peut-être que je ne porte pas mon uniforme comme il faut ?

Si la plupart de ses consœurs avaient une robe unie, la sienne était rose pâle en haut et rouge en bas. Les coloris semblaient varier selon les affectations et seules cinq d'entre elles arboraient cette combinaison de couleurs. Le poste d'assistante médicale était tout nouveau. Il était logique qu'elles soient encore peu nombreuses.

Réflexion faite, un détail la différenciait toutefois des autres : la couleur du cordon ornemental de sa coiffure. Mao Mao en avait un légèrement plus foncé.

Inutile de s'arrêter sur ces futilités. L'herboriste se rangeait à côté des autres femmes quand elle buta contre un obstacle. Non, elle n'avait rien heurté. Elle n'eut pas le temps de se rattraper sur ses mains et atterrit la tête la première sur le sol. Par chance, avec son visage plat, la poussière le recouvrit de manière égale.

Elle se releva en s'essuyant la figure de la main sans protester. Heureusement, son nez ne saignait pas.

— Oh non, je suis terriblement désolée ! s'excusa une jeune fille au sourire gracieux avant de s'éloigner.

Son groupe et elle étaient vêtus du même uniforme que Mao Mao.

— Tu n'as rien ? demanda la fonctionnaire âgée en accourant.

— Non, je vais bien, répondit l'herboriste, le visage impassible.

Ça me rappelle quelque chose...

Elle reconnaissait bien là l'atmosphère caractéristique des milieux exclusivement féminins. Une pointe de nostalgie l'envahit.

Le premier jour fut consacré à l'apprentissage des bases. Les aînées escortèrent les nouvelles dames de la cour, qui étaient moins d'une centaine, dans une large salle pour leur leçon. Mao Mao avait elle-même autrefois donné un cours au *hougong*, mais les longs discours l'endormaient.

Le nombre de sièges et de pupitres étant plus élevé que nécessaire, les novices s'étaient naturellement regroupées par spécialité. Personne ne prit place à côté de l'herboriste. Les jeunes filles qui l'avaient bousculée plus tôt s'étaient installées plus loin devant elle. Au sein de la cour intérieure, les querelles étaient monnaie courante. Il semblerait qu'il allait en être de même parmi les nouvelles recrues.

Si l'idée que les dames de compagnie en bas de la hiérarchie puissent supplanter les plus gradées était communément admise au *hougong* – une soif de pouvoir qui rendait l'atmosphère pesante –, l'ambiance dans la promotion était différente. La priorité des jeunes filles était de trouver leur place dans ce nouvel environnement. De petits groupes s'étaient déjà formés, avec des meneuses facilement identifiables.

Le rang du père va de pair avec celui de la fille.

Les origines douteuses de l'herboriste lui vaudraient inévitablement d'être tenue à l'écart ou remise à sa place. Voilà qui pouvait expliquer le mauvais tour dont elle avait déjà été victime.

L'apothicaire n'en trouvait pas moins leur comportement puéril pour autant.

Après une bonne heure d'explications, les jeunes femmes furent définitivement réparties par spécialité. Mao Mao se dirigea vers le dispensaire avec les autres assistantes médicales. Autour du palais se trouvaient plusieurs dispensaires, dont celui qu'elle fréquentait régulièrement lorsqu'elle travaillait sous les ordres de Jinshi, situé dans la partie ouest, où son père officiait.

L'herboriste était affectée dans un autre, plus à l'est.

Elle en fut un peu froissée. L'ouest abritait les fonctionnaires, et l'est les soldats. L'affectation de Luomen avait pour but de le soustraire aux

militaires, tant que faire se peut, même si cela ne lui avait pas vraiment réussi. Pourquoi souhaitait-il les éviter ? Pour la même raison que sa fille.

Se faisant la plus discrète possible, elle suivit leur guide. Des soldats quelque peu effrayants jetaient des coups d'œil au groupe. Rien d'étonnant : excepté l'herboriste, toutes les nouvelles dames de la cour étaient jeunes et ravissantes. Or admirer les jolies filles était dans la nature des hommes.

L'été s'était installé avec sa chaleur de plomb et son humidité. Marcher quelques pas suffisait à vous faire transpirer. Les soldats s'entraînaient torse nu. Les dames de la cour détournaient les yeux aussitôt qu'elles posaient le regard sur eux.

Il m'a déjà repérée ? Mais comment est-ce possible ? se demanda tout à coup Mao Mao.

Car, pendant ce temps, une ombre suspecte talonnait le groupe. L'apothicaire avait tenté d'ignorer sa présence, mais elle continuait d'apparaître à la périphérie de son champ de vision. La silhouette pensait certainement passer inaperçue, sauf que sa filature était la pire que l'apothicaire ait jamais vue.

L'homme en question avait une barbe et une moustache mal entretenues, et des yeux de renard agrémentés d'un monocle dont il n'avait aucune utilité. Cherchait-il à se donner un style ? Cette description semblait suffire à éclairer sur son identité quiconque le connaissait. L'herboriste répugnait à prononcer son nom.

Plusieurs dames commencèrent à chuchoter et à se demander qui était ce mystérieux inconnu.

Un homme qui a de l'influence en ces lieux, leur répondit l'apothicaire en pensée.

Il existait d'autres militaires au rang plus élevé, mais ils s'affairaient dans les bureaux au cœur du palais. L'officier impérial semblait pour sa part avoir le temps de déambuler dans les couloirs en dépit de son titre prestigieux.

Quand ils remarquèrent la présence de l'excentrique, les soldats cessèrent d'observer les jeunes filles pour se remettre sans attendre à leur entraînement. Leur sérieux affecté avait de quoi faire rire. Garder ses distances avec l'homme au monocle était une règle d'or dans l'armée. L'apothicaire n'osait imaginer les ennuis qu'il leur causait au quotidien.

Ce cirque est exaspérant.

Mao Mao aurait aimé s'en aller au plus vite, mais la vieille dame de compagnie avançait d'un pas lent. À en juger par sa démarche, ses pieds, dissimulés sous sa longue jupe, étaient certainement bandés.

Pas facile de se déplacer dans ces conditions, compatit l'herboriste.

En comptant Mao Mao, les nouvelles assistantes médicales étaient au nombre de cinq. Toutes marchaient d'un pas léger. Avec autant de filles de fonctionnaires réunies, que l'une d'entre elles ait les pieds bandés n'aurait rien eu d'étonnant, mais le hasard voulait qu'elles aient échappé à cette tradition.

— Voici le dispensaire, annonça la vieille dame de la cour en désignant un bâtiment massif et dépourvu de fioriture près des terrains d'entraînement.

Il était bien moins somptueux que son pendant à l'ouest.

Soudain, un cri retentit derrière l'herboriste. Toutes les têtes se tournèrent pour découvrir un homme transporté sur une civière. Il était dans un état léthargique, le corps couvert d'ecchymoses.

— Écartez-vous ! On l'emmène au dispensaire ! cria en courant un soldat robuste qui semblait coutumier de l'exercice.

— Suivons-les, dit l'une des jeunes filles.

Le petit groupe talonna le blessé. Une fois arrivées devant le bâtiment, les nouvelles recrues avisèrent des militaires à la mine défaite.

— Que se passe-t-il ? demanda l'une des novices.

— D'habitude, il y a toujours un médecin de service...

Sauf que le bâtiment était vide. Il n'y avait même pas de note informant de l'absence de praticien.

Le patient, toujours inconscient, avait été couché sur un lit. L'apothicaire ne put s'empêcher de l'observer. Il était trop jeune pour avoir de la barbe ou de la moustache. Sa peau mate témoignait d'entraînements quotidiens en extérieur.

— Que lui est-il arrivé ? demanda l'herboriste en examinant le visage du jeune homme.

— Qui t'a donné la permission ? protesta l'une des nouvelles assistantes.

La vieille fonctionnaire fit signe à la jeune fille de se taire, avant de lancer un regard à Mao Mao pour l'inviter à continuer si elle s'estimait compétente.

— Il s'est effondré tout à coup pendant l'entraînement. Il ne s'est pas pris de mauvais coup... Enfin, je crois.

Le soldat était resté volontairement évasif dans ses explications. Sans doute parce qu'il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir que le blessé avait été surmené. À moins que la présence de l'homme au monocle, qui les observait à travers la vitre, ne l'ait mis mal à l'aise...

La température du patient semblait normale en dépit de la sueur qui le recouvrait. Son pouls s'avérait néanmoins rapide.

— Ce ne sont pas les coups qu'il a pris qui me préoccupent, déclara l'apothicaire.

Elle se saisit de plusieurs serviettes qu'elle trempa dans une bassine d'eau avant de les poser sur le corps du blessé pour le rafraîchir.

— Puis-je me servir dans l'armoire ? s'enquit-elle.

Elle s'adressait à la vieille fonctionnaire, dont la réaction fut pour le moins étrange. Tout d'abord silencieuse, elle donna son accord une fois que l'homme tapi derrière la fenêtre leva le pouce.

L'excentrique stratège se montrait certes insupportable, mais il ne fallait pas sous-estimer son utilité.

Mao Mao versa de l'eau dans un bol, puis y ajouta du sel et du sucre. Elle reproduisait la solution qu'elle avait préparée la fois où Jinshi avait fait un malaise pendant une expédition. Le soldat inconscient était complètement déshydraté à cause de la chaleur. Voilà pourquoi il avait perdu connaissance.

L'herboriste lui releva doucement la tête avant de porter le bol à ses lèvres. Quand le jeune homme revint à lui, elle le laissa boire à son rythme. Ses camarades, qui l'avaient poussé dans ses derniers retranchements, soupirèrent de soulagement. L'apothicaire se retint de les foudroyer du regard.

Alors qu'elle mouillait à nouveau les serviettes pour continuer à rafraîchir le patient, des applaudissements se firent soudain entendre. Trois hommes vêtus de blanc – la tenue réglementaire des médecins de la cour – venaient de faire leur apparition. Si l'un d'eux semblait d'un âge avancé, les deux autres étaient plus jeunes.

— Félicitations, vous êtes reçues, déclara l'un d'entre eux.

— Quoi ? Comment ça ? demanda l'une des jeunes filles.

— À ton avis ? Nous n'allions tout de même pas sélectionner nos assistantes en nous basant sur un simple test écrit. Nous voulions vous voir à l'œuvre.

En d'autres termes, ils s'étaient cachés pour observer les réactions de Mao Mao et des autres recrues. Quel mauvais goût !

— Si vous n'aviez pas démontré votre savoir-faire, vous auriez toutes été renvoyées sur-le-champ, dit le plus vieux.

Il but une gorgée d'eau en regardant l'herboriste avec regret.

En voilà, un original, songea Mao Mao tout en faisant attention à ne pas formuler sa réflexion à voix haute. L'excentrique stratège continuait de les observer de l'autre côté de la fenêtre. Le mieux restait encore de l'ignorer.

Chapitre 3 – Assistante médicale

Afin de se familiariser avec le métier, les cinq assistantes médicales allaient passer leur premier mois dans la partie orientale de la cour. Pourquoi ? Tout simplement, car il s'agissait du dispensaire le plus submergé de patients.

Mao Mao ne bénéficiait donc d'aucun traitement de faveur, en dépit de la lettre de recommandation de Jinshi. Si elle voulait entrer au *hougong*, il lui faudrait faire ses preuves.

Chaque jour, de nouveaux soldats leur étaient amenés sur des civières. Écorchures et coupures devinrent le lot quotidien des nouvelles recrues. À ces blessures superficielles s'ajoutaient parfois des plaies nécessitant des sutures. L'environnement était parfait pour se former.

Ils ont l'air de prendre notre formation plus au sérieux que je ne l'imaginais.

L'apothicaire avait d'abord pensé que cette nouvelle fonction avait été créée seulement pour les apparences et que le but des assistantes était avant tout de trouver un bon parti.

Et pourtant, certaines sont remarquablement appliquées.

Parmi ses quatre consœurs, deux se montraient d'une efficacité à toute épreuve : une qui aimait se mettre en avant et une autre plus effacée.

Quant à ses collègues moins motivées, elles avaient défailli aux premières gouttes de sang. Il leur avait fallu quelques jours pour s'acclimater, mais elles ne pouvaient s'empêcher de faire la grimace. Il serait plus sage de ne pas laisser transparaître leur dégoût à la vue de soldats en sueur et couverts de boue.

— En En, peux-tu me passer les bandages ?

— Tout de suite, dame Yao.

La jeune femme discrète servait visiblement la dénommée Yao. Les cinq assistantes étaient en théorie sur un pied d'égalité, mais nul n'aurait pu nier l'existence d'une hiérarchie régissant leurs relations.

Yao était une jeune fille vive aux formes voluptueuses. De toute évidence, les prétendants se seraient bousculés sans même ce travail à la cour. En comparaison, En En était moins expressive, restant souvent en retrait. Elle avait néanmoins un très joli visage et semblait compétente.

Mao Mao lavait avec soin les bandages. Comme les assistantes s'en servaient pour panser les plaies, il était crucial d'en avoir à disposition à tout moment.

Les consœurs de l'herboriste se montraient toujours aussi distantes et ne lui adressaient la parole qu'en cas d'absolue nécessité. Au demeurant, l'apothicaire ne cherchait pas non plus à engager la conversation. Les torts étaient donc partagés.

De leur côté, les médecins ne ménageaient pas les jeunes filles. Mao Mao n'ayant rien d'une novice, elle travaillait sans demander l'aide de personne. Elle se contentait d'accomplir les tâches qui lui incombait, ce qui ne favorisait pas le rapprochement avec ses consœurs.

Un jour qu'elle mettait à sécher les bandages qu'elle venait de faire bouillir, un médecin lui demanda :

— Puis-je te poser une question ?

— Bien sûr.

— Est-ce que tu rencontres des difficultés particulières ?

Il lui disait vaguement quelque chose. Alors qu'elle tentait de mettre un nom sur son visage, elle se rappela l'avoir croisé quand elle travaillait encore pour Jinshi.

— Non, pas spécialement.

— J'ai vu que tu prenais tes repas seule.

— Je dois dire qu'ils sont délicieux.

Les plats étaient bien assaisonnés. Mao Mao supposait qu'on leur servait le même menu qu'aux soldats. Surtout, elles avaient le droit de se resservir, ce qui n'était pas le cas au *hougong*.

— Là n'est pas la question. Ça ne te fait rien d'être mise à l'écart ?

— Ce serait plus simple pour mes consœurs si elles venaient me poser leurs questions, mais l'inverse n'est pas vrai.

Si quelqu'un souffrait de la situation, c'étaient les autres novices. Bien sûr, Mao Mao avait raté quelques informations importantes qu'elles avaient pris soin de ne pas lui transmettre, mais chaque fois qu'un médecin la sermonnait, les remontrances cessaient aussitôt après un regard noir lancé

par l'excentrique à la fenêtre. Bientôt, plus personne ne lui fit de remarques. Le stratège se montrait plusieurs fois par jour, si bien que ses subordonnés étaient contraints de venir le quérir constamment.

En réalité, ceux qui pâtaient le plus de la situation étaient sans aucun doute les médecins. L'herboriste s'en sentait désolée pour eux.

— J'ai peur de ne pas être très douée pour me faire des amis, mais concernant l'hurluberlu à la vitre, je sais quoi faire.

— Je t'écoute.

L'astuce était simple : il suffisait de mentionner le nom de Luomen. Mao Mao était navrée pour son père adoptif, mais avoir l'homme au monocle dans les pattes était insupportable. Une autre tactique consistait à lui présenter des relevés de parties de go pour avoir la paix pendant qu'il les examinait. Cette ruse comportait malgré tout un risque : qu'il se mette à les analyser et à les commenter s'il estimait les joueurs mauvais.

— J'ai une autre question, si tu le permets.

Le médecin semblait nerveux, sans doute à cause de l'excentrique qui les observait depuis l'ombre des arbres. Sa présence s'était imposée pendant leur conversation. Son regard suffisait à tétaniser l'interlocuteur de Mao Mao.

— Au fait, quelle est ta relation avec le commandant suprême ?

— Nous ne sommes rien de plus que de parfaits étrangers.

— Mais enfin...

— De parfaits étrangers, répéta l'herboriste avant de retourner à son travail.

Depuis sa prise de fonctions, la jeune fille vivait dans un dortoir à proximité de la cour. Elle aurait très bien pu faire des allers-retours depuis le quartier des plaisirs, mais souhaitait éviter que des rumeurs sordides se propagent. Elle s'inquiétait pour l'apothicaire, mais savoir que Kokuyo y passait régulièrement la rassurait.

Le père adoptif de Mao Mao logeait lui aussi dans un dortoir. Les médecins travaillaient souvent de nuit, et nombre d'entre eux avaient établi leurs quartiers dans la salle de repos attenante au dispensaire. Luomen lui-même avait rarement l'occasion de retourner chez lui.

La chambre de la jeune fille n'était ni spacieuse ni trop petite. Elle était meublée d'un lit et d'une commode. L'espace restant permettait d'y installer un bureau. L'herboriste n'avait rien à y redire.

Elle disposait aussi d'une bibliothèque. Les livres étant des produits de luxe, elle ne pouvait pas s'en procurer autant qu'elle l'aurait souhaité, mais il restait possible d'emprunter ceux du dispensaire à condition d'en demander l'autorisation.

En fin de compte, l'endroit était plutôt plaisant à vivre, en dehors de l'inconvénient de devoir confectionner ses propres repas. On trouvait bien un restaurant à proximité, mais l'apothicaire préférait se préparer une bouillie de gruau dans la cuisine du dortoir.

Mao Mao s'assit sur le lit, puis ouvrit les deux plis arrivés dans la journée. Le premier venait du quartier des plaisirs et s'apparentait plus à un compte rendu sur les affaires de l'apothicaierie qu'autre chose. La vieille maquerelle se méfiait de Kokuyo, mais il n'avait rien fait qui puisse jusqu'à présent justifier ses soupçons. Sazen semblait s'en sortir également.

La seconde lettre était de Jinshi. Bien que signée du nom de Gaoshun, l'écriture était indubitablement de la main du prince impérial. Il s'agissait d'une sorte de rapport on ne peut plus banal – une précaution dans l'éventualité où elle serait interceptée par un tiers. En réalité, la missive parlait de la nouvelle concubine de rang moyen, Airin, sous couvert d'une métaphore sur une fleur étrangère.

L'herboriste en fut toutefois interloquée. Certes, la concubine se révélait quelque peu fantasque, mais elle était entrée seule à la cour intérieure. Pourquoi suscitait-elle autant de méfiance ? Après avoir fini la lecture de la lettre, Mao Mao la rangea. La conduite d'Airin n'avait rien de particulièrement notable.

La jeune fille n'en comprendrait les raisons que quelques jours plus tard. Dans l'immédiat, rien n'aurait pu les lui faire deviner.

L'apothicaire s'était habituée à son travail au dispensaire. Ce jour-là encore, l'énergumène au monocle ne l'avait pas quittée des yeux, toujours posté derrière la fenêtre, jusqu'à ce que Luomen vienne le chercher. L'excentrique stratège culpabilisait manifestement d'obliger le vieillard à multiplier les allers-retours alors qu'il boitait, car il avait arrangé un chariot pour le transporter. L'attelage semblait très inconfortable, mais était le seul moyen de ménager les jambes du vieux médecin à qui il manquait une rotule.

— Tiens ? fit Mao Mao.

Luomen était de retour. En le voyant pénétrer dans le dispensaire, sa fille supposa qu'il avait probablement oublié quelque chose. La jeune herboriste rassembla les bandages qu'elle avait fait sécher avant de le suivre.

Les assistantes médicales étaient alignées les unes à côté des autres. Elles avaient de toute évidence à nouveau omis de lui transmettre une information. La mine renfrognée, l'un des médecins intima à Mao Mao de rejoindre ses consœurs.

— Aujourd'hui, je me rends au *hougong*. J'ai besoin d'assistantes, annonça Luomen.

Voilà qui expliquait les raisons de sa visite. La cour intérieure avait certes un médocastre attitré, mais le père adoptif de Mao Mao y officiait occasionnellement depuis peu. Puisque les autres médecins avaient conservé leurs attributs les plus précieux, seul l'eunuque pouvait y pénétrer.

— Je me porte volontaire, déclara Yao en faisant un pas en avant.

Voyant la meneuse de leur groupe se proposer, En En l'imita, aussitôt suivie par leurs deux autres homologues.

— Je regrette, mais notre choix est déjà fait, répliqua l'un des médecins.

— J'imagine qu'il s'est porté sur cette jeune fille ? s'enquit Yao en lançant un regard hostile à Mao Mao.

La cheffe de file des nouvelles recrues répugnait même à prononcer le nom de la jeune herboriste, qui ne s'en formalisa cependant pas, bien qu'elle se sente quelque peu ennuyée par l'intervention de sa consœur. L'intention de cette dernière était d'entrer au *hougong* et elle était devenue assistante médicale pour cette raison.

— Tout ce qu'elle fait, c'est laver le linge. Je ne l'ai jamais vue à l'ouvrage. Ah si, j'oubliais. Elle fait aussi le ménage, renchérit l'une des jeunes filles dont Mao Mao ne se souvenait même pas du nom.

— Si vous voulez mon avis, la fonction de domestique lui sied mieux que celle de dame de la cour, ajouta une autre de ses consœurs en ricanant.

Je m'occupe de ces tâches uniquement car vous refusez de les faire, les tança la jeune apothicaire en pensée.

Elle ne se sentait pas insultée. Après tout, elle avait été une servante pendant un certain temps. Malgré tout, qu'elles sous-entendent que le ménage ne faisait pas partie intégrante de leur travail la contrariait.

Au moment où elle s'apprêtait à répliquer, le vieux médecin qui avait mis les assistantes à l'épreuve le premier jour posa ses mains sur les épaules des deux jeunes filles dont Mao Mao ignorait les prénoms.

— Très bien, vous pouvez rentrer chez vous toutes les deux, annonça-t-il, un sourire aux lèvres.

Les deux intéressées ouvrirent grand les yeux.

— Mais... pourquoi ? fit l'une d'elles.

— Parce que je vous ai demandé de garder le dispensaire propre, or vous avez décidé que vous étiez au-dessus de ces tâches. Vous pensiez vraiment que j'allais laisser passer ça ? J'ai horreur de ce genre de comportement. (Son ton était doux, mais ferme.) Vous avez réussi l'examen, mais vous n'êtes pas faites pour la médecine, poursuivit-il. Vous serez affectées à un autre poste. Ce sera pour vous l'occasion de voir que la majorité des dames de la cour font bien plus de ménage et de lessive qu'au dispensaire.

Sans plus de cérémonie, il fit signe aux deux jeunes médecins de les raccompagner vers la sortie.

— Dame Yao ! s'écria l'une d'entre elles d'une voix suppliante.

L'interpellée et En En se contentèrent de les regarder froidement. Leur groupe n'était visiblement pas aussi soudé que Mao Mao le pensait.

Le vieux médecin se tourna ensuite vers les trois autres assistantes et Luomen.

— À présent que le calme est revenu, laissez-moi ajouter une chose : je déteste ceux qui font jouer leur relation pour décrocher un poste.

Mal à l'aise, le père de l'herboriste haussa un sourcil.

Se pourrait-il que...

Mao Mao était persuadée d'avoir réussi l'examen impérial par ses propres moyens, mais peut-être son entourage avait-il des doutes. Elle pouvait difficilement nier que les intrusions continues de l'homme au monocle, qui perturbaient leur travail, coïncidaient avec son arrivée.

— Si vous êtes vraiment qualifiées pour ce travail, prouvez-le. Ce sera tout. Dépêchez-vous de rejoindre la cour intérieure, ou l'endroit où vous devez vous rendre, quel qu'il soit.

Luomen hocha la tête, le visage toujours soucieux, puis guida les trois assistantes, sa fille y comprise, jusqu'au *hougong*.

Chapitre 4 – La cour intérieure

Avant d'accéder au *hougong*, les eunuques et les dames de la cour devaient tous, sans exception, se soumettre à une fouille corporelle. Mao Mao et son père y étaient habitués, mais Yao et En En semblèrent trouver ce protocole terriblement humiliant. L'idée d'être touchées par un eunuque les répugnait. L'aversion se lisait sur leur visage. Luomen finit par céder et fit appeler des servantes pour procéder à l'examen.

— C'est la première et la dernière fois, avertit-il cependant les nouvelles venues.

— Entendu, répondirent-elles de concert.

Elles n'avaient vraisemblablement pas l'intention de s'opposer au médecin. Mao Mao avait toutefois perçu un changement dans leur attitude depuis qu'elles avaient appris qu'il était un eunuque.

Ce qui n'a rien d'étonnant.

Les eunuques étaient traditionnellement méprisés. Son père n'ignorait pas le dédain qu'il inspirait – ce qui le laissait lui de marbre –, mais sa fille sentait son sang bouillir.

Fouler le sol du *hougong* emplit la jeune herboriste de nostalgie. Seuls les membres de la gent masculine privés de leur virilité étaient admis dans ce jardin de femmes. Une singularité qui se vivait comme une normalité. Les personnes qui y résidaient étaient tout aussi uniques.

Leur groupe attirait les regards curieux. Pour celles qui ne pouvaient aller et venir librement, recevoir de la visite du monde extérieur constituait un événement en soi. Leurs yeux brillaient rien qu'à l'idée des rumeurs juteuses que Mao Mao et ses consœurs accepteraient peut-être de partager.

La jeune herboriste reconnut certains visages. Personne dont elle ne fut particulièrement proche, juste quelques domestiques qui se joignaient parfois aux bavardages lors de la lessive. Voir l'apothicaire revenir après chacun de ses départs devait sans doute les étonner.

Luomen se dirigea vers le dispensaire de la cour intérieure. Les deux assistantes médicales observaient les alentours avec un enthousiasme non

dissimulé. Quant à Mao Mao, elle avançait sans y témoigner d'intérêt particulier, à l'image de son père. Son indifférence déplut manifestement à Yao qui, pour une fois, fit l'effort de lui adresser la parole.

— Pourquoi te comportes-tu comme si tu connaissais les lieux ?

— J'ai travaillé ici pendant deux ans. (Deux années entrecoupées de pauses, certes, mais la jeune herboriste y officiait encore l'automne précédent.) C'est la durée du service pour les servantes du *hougong*, ajouta-t-elle.

Mao Mao, qui n'était pas d'humeur à se lancer dans un long récit, espérait que cette explication suffirait à sa consœur – ce qui sembla être le cas, étant donné que la conversation prit fin aussitôt.

En silence, elles continuèrent leur marche jusqu'au dispensaire, où elles découvrirent un homme à la moustache de loche assoupi.

— Bonjour ? tenta le vieil apothicaire, navré de le déranger.

Les ronflements du médocastre cessèrent dans l'instant. Il se redressa brusquement.

— Oh, c'est toi, Luomen ! Et qui vois-je ? Quel plaisir de te revoir, jeune fille !

Le maître des lieux s'avança vers le petit groupe, les mains posées sur son ventre proéminent. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que Mao Mao l'avait accompagné au village des papetiers, dont il était originaire.

Cette accointance avec le médecin du *hougong* n'était de toute évidence pas du goût de Yao.

Encore une relation qui risque de ne pas jouer en ma faveur, songea la jeune herboriste en se rappelant les accusations de favoritisme à peine voilées du médecin du dispensaire oriental.

— Et qui sont ces deux jeunes filles ? demanda le médocastre en désignant les deux assistantes.

Yao et En En semblèrent troublées. L'homme qui se tenait devant elles avait beau être un eunuque, il n'en demeurait pas moins un médecin officiel de la cour intérieure. Elles hésitaient sur l'attitude à adopter.

L'intéressé ne remarqua pas leur appréhension. Ou peut-être refusait-il simplement de la voir.

— Que diriez-vous de déguster des pâtisseries autour d'un thé ? demanda-t-il en ouvrant une armoire.

Quelque part, son aveuglement lui évitait bien des tracas.

— Ces trois dames de la cour ont été sélectionnées pour assister nos médecins. Le *hougong* est trop vaste pour nous deux. J'ai donc décidé de les amener avec moi pour faire un essai. Tu n'as pas reçu mon message ?

À ces mots, le médicastre jeta un coup d'œil discret à son bureau. Un pli toujours scellé l'y attendait. Mao Mao jugea préférable de ne pas le mettre dans l'embarras en évitant de faire une remarque à ce sujet.

— Mais si, bien sûr. Quelles tâches as-tu prévu de leur confier ? demanda l'homme à la moustache de loche, qui tentait de sauver les apparences.

Certaines choses restaient immuables. Luomen esquissa un sourire forcé. De leur côté, Yao et En En, qui commençaient à se rendre compte que la situation était des plus étranges, fixaient le médicastre avec suspicion. Elles découvriraient bien vite qu'il n'était qu'un charlatan.

— Nous irons au pavillon de dame Lifa avant de rendre visite aux concubines de rang moyen.

Dame Lolan avait disparu à la suite de la rébellion des Shi et dame Gyokuyo avait été sacrée impératrice. Quant à dame Lishu, elle était pratiquement confinée au couvent. Autrement dit, dame Lifa restait la seule concubine de haut rang résidant à la cour intérieure.

J'ai entendu dire qu'elle avait donné naissance à un fils. Je me demande comment tous les deux se portent...

À quand remontait sa dernière rencontre avec la concubine ? L'herboriste éprouvait pour la jeune fille un certain attachement, eu égard aux longs mois passés à son chevet. Le sort n'avait pas épargné la sage concubine, bien qu'il ait été plus clément envers elle qu'envers dame Lishu. Ses suivantes incompetentes avaient été remerciées, mais les nouvelles étaient-elles vraiment plus attentionnées ?

La résidente du pavillon de Cristal n'était pas la seule à susciter la curiosité de l'apothicaire. Airin, la jeune femme venue de Shaou qui avait récemment rejoint le *hougong*, intriguait également Mao Mao. D'ailleurs, si cette dernière était devenue une dame de la cour, son objectif était surtout de se rapprocher de la mystérieuse étrangère.

— Commençons donc par une visite à dame Lifa, suggéra Luomen.

Puisque le groupe se rendait auprès d'une concubine de haut rang, il était escorté par des eunuques. Leur présence visait à assurer la sécurité du

médecin, et à veiller à ce qu'il n'arrive rien à dame Lifa. Les eunuques employés au *hougong* restant bien souvent les mêmes, l'apothicaire reconnut plusieurs visages.

Fidèles à leur devoir, ils n'adressaient la parole à Mao Mao qu'en cas d'absolue nécessité. Par conséquent, elle ne connaissait pas leurs noms. Non que cela la dérangerait. Quant aux intéressés, tout ce qui leur importait, c'était qu'elle ne cause pas de problèmes. Ce genre de relation convenait parfaitement à la jeune apothicaire.

La résidence de dame Lifa n'avait rien perdu de sa somptuosité. Des roses y poussaient désormais un peu partout – un héritage de Mao Mao, qui y avait lancé cette culture.

Les fleurs qu'elle avait semées étaient blanches, mais les jardiniers avaient probablement jugé qu'il y manquait des couleurs car des spécimens rouges, jaunes et, plus surprenant encore, verts égayaient à présent le pavillon de Cristal, qu'on aurait pu rebaptiser le pavillon des Roses. Quel dommage que la saison des fleurs touche à sa fin.

Soudain, la dame de compagnie venue les accueillir poussa un petit cri en apercevant Mao Mao. Toutes les suivantes de l'époque n'avaient visiblement pas été congédiées et la vue de la jeune herboriste suffit à les faire grimacer. Elles continuaient de la traiter comme une anomalie, ce qui lui valut de nouveaux regards suspects de la part de Yao et En En. Même Luomen observait sa fille d'un œil anxieux, se demandant quels ennuis elle avait bien pu causer dans la résidence de la favorite.

On conduisit le groupe à l'intérieur du pavillon, non pas dans la chambre, mais dans le salon. Quelques instants plus tard, un froissement de draps se fit entendre et une jeune fille aussi resplendissante qu'une belle rose fit son apparition. Dans ses bras se tenait un nouveau-né aux joues bien rondes, qui remuait silencieusement la bouche. À en juger par la légère odeur de lait qui flottait dans l'air, elle venait de lui donner le sein.

Dame Lifa portait un simple rouge à lèvres et son teint n'était pas poudré. Il est vrai que son joli grain de peau ne nécessitait pas d'artifices.

À l'instar de Luomen et du médocastre, Mao Mao et ses consœurs saluèrent la sage concubine. La jeune herboriste fut soulagée de voir la favorite bien portante. Son enfant avait également bonne mine. Il était à présent plus âgé que le premier prince héritier au moment de sa mort. L'idée

qu'un autre bambin aurait dû gambader dans le pavillon de Cristal causa quelque tristesse à Mao Mao.

L'héritier du trône impérial était désormais le fils de l'impératrice Gyokuyo, mais le petit prince dans les bras de dame Lifa n'en était pas moins second dans l'ordre de succession.

À moins que Jinshi soit toujours considéré comme un héritier potentiel ?

Les querelles à venir concernant la succession de l'empereur préoccupaient la jeune herboriste, mais dans l'immédiat elle espérait juste que le petit garçon grandisse en bonne santé.

— Inutile de perdre notre temps en salutations. Pourriez-vous m'examiner sans tarder ? enjoignit la sage concubine en déposant délicatement sa progéniture dans les bras de Mao Mao.

L'apothicaire en fut légèrement décontenancée mais le petit, guère timide, se mit à sucer son pouce, prêt à s'endormir.

Je ne suis pas très douée avec les enfants...

Peut-être dame Lifa, qui n'avait été que l'ombre d'elle-même depuis la perte de son premier fils, voulait-elle lui montrer qu'elle avait mis au monde un garçon en parfaite santé. Comment Mao Mao pourrait-elle exprimer son malaise dans pareilles circonstances ?

Les nouvelles suivantes du pavillon de Cristal se comportèrent admirablement bien. Elles apportèrent une chaise à la jeune herboriste – afin qu'elle puisse porter le petit prince en toute sécurité –, puis une tasse pour y tremper du coton hydrophile. Elle n'aurait qu'à le presser contre les lèvres du bambin s'il voulait boire de l'eau.

Luomen entama son examen en prenant le pouls de la concubine. Le médicastre se contentait de sourire, laissant En En passer au vieil apothicaire les instruments dont il avait besoin.

Pendant ce temps, Mao Mao étudiait l'enfant. De la sueur perlait sur son cou, sans doute en raison de la chaleur. Mis à part ce détail, rien de préoccupant ne retint son attention. Il respirait la santé.

Elle en informa à voix basse le charlatan qui, de fort bonne humeur, transmit le message au père de la jeune fille. Luomen n'en parut pas surpris et lui demanda de prendre un onguent dans sa trousse pour prévenir les boutons de chaleur.

L'important, c'était que le bambin grandisse à l'abri des maladies. Et pourtant Yao foudroya du regard Mao Mao tout le temps qu'elle tint le petit prince dans ses bras.

L'examen de dame Lifa achevé, vint le tour de la nouvelle favorite originaire de Shaou. Bien que trois pavillons dédiés aux concubines de haut rang soient vacants, Airin n'y résidait pas. On lui avait attribué un seul appartement, comme pour une concubine de rang moyen. Situé légèrement à l'est du quartier central du *hougong*, il n'avait vraisemblablement pas été habité depuis un moment. Les alentours avaient été laissés à l'abandon. Elle ne bénéficiait de toute évidence d'aucun traitement de faveur.

Les dames de compagnie qui vinrent les accueillir escortèrent le groupe avec un large sourire. Elles étaient cinq, un nombre qui n'avait rien d'exceptionnel pour une concubine de rang moyen.

— Bonjour, les salua la jeune femme aux cheveux blonds.

Airin était vêtue d'une robe aux longues manches tombantes, une tenue certainement inhabituelle pour elle. Elle était grande et dotée de courbes voluptueuses, sa peau diaphane et ses yeux de la couleur du ciel. Une apparence atypique qui ne passait pas inaperçue.

Rien d'étonnant à ce que les émissaires aient cru pouvoir entrer à la cour uniquement grâce à leur beauté, songea Mao Mao.

Durant leur visite de l'année passée, Jinshi leur avait néanmoins donné une leçon d'humilité lorsqu'il avait revêtu ses habits féminins. Peu importait au fond, puisque Airin avait atteint son but : intégrer le *hougong*.

Lors de son arrivée, la nouvelle concubine avait parlé en des termes peu élogieux de la seconde émissaire, Aira. Auraient-elles eu un différend depuis ?

Elles semblaient pourtant très proches.

L'amitié entre femmes était une chose fragile. La jeune herboriste s'interrogeait sur ce qui avait pu briser la leur. Malgré tout, elle se garda bien de poser la question.

Airin s'allongea sur un canapé tout en regardant l'une de ses suivantes préparer le thé.

Elle correspond parfaitement aux goûts de Sa Majesté Impériale.

La nature l'avait en effet dotée de formes généreuses. Les femmes étrangères paraissaient souvent plus mûres que leur âge, mais Airin était

encore dans sa vingtaine. L'empereur débordait peut-être de vitalité à la nuit tombée, mais il avait aussi l'esprit vif. Avec deux fils en excellente santé, il n'avait aucune raison de se presser à en engendrer un troisième. Sans compter qu'avoir un enfant avec une jeune femme venue chercher l'asile risquerait à terme d'envenimer les relations diplomatiques.

Il y a déjà bien assez de sources de conflit potentielles comme ça...

Mao Mao étudia la jeune femme avec qui Lahan avait vivement débattu lors de leur séjour dans la capitale de l'Ouest. Elle attendait sagement son thé, mais qui savait ce qu'elle pensait en son for intérieur.

La dame de compagnie à ses côtés goûta le breuvage afin de s'assurer qu'il ne contenait pas de poison avant d'en servir aux visiteurs.

— Comment allez-vous ? Vous vous êtes habituée à la vie au *hougong* ? demanda Luomen en prenant garde de bien articuler.

La concubine parlait couramment la langue du pays de Li, mais s'exprimer d'une voix claire ne pouvait que faciliter la communication.

— Oui, tout le monde me traite avec une grande bienveillance, répondit-elle.

Ses doigts fins aux longs ongles rouges s'enroulèrent autour de sa tasse, à laquelle l'anse donnait un style quelque peu exotique. Le thé exhalait un parfum sucré que l'herboriste supposait être une spécialité de l'Ouest. Elle y aurait bien goûté, mais seuls son père et le médocastre s'en étaient vus proposer.

On y a pourtant eu droit au pavillon de Cristal.

Il s'agissait peut-être d'une marque de courtoisie de la part de dame Lifa. La coutume voulait que l'on n'offre pas de thé aux assistantes.

Luomen commença son examen en prenant le pouls de la concubine. Pendant ses consultations, il notait des nombres, ce qui le différenciait des autres médecins. Sans que cela soit une obsession comme chez Lahan, il conférait une grande importance aux chiffres qu'il considérait comme des indicateurs de santé.

Il posa du papier et des pinceaux sur la table, puis se mit à écrire. Les traits qu'il traçait n'avaient rien d'habituel.

Des caractères occidentaux ?

Leur forme serpentine évoquait de longs vers dans l'esprit de l'apothicaire. Auparavant, Luomen rédigeait ses rapports médicaux en usant

de cette écriture. Puis sa fille s'était démenée pour la déchiffrer, si bien qu'il avait changé sa manière d'écrire.

Tandis que Mao Mao s'interrogeait sur les raisons qui l'avaient poussé à opter pour ces caractères, plusieurs paires d'yeux tentaient tant bien que mal d'étudier ses écrits. Le médicastre n'y comprenait de toute évidence rien du tout et se contentait de passer à Luomen les instruments dont il avait besoin. La suivante qui avait préparé le thé louchait sur les notes à la dérobee. En En les observait du coin de l'œil d'un air faussement désintéressé.

Elles ne contenaient aucune information digne d'intérêt. Même l'herboriste parvenait à les déchiffrer : pouls régulier, condition physique correcte... Des mots simples, rien de plus.

— Je ne constate rien d'anormal, déclara le médecin.

— Tant mieux, se réjouit la concubine.

Airin maîtrisait très bien la langue de Li, en dépit d'une tendance à accentuer la dernière syllabe de ses phrases. Peut-être était-ce lié à la prononciation de sa langue maternelle. Elle lançait des regards à la jeune apothicaire à intervalles réguliers. Manifestement, elle se souvenait de Mao Mao.

Luomen conclut son examen sans rien relever de particulier. Quand le groupe s'appêta à partir, Airin les interpella.

— Puisque vous êtes là, prenez donc ces douceurs avec vous, dit-elle en tendant de petits gâteaux enveloppés dans de jolies étoffes.

Les biscuits, à la forme originale, sentaient le beurre. Seules les dames de la cour eurent le privilège d'en recevoir. Le médicastre les regardait avec envie. Mao Mao partagerait sa part avec lui une fois de retour au dispensaire. Airin n'avait vraisemblablement pas trouvé trois étoffes identiques et celle d'En En était ornée de motifs.

Pas de thé, mais des gâteaux ? Étrange...

Elle ne pouvait cependant pas refuser un cadeau. Elle glissa les biscuits sous son col avant de suivre son père qui se dirigeait vers la résidence de la prochaine concubine.

Le ciel se teintait de rouge lorsqu'ils finirent leur tournée et retournèrent au dispensaire. C'était l'heure où l'appétit de Mao Mao se creusait. Peut-être pourrait-elle convaincre le médicastre de leur servir du thé...

— Nous en avons terminé avec les concubines de rang moyen pour aujourd'hui. La prochaine fois, nous rendrons visite aux concubines de bas rang et aux dames de compagnie, expliqua Luomen d'une voix douce.

Le vieil eunuque, qui ne s'occupait auparavant que des concubines de rang moyen, n'avait désormais plus une minute à lui. Le médicastre battit des cils, pantois.

Le père de Mao Mao avait retrouvé sa fonction de médecin de la cour, et de nouvelles assistantes médicales avaient été recrutées. Malgré tout, Luomen ne rajeunissait pas, il ne pourrait pas continuer d'exercer éternellement. Il prévoyait sans doute de déléguer tôt ou tard son travail aux dames de la cour. Sans doute jugeait-il probable que les femmes du *hougong* soient de moins en moins nombreuses au fil du temps, ce qui leur rendrait la tâche plus facile.

Le vieux médecin les ramena devant le portail par où elles étaient entrées sans faire de détour par le dispensaire.

— Sur ce, nous allons te laisser, dit-il.

— Vous pouvez rester un peu plus longtemps si vous le souhaitez, proposa le médicastre.

Oui, nous avons des biscuits ! renchérit Mao Mao en pensée.

— Je ne peux pas me le permettre, j'ai encore du travail, répondit Luomen en secouant la tête.

La déception se lisait sur le visage du charlatan. Mis à part les eunuques, qui lui rendaient rarement visite, il manquait de compagnie pour boire le thé. Même Shaolan, l'amie de la jeune herboriste, était partie – son contrat était terminé.

Je me demande comment elle va...

L'adorable servante avait en fait trouvé un emploi en ville. Son amie lui écrirait une lettre quand elle trouverait le temps.

Le médicastre continuait de loucher sur les biscuits. La jeune apothicaire sortit donc les siens pour les partager. Elle s'arrêta cependant en découvrant l'aspect étrange des gâteaux : leur curieuse forme concave semblait renfermer quelque chose. Elle plongea ses doigts à l'intérieur de la pâte d'où elle retira un petit papier. Chaque biscuit en possédait un.

Tiens ?

Elle rangea ses gâteaux, puis quitta le *hougong*, feignant de ne pas voir la mine déçue du médicastre.

Chapitre 5 – Les biscuits de la fortune

De retour au dortoir, Mao Mao sortit ses gâteaux. Après avoir déroulé l'étoffe qui les enveloppait, elle les déposa dessus. Au nombre de sept, chacun renfermait un papier de la même taille.

Qu'est-ce que ça peut bien être ?

Il s'agissait de caractères occidentaux, comme ceux que son père avait griffonnés. Il lui semblait qu'il les avait appelés des lettres cursives. La rapidité à les tracer constituait leur principal intérêt. Chaque papier contenait deux ou trois lettres, et non des mots. Contrairement à la langue parlée dans le pays de Li, il fallait associer plusieurs caractères afin de leur donner un sens. Impossible dans ses conditions de comprendre ce que signifiaient ces lettres isolées. Voulaient-elles seulement dire quelque chose ?

C'est un test, supposa Mao Mao.

Airin n'avait pas volé sa réputation d'excentrique. Elle s'était montrée assez audacieuse pour intégrer seule la cour intérieure.

Se voir mise à l'épreuve irrita l'herboriste, mais son désir de résoudre l'énigme surpassait sa colère. Elle aligna les biscuits et les billets, puis vérifia le nombre de lettres par papier, avant d'en inspecter les bords. Ces derniers, irréguliers, n'avaient pas été coupés de façon nette. Les billets étaient tachés de gras, mais entiers. Le matériau devait être de qualité.

Pour une farce, elle ne lésine pas sur les moyens.

Qu'avait-elle derrière la tête ? L'herboriste regarda les feuilles par transparence, mais ne décela rien. Alors qu'elle réfléchissait à cette énigme, on frappa à la porte. Un billet à la main, elle ouvrit au visiteur, ou plutôt aux visiteuses. Il s'agissait en effet de ses consœurs, Yao et En En, qui résidaient dans le même dortoir qu'elle, une proximité qui importait peu à Mao Mao puisqu'elles ne s'adressaient jamais la parole.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda-t-elle.

— Donne-moi les biscuits que t'a offerts la concubine tout à l'heure, lui intima Yao en faisant la moue.

La psyché humaine avait quelque chose de fascinant. Sans être particulièrement attachée à ses friandises, l'apothicaire refusait de donner son butin à une personne aussi désagréable. Du reste, elle savait très bien que ce qui les intéressait n'était pas tant les biscuits que ce qu'ils contenaient. Mao Mao décida de leur jouer un vilain tour.

— Je suis navrée, je les ai mangés pour le dîner. Les biscuits de l'Ouest ont une texture curieuse qui rappelle le papier, vous ne trouvez pas ? Vous pensez qu'ils renfermaient des germes ?

Elle fit mine de sentir un corps étranger dans sa bouche. À ses mots, le visage de Yao devint livide.

— Recrache-les tout de suite ! Vite ! ordonna-t-elle en se jetant sur l'herboriste et en la secouant par les épaules.

Sa réaction confirma les doutes de Mao Mao : les biscuits de ses consœurs cachaient eux aussi des petits papiers.

— Où est passé le reste ? Tu n'as pas pu tout manger sans rien remarquer !

— Dame Yao, dit En En, aussi stoïque qu'à l'accoutumée. Mao Mao a un petit sourire en coin. Je crois bien qu'elle se moque de vous.

Son intervention eut le mérite de mettre fin à l'accès de colère de son acolyte. Qu'elle ait retenu son nom étonnait déjà l'herboriste, mais elle parvenait aussi à lire les expressions de son visage.

— Comment ? Tu te paies ma tête ? s'indigna Yao.

Démasquée, regretta l'apothicaire.

Elle réajusta son col avant de plonger son regard dans celui de sa camarade.

— Je reconnais m'être amusée à tes dépens, mais tu es mal placée pour me donner des leçons de savoir-vivre. J'ignore pourquoi tu as une dent contre moi, en revanche je sais que faire irruption chez quelqu'un et tenter de lui prendre ses biens, ça s'appelle du vol.

Mao Mao n'exagérait pas. Sa collègue aurait été bien en peine de la contredire. Les joues de la jeune fille s'empourprèrent tant que l'herboriste crut que de la vapeur allait s'échapper de ses oreilles. Yao prit une profonde inspiration avant de regarder son interlocutrice droit dans les yeux.

— As-tu remarqué quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire en déballant les biscuits ? Si oui, peux-tu me les donner ? Je te dédommagerai.

— Quelque chose qui sort de l'ordinaire ? C'est-à-dire ?

— Tu m’as parfaitement comprise. Est-ce qu’il y avait quelque chose à l’intérieur ?

L’apothicaire considéra un instant la proposition, mais l’énigme l’intéressait plus que l’argent promis. Elle n’avait pas non plus envie de remettre ses gâteaux à Yao aussi aisément. Ses deux collègues avaient de toute évidence trouvé des papiers semblables aux siens dans leurs biscuits, même si elles ne le lui avoueraient sans doute jamais.

L’herboriste jeta un coup d’œil furtif à En En. Elle jouait la parfaite suivante de Yao, mais semblait beaucoup plus calme et raisonnable que sa maîtresse quand il s’agissait de traiter avec Mao Mao.

Je ferais peut-être mieux de négocier avec elle.

Elle poursuivit la discussion en choisissant minutieusement ses mots.

— Vous me demandez si mes biscuits contenaient quelque chose à l’intérieur. Dois-je en conclure que ce fut le cas pour les vôtres ? Si vous acceptez de m’en dévoiler plus, je vous dirai ce que je sais.

Yao garda le silence, sans dissimuler sa contrariété. Quant à En En, elle observait attentivement sa maîtresse. Mao Mao montra ce qu’elle tenait dans sa main.

— Faites-moi voir vos papiers et j’en ferai de même.

Sur chaque billet figurait une lettre différente, autrement dit elles auraient besoin de tous les réunir si elles voulaient avoir une chance de les déchiffrer. L’apothicaire n’avait donc aucune réticence à révéler celui qu’elle avait dans la main.

— Où sont les autres ?

— Je te l’ai dit : c’est donnant donnant.

Mao Mao et Yao étaient de statut équivalent. Dès lors qu’elles avaient passé et réussi le même examen, leurs milieux sociaux respectifs ne revêtaient plus aucune importance. Bon nombre de personnes voyaient cela d’un mauvais œil mais à cet instant précis, nul doute que les deux dames de la cour étaient sur un pied d’égalité.

— Dame Yao... insista En En.

— Très bien, céda l’intéressée en hochant la tête. Mais nous ne pouvons pas avoir cette conversation en plein milieu d’un couloir.

— On peut en discuter dans ma chambre, proposa Mao Mao.

— Non, allons dans la mienne, rétorqua Yao.

Le choix du lieu importait peu à l'herboriste, mais se plier aux exigences de sa consœur à ce moment établirait un précédent. Heureusement, En En trouva une solution pour les sortir de cette impasse.

— Que diriez-vous d'utiliser l'un des salons à notre disposition ? suggéra-t-elle. Je peux aller en réserver un de ce pas.

Le dortoir comprenait des salons dont les résidentes faisaient usage pour le travail. Ils fermaient à clef, ce qui permettait d'y tenir des conversations privées.

— Entendu, répondit Mao Mao. J'arrive.

Elle enveloppa les biscuits restants dans leur étoffe, puis quitta sa chambre.

Un salon fut aussitôt mis à leur disposition. Il était assez spacieux pour accueillir dix personnes. Comme elles n'étaient que trois, il leur parut d'autant plus vaste.

— Sortons-les en même temps, décréta Yao.

— Très bien, se contenta de répondre Mao Mao.

Elles s'étaient installées autour d'une longue table. Au signal, elles déplièrent leur tissu. L'herboriste compta deux assortiments de sept biscuits, et un de six. L'une d'entre elles, en l'occurrence Yao, en avait un de moins que ses consœurs. Gênée, elle détourna les yeux.

— Je... j'en ai grignoté un, avoua-t-elle.

— Je comprends mieux, acquiesça Mao Mao en voyant que les lettres de l'un des papiers, à moitié arraché, bavaient.

Elle avait donc bien sept billets à l'origine. Sur chacun d'eux était écrite une lettre, à l'instar de ceux de l'apothicaire. En En, en revanche, avait des gâteaux, mais pas de papiers.

— Tu n'as pas encore retiré les tiens ? s'enquit Mao Mao.

— Non, répondit-elle en secouant la tête. Mes biscuits ne contenaient rien de semblable.

Elle leur montra l'intérieur vide de ses gâteaux. Si elle disait la vérité, cela faisait donc quatorze papiers en additionnant ceux de Yao et les siens. Pourraient-elles décrypter le message qu'ils renfermaient ?

Essayons de remettre tout ça dans l'ordre.

Yao eut manifestement la même idée, car elle se mit à les positionner côte à côte. Elle prit soin de plier les bords des billets de l'apothicaire afin

de ne pas les confondre.

Leurs tentatives s'avérèrent malgré tout infructueuses. Aucune des trois assistantes n'arrivait à trouver sens à cette énigme.

— Tu y comprends quelque chose, En En ? demanda Yao.

— Je suis désolée, mes notions de shaounais sont insuffisantes. Je pourrais tenir une conversation simple, mais je crains que ces caractères ne soient pas à ma portée...

L'assistante médicale était bel et bien familière de cette langue – ce qui expliquait pourquoi elle avait lorgné discrètement sur les notes de Luomen un peu plus tôt.

Yao se tourna vers Mao Mao à contrecœur.

— Et toi ?

— Je ne suis pas plus avancée. Si j'avais des mots entiers en face de moi, je pourrais peut-être en tirer quelque chose.

Sans doute y voyait-elle aussi clair qu'En En. Elles tentèrent plusieurs combinaisons. L'herboriste sentait que la solution n'était pas loin, mais sans avoir de déclic. En essayant toutes les possibilités, elle finirait sûrement par trouver, mais cette méthode serait terriblement fastidieuse. De plus, la lettre de l'un des papiers avait été rendue illisible par de la salive et des marques de dents. Ayant conscience de sa bétise, Yao se montra un peu plus coopérative.

— Peut-être y a-t-il d'autres indices ? dit Mao Mao en examinant les biscuits.

Ils avaient tous la même forme. Sans être exactement identiques, il restait difficile de les différencier à l'œil nu.

— Je me demande quel goût ils ont ? murmura l'herboriste en les reniflant.

Tous avaient la même odeur. Elle mordit dans quelques-uns et constata qu'ils avaient tous le même goût légèrement piquant. Ils devaient être parfumés au gingembre.



De toute façon, il était trop tard pour réassocier chaque papier à son gâteau.

— Et s'ils n'avaient pas de signification particulière ? suggéra En En.

— Je crois me souvenir qu'un temple glissait des papiers prédisant la bonne fortune dans leurs biscuits, répondit Yao.

Les lettres jouaient-elles un rôle de prédiction de chance ou de malchance ? Mao Mao n'en avait pas l'impression.

— Si c'était le cas, comment expliquer que l'une d'entre nous n'en ait pas reçu ? dit-elle.

Les deux autres hochèrent la tête. Airin n'avait pas prêté d'attention particulière à la répartition des gâteaux. Mais s'il ne s'agissait pas de simples encas, à quoi pouvaient-ils servir ?

— Attendez...

Le regard de l'apothicaire s'arrêta sur les étoffes dans lesquelles avaient été enveloppés les biscuits. Si la sienne et celle de Yao étaient dépourvues de motifs, ce n'était pas le cas de celle d'En En. Elle inspecta le morceau de tissu : il avait été teint après l'application des motifs serpentins.

— Je crois que je tiens quelque chose...

L'herboriste étendit l'étoffe sur la table, puis la compara avec les papiers, qu'elle superposa au-dessus des motifs. Elle termina son puzzle en un rien de temps.

— J'en étais sûre.

Les lettres, étalées sur deux lignes, formaient enfin des mots. Une phrase pour être exact.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Yao en plissant les yeux.

Être la seule à ne pas savoir lire les caractères de l'Ouest créait chez elle de la frustration.

— J'arrive à déchiffrer le mot « pâle » et un point d'interrogation.

— Il me semble que ce mot signifie « connaître » et celui-ci « identité ».

Mao Mao et En En tentaient de comprendre le message.

— Tu crois que c'est le mot « femme » ?

— Ça m'en a tout l'air.

Elles réussirent à en deviner le sens, en dépit de la lettre illisible : « Voulez-vous connaître l'identité de la femme au teint pâle ? »

La question donna la chair de poule à l'herboriste.

Encore elle ?

Mao Mao était persuadée que cette histoire était derrière elle et l'idée de se repencher sur son cas ne l'enthousiasmait pas vraiment. La dénommée Pai Niang Niang, la blanche demoiselle, était enfermée et incapable d'agir à l'heure actuelle. Airin n'avait-elle pas déjà dit tout ce qu'elle savait à Basen et à Jinshi ? Choisir d'en parler à des assistantes médicales de la cour semblait pour le moins étrange.

— La « femme au teint pâle » ? demanda Yao.

Contrairement à Mao Mao, elle ignorait à qui le message faisait allusion et surtout que la jeune fille en question avait défrayé la chronique.

En En examinait les lettres en silence. Décrétant que le sujet nécessitait l'attention de Jinshi, l'herboriste se leva sans plus attendre.

— Où vas-tu ? demanda En En en lui attrapant le poignet.

— À ton avis ? Il faut informer nos supérieurs de notre découverte.

L'apothicaire était d'un naturel prudent. Garder pour soi un secret potentiellement dangereux ? Sans façon. En l'espèce, sa conduite était pour ainsi dire exemplaire.

— Je pense qu'elle a raison, intervint Yao.

C'était bien la première fois qu'elle se rangeait du côté de Mao Mao qui crut qu'En En en resterait là. Sauf que cette dernière insista.

— Quel genre de personne donne des énigmes à des apprenties en médecine telles que nous ? demanda-t-elle en scrutant l'herboriste.

Elle insinuait qu'Airin et l'apothicaire se connaissaient.

À *peine*, rétorqua l'intéressée en pensée.

Elle était néanmoins convaincue d'une chose : la nouvelle concubine ne faisait rien au hasard. Elle avait certainement une bonne explication à fournir aux autorités dans l'éventualité où les dames de la cour parleraient de son mystérieux message. Et puis...

— Cela m'a tout l'air d'un nouveau test, reprit En En.

— Tu crois ? réagit l'herboriste.

Cette éventualité n'avait rien d'improbable, en effet. La sélection des assistantes médicales avait été beaucoup plus rigoureuse que celle des autres dames de la cour. Les médecins n'avaient pas hésité à congédier certaines recrues dès l'instant où ils les avaient jugées incompetentes, bien qu'elles aient passé avec succès l'examen écrit. L'hypothèse n'était donc pas à écarter.

D'un autre côté...

L'expertise requise pour cette supposée épreuve n'entraînait pas dans le champ de compétences d'une assistante médicale. D'une part, elle nécessitait une certaine familiarité avec la langue de l'Ouest et, d'autre part, rien ne garantissait que les trois novices partageraient leurs informations entre elles.

Quelqu'un recherchait une personne dotée d'une grande capacité d'adaptation et capable d'analyser une situation donnée sous plusieurs

angles.

En d'autres termes...

Un espion. Si Jinshi était impliqué, tout devenait possible. Mais quel était le rapport avec l'ancien intendant du *hougong* ? À supposer que...

Non, je ne comprends pas.

En admettant que l'herboriste ait vu juste, les dames de la cour pourraient commencer par questionner Airin sans déranger personne. Oui, elles pourraient procéder ainsi, mais...

— Je vais avertir nos supérieurs, trancha Mao Mao.

— Tu n'en fais décidément qu'à ta tête ! s'emporta Yao. Et s'il s'agissait vraiment d'un test ?

Dans ce cas, le meilleur choix semblait évident : échouer. L'herboriste était déjà une assistante médicale qualifiée. Ils ne prendraient pas la décision de se passer encore d'une nouvelle recrue. Et puis cela dépassait leurs attributions.

— Rassurez-vous. Je ne vous empêcherai pas d'aller parler à la concubine.

Quant à moi, j'irai préparer des remèdes au dispensaire.

Qu'elles se confrontent à ce test si ça leur chantait. Mao Mao préférerait ne pas imaginer ce qu'on leur demanderait si elles réussissaient cette épreuve complémentaire.

J'en ai assez de ces bêtises.

Qu'il s'agisse de la lessive ou de préparer le thé, l'herboriste se satisfaisait très bien des corvées du dispensaire. Elle apprendrait de nouvelles compositions de remèdes auprès de son père et des autres médecins, qu'elle pourrait expérimenter à l'occasion sur quelque robuste soldat. Voilà les plaisirs simples auxquels elle aspirait.

Ses consœurs la dévisageaient... puis se saisirent d'elle fermement. Mao Mao trouva le regard de Yao particulièrement intimidant.

— Jamais nous n'aurions pu résoudre cette énigme sans coopérer toutes les trois. Si tu en parles, la concubine pensera que tu as eu notre aval.

Où voulait-elle en venir ?

— Tu es notre complice ! s'exclamèrent Yao et En En en cœur.

Mao Mao, amère, leva les mains en signe de capitulation.

Chapitre 6 – Stratège à terre

Tandis qu'elle lavait les bandages sous un soleil de plomb, Mao Mao soupira. Son désarroi était palpable. La lessive ne représentait pas un problème en soi. Non, ce qui l'ennuyait, c'était le filet où elle se retrouvait prise au piège avec l'énigme que leur avait soumise Airin. Yao et En En avaient scruté ses moindres faits et gestes toute la matinée pour s'assurer qu'elle ne les trahirait pas.

Alors comme ça, je suis leur complice...

Cela expliquait pourquoi En En avait posé son seau à côté du sien et lavait soigneusement les bandages. Avec la noix de lavage qu'elle avait préparée, les salissures partaient sans effort.

Une fois nettoyés, les bandages étaient bouillis. Le sang humain pouvait contenir des toxines et provoquer des infections en cas de contact avec une autre personne. Les symptômes se rapprochaient de certaines maladies vénériennes dont l'herboriste ne connaissait que trop bien les conséquences dévastatrices.

De son côté, Yao était sortie avec les médecins de la cour pour apprendre comment sélectionner les remèdes en apothicaire.

J'aurais tellement voulu les accompagner !

Afin de garder un œil sur Mao Mao, En En était restée avec elle. La journée était d'un ennui abyssal. Tant et si bien que l'apothicaire décida de passer ses nerfs sur sa consœur.

— Je croyais que laver le linge était bon pour les domestiques.

— Je n'ai jamais dit ça.

En effet, celles qui avaient tenu ces propos avaient été congédiées. Qu'étaient-elles devenues ? À en juger par le désintérêt qu'avait suscité leur départ chez Yao et En En, ces dames de la cour n'étaient visiblement pas leurs amies. Plutôt des flagorneuses, attirées par le statut de Yao. Pas de chance, cette dernière n'était pas assez miséricordieuse pour voler à leur secours.

— Moi aussi, je serais bien sortie faire des achats... se lamenta Mao Mao.

— On est deux, si ça peut te consoler. Non, en réalité, j'aurais encore préféré qu'ils t'emmènent avec eux à la place de dame Yao.

En d'autres termes, elle souhaitait juste rester avec sa maîtresse. Puisque aucune d'elles n'était satisfaite, l'herboriste décida de garder pour elle son exaspération. Elles étaient en train d'essorer les bandages propres quand plusieurs personnes arrivèrent en courant au dispensaire. L'apothicaire plissa les yeux pour mieux voir ce qui se passait. Quelqu'un était allongé sur une civière.

— Un blessé ? demanda-t-elle.

Les deux assistantes médicales s'empressèrent de retourner au dispensaire avec leurs seaux et leurs bandages. Les médecins étant sortis, seul leur apprenti était présent. Elles jugèrent plus prudent de le rejoindre.

— Oh, euh...

L'apprenti médecin semblait perdu. Pourtant, avec la proximité du terrain d'entraînement, les blessés étaient légion. Il était donc censé avoir l'habitude de s'occuper d'eux. Après s'être frayé un chemin parmi la foule pour mieux voir, Mao Mao ne put retenir une exclamation de dégoût.

Le malheureux qui se tordait de douleur sur la civière n'était nul autre que l'excentrique au monocle.

— Il aurait été empoisonné, lui apprit l'apprenti le visage blême.

— Qui l'eût cru ?

L'herboriste s'approcha sans enthousiasme du stratège. Le teint blafard, il tremblait en se tenant le ventre. Rien de problématique jusque-là, sauf qu'il finit par craquer.

— Je... je ne peux plus me retenir...

La sentence fit pâlir ses hommes. Ils soulevèrent sa civière et le conduisirent en hâte aux lieux d'aisances. Inutile de préciser par quelle voie le commandant suprême se soulagea.

Le mal du stratège excentrique dura une bonne heure, puis son état se stabilisa enfin. Tous ces efforts avaient eu pour effet de le déshydrater. Mao Mao et ses collègues lui avaient préparé de l'eau sucrée et salée, une solution facile à assimiler, que l'apprenti se chargea de lui faire boire.

L'herboriste le regardait faire. L'idée d'y ajouter un peu de jus de fruits pour en améliorer le goût lui avait bien traversé l'esprit, mais rien ne l'obligeait à se donner cette peine.

Au moins était-il capable d'avaler. Une bonne hydratation était primordiale pour compenser les pertes d'eau consécutives aux vomissements et coliques.

À présent que la situation s'était un peu calmée, l'apothicaire en profita pour préparer une marmite et y faire bouillir les bandages. Au même moment, Lahan fit son entrée.

— On m'a dit que mon père était malade ! s'exclama-t-il, paniqué.

Du doigt, l'herboriste lui désigna la chambre où le stratège au monocle se reposait. Ses subordonnés partis, seul l'un d'entre eux était encore au dispensaire pour ne pas le laisser seul.

Quant à l'apprenti médecin, il s'en était allé quérir ses supérieurs. La jeune fille comprenait son angoisse, mais laisser le dispensaire à deux assistantes médicales n'était objectivement pas une décision avisée.

En En lança un regard perplexe à Mao Mao.

— Vous vous connaissez ? demanda-t-elle en désignant Lahan.

— On peut dire ça.

— J'ai cru comprendre que le commandant suprême et toi n'étiez pas non plus des étrangers. Quelle relation entretenez-vous exactement ?

— Aucune, répondit l'herboriste du tac au tac, tout en préparant le feu.

— Ce n'est pas grave si tu préfères ne pas en parler.

Son ton interpella légèrement l'apothicaire qui eut l'impression que sa consœur avait posé la question davantage pour la forme qu'en vue d'obtenir une réponse. S'était-elle déjà renseignée ?

C'est la faute de cet imbécile, pesta intérieurement Mao Mao.

Difficile de faire comme si de rien n'était alors qu'il rôdait autour du dispensaire tous les jours.

Lahan revint de la chambre du malade pendant que les bandages étaient en train de bouillir.

— Mon grand-oncle est absent ? demanda-t-il.

— En effet, il est sorti faire des achats, il ne reviendra pas avant plusieurs heures, l'informa l'apothicaire. Ses confrères sont probablement occupés dans les autres dispensaires.

— Je vois...

Le stratège avait beau être un excentrique, il n'en demeurerait pas moins un haut fonctionnaire. Il valait mieux ne pas ébruiter son état. Pourtant, ses subordonnés avaient pris le risque de l'amener se faire soigner dans le centre de soins, sans doute avec l'espoir d'y trouver Luomen. Lahan réfléchissait, les bras croisés.

— Quelqu'un l'aurait empoisonné à ce qu'ont dit les soldats, lança En En.

Une initiative qui étonna l'herboriste, étant donné le caractère souvent effacé de sa consœur.

— C'est exact, répondit le jeune homme. Mais qui a bien pu fomenter un coup pareil ?

— Si vous voulez mon avis, il ne manque pas d'ennemis, intervint Mao Mao.

Elle aurait très bien pu tutoyer Lahan comme à l'accoutumée, mais préférait surveiller son langage en présence d'En En.

Lorsqu'un homme se hissait au sommet en renversant son père pour y parvenir – tel que l'avait fait l'excentrique stratège –, les rancunes nourries à son égard égalaient le nombre d'étoiles dans le ciel.

— Mon père a l'œil pour percer les gens à jour. Il ne garderait pas quelqu'un capable de l'empoisonner auprès de lui.

— Vous n'avez pas tort. Sans son discernement, ce ne serait qu'un vieil homme sans rien pour lui.

— Tu plaisantes ? Il lui resterait le go et le shogi.

— Vous êtes aussi cruels l'un que l'autre, commenta En En qui mélangeait le contenu de la marmite avec des baguettes.

Le fonctionnaire ne semblait pas mécontent de voir la jolie jeune fille se joindre à la conversation. La lueur dans ses yeux n'échappa pas à l'apothicaire. Cet obsédé des nombres était en train de convertir le corps de sa consœur en une série de chiffres. Son regard se faisant de plus en plus avide, elle lui assena une tape derrière la tête.

— Je vous prie de m'excuser si ma question vous paraît déplacée venant d'une inconnue, mais pourrais-je savoir quel poison a été utilisé ? demanda En En.

— Excellente question, répondit l'herboriste. Tout le monde parle de poison, mais ne s'agirait-il pas d'une simple intoxication alimentaire ? Il aurait très bien pu consommer de la nourriture tombée par terre.

— Je lui ai affecté un garde afin que cela ne se reproduise plus, déclara fièrement Lahan.

Ah, parce que c'est déjà arrivé ? se désespéra Mao Mao en silence.

— Excusez-moi...

Ils se tournèrent vers le soldat qui montait la garde près du stratège. Outre sa silhouette svelte, il se distinguait par une certaine timidité.

Likuson était un gentil garçon, lui aussi, se remémora l'herboriste.

Il s'agissait de l'ancien aide de camp de Lacan. Outre le prestige de la position, elle s'accompagnait à coup sûr d'une tonne de paperasse. À présent qu'elle y pensait, elle n'avait pas croisé Likuson depuis des lustres. Avait-il réussi à s'arracher des griffes du stratège ?

— J'ai noté ce que vous m'avez demandé, dit le garde.

Il leur tendit un bout de papier chiffonné où figuraient des caractères bavant par endroits et difficiles à déchiffrer : la liste de ce que l'excentrique avait fait et consommé ces derniers jours.

— Voyons voir... Pauvre prince de la lune. On dirait que mon honorable père a encore passé son temps à l'importuner, déplora Lahan.

L'énergumène au monocle s'amusait donc à tourmenter Jinshi avant son malaise. À croire qu'il manquait d'occupation. Il lui arrivait à l'occasion de tamponner certains documents importants ou de prendre des décisions soudaines concernant le personnel. Ses talents s'avéreraient probablement salutaires si une guerre venait à éclater mais en temps de paix, une lanterne allumée en plein jour avait plus d'utilité que lui. Qu'il ne serve à rien était une chose, mais il fallait en plus qu'il dérange tout le monde...

— D'après votre rapport, il aurait mangé un gâteau de lune et bu du jus de fruits. Il se serait ensuite rendu chez le prince impérial pour lui offrir des gâteaux, mais se serait fâché car ce dernier ne lui aurait pas servi de thé en retour.

— C'est exact. Je tiens à préciser que le prince était aussi charmant qu'à l'accoutumée, répondit l'aide de camp, le regard brillant.

Une nouvelle victime de Jinshi. Que quelqu'un ait tenté d'empoisonner l'ancien intendant du *hougong* se tenait, mais le contraire semblait fort étonnant.

— Mao Mao, de quelle quantité de poison est-il question ici ? demanda Lahan.

— Difficile à dire, tout dépend de la substance. Certaines donnent l'impression que la victime récupère pendant un temps avant de causer sa mort, expliqua-t-elle en jetant un coup d'œil à la chambre du patient. (L'aide de camp blêmit.) Je pense qu'il s'en sortira.

— Tu ne peux pas t'en empêcher, maugréa Lahan en posant le papier sur la table.

Avant de rendre visite à Jinshi, le stratège s'était installé dans un petit pavillon situé dans les jardins de la cour. Sujet à une brise fraîche au bord de la rivière, il s'agissait de l'un de ses endroits préférés. Il y avait apporté une brioche cuite à la vapeur pour la déguster en admirant le paysage.

— Voyez donc à quoi on le paie, siffla Mao Mao.

— Et si nous faisons preuve d'un peu de retenue ? la réprimanda En En.

L'herboriste n'en était pas moins convaincue que sa consœur l'approuvait en son for intérieur. Le matin, l'excentrique arrivait au travail avec trente minutes de retard. Seuls les hommes haut placés pouvaient se permettre un tel luxe. Au petit déjeuner, il avalait un bol de gruau mélangé à des patates douces et un gâteau de lune.

— Il apprécie les douceurs, fit remarquer En En.

— Il va finir par développer du diabète, rétorqua l'apothicaire.

— Mon grand-oncle lui a dit la même chose. Bon, as-tu une piste ? lança Lahan sans quitter Mao Mao des yeux.

Il aurait préféré demander de l'aide à Luomen, mais le vieux médecin étant absent, il n'avait pas d'autre choix que de se tourner vers elle. Il fallait éclaircir la tentative d'empoisonnement du commandant suprême aussi vite que possible.

— S'il reste quelque chose des aliments qu'il a avalés, je pourrai les examiner.

— Impossible, il n'en a pas laissé une miette.

— Si vous le permettez... les interrompit nerveusement le soldat. Il n'a pas terminé son jus de fruits.

— Pourriez-vous nous l'apporter maintenant ? demanda l'apothicaire.

— Bien entendu.

L'aide de camp quitta la pièce sans délai. À son retour, les bandages étaient secs.

— Tenez, dit-il en tendant une bouteille en verre fermée d'un bouchon de bois.

Elle était remplie au tiers d'un liquide pâle, sans doute un jus de raisin dilué dans de l'eau pour le rendre plus digeste.

— C'est plutôt grand comme récipient, fit remarquer En En en l'examinant avec intérêt.

La bouteille ne devait pas être pratique à transporter, mais puisque l'excentrique préférait le jus de fruits à l'eau ou au thé, il n'avait pas le choix.

— Je doute qu'il y ait du poison à l'intérieur, dit le soldat.

— Et qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Eh bien, j'en ai bu quelques gorgées, moi aussi. De plus, sa bouteille ne le quitte jamais. Il faudrait ruser pour y verser quoi que ce soit.

— Dans ce cas, mettons cette hypothèse de côté pour le moment, conclut Lahan en posant la bouteille sur la table.

— Elle est magnifique, commenta En En.

— Pas autant que vous, lui répondit Lahan.

Quel imbécile ! Ce boulier sur pattes ne payait pas de mine, pourtant il courtsait chaque jolie fille qu'il croisait.

— Merci, dit poliment la jeune fille.

Une réponse professionnelle. Le comptable à lunettes était à mille lieues de l'intéresser.

Mao Mao examinait la bouteille de verre, et plus particulièrement le liquide qu'elle renfermait. Un détail attira son attention.

— C'est un véritable chef-d'œuvre.

— Je suis d'accord, acquiesça le soldat. C'est un cadeau de maître Likuson. Il semble beaucoup lui plaire.

— Puisqu'on parle de lui, ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu. Savez-vous où il est passé ? demanda l'herboriste, qui avait sauté sur l'occasion de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Il est reparti à la capitale de l'Ouest. Cette bouteille était son présent d'adieu. Je lui ai succédé à son poste, mais je suis loin d'être à la hauteur pour le moment, révéla le nouvel aide de camp en inclinant la tête.

— Tu n'étais pas au courant ? demanda Lahan à Mao Mao.

— C'est la première fois que j'en entends parler, répondit-elle.

Elle revenait pourtant à peine d'un périple dans la région occidentale.

— Maître Gyokuen a demandé à ce que soit envoyé un expert dans les affaires du pays pour le remplacer pendant son séjour à la capitale. Le choix s'est porté sur Likuson.

Gyokuen était le père de l'impératrice Gyokuyo. Sa présence à la capitale était donc cruciale. La décision semblait précipitée, mais le fils de l'épouse impériale, autrement dit le petit-fils de Gyokuen et le futur empereur, ferait bientôt sa première apparition publique. L'événement promettait d'être grandiose. De hauts dignitaires étrangers feraient le déplacement rien que pour l'occasion. La présence de l'homme le plus puissant de l'Ouest était essentielle, même au prix d'un long voyage.

— Ils ont lourdement insisté, ajouta Lahan. Likuson n'était pas en position de refuser. C'est dommage, il savait se rendre utile...

Le passionné de chiffres connaissait très bien l'ancien aide de camp, dont il regrettait la nouvelle affectation. Avec sa faculté de ne jamais oublier un visage, il n'y avait pas meilleur assistant pour l'excentrique stratège, lui-même incapable de reconnaître qui que ce soit. Une perte dommageable donc, mais inévitable.

En En ne comprenait sans doute pas la moitié de la conversation, qu'elle écoutait poliment, sans trop d'attention toutefois. Cette propension à rester en retrait comptait au nombre des qualités recherchées chez une suivante. Cependant, ignorer ce que sa consœur savait exactement effrayait quelque peu Mao Mao.

— Revenons-en à notre sujet, déclara Lahan. L'identité du coupable...

— J'ai déjà ma petite idée, l'interrompit l'herboriste en fixant la bouteille.

— Comment ? s'exclamèrent ses trois compagnons d'une même voix.

— Et qui est-ce ? s'enquit le fonctionnaire en repoussant de l'index ses lunettes sur son nez.

— L'excentrique lui-même, répondit Mao Mao en tapotant la bouteille.

Le son mélodieux du verre résonna et le jus de fruits à l'intérieur ondula.

— Tu délirés. Jamais mon père ne se donnerait la mort. Même s'il pousse parfois les autres à s'ôter la vie.

— Vous êtes ignoble, renchérit En En.

— Je maintiens qu'il a introduit le poison lui-même dans sa bouteille.

— Une minute, intervint le soldat. Je ne l'ai pas vu empoisonner sa boisson. Il aurait agi pendant que j'avais le dos tourné ?

— Et pourtant, je vous assure qu'il l'a fait. Juste sous votre nez, dit-elle en pointant du doigt l'ouverture de la bouteille qui était fermée par le bouchon de bois. Question : il ne se sépare jamais de son jus de fruits, mais a-t-il pour habitude d'utiliser un verre ?

— Non, il boit directement au goulot, répondit l'aide de camp.

— Avez-vous également bu à la bouteille ? s'enquit l'apothicaire.

— Certainement pas ! Il a acheté sa boisson quand je le raccompagnais chez lui hier soir. Il m'y a fait goûter à ce moment-là.

La plupart des gens apportaient leur propre contenant lorsqu'ils se procuraient de quoi boire. L'homme au monocle avait dû rincer sa bouteille avant de la remplir de jus de fruits.

— Ce breuvage date donc d'hier.

— Absolument, acquiesça le soldat.

Il ne lui en fallait pas plus pour confirmer ses doutes : le stratège s'était empoisonné lui-même.

— Et quel type de poison aurait-il utilisé ? voulut savoir Lahan. Je sais que tu ne le portes pas dans ton cœur, mais si c'est une plaisanterie, elle n'a rien de drôle. Ton grand frère adoré va se fâcher.

— Toi, mon grand frère ?

L'apothicaire l'avait tutoyé par inadvertance. Elle jeta un coup d'œil à En En qui arborait un air suffisant, comme si elle le savait déjà. Tout portait à croire qu'elle s'était renseignée sur l'herboriste.

Mao Mao se racla la gorge avant de se reprendre.

— Ce poison, nous l'avons tous en nous. Juste ici, dit-elle en pointant l'intérieur de sa bouche. Il s'agit de la salive.

— Pardon ?

Le stratège ne buvait pas dans un verre, mais directement à la bouteille. Autrement dit, une infime partie de sa salive se mélangeait à sa boisson à chaque gorgée.

— Depuis quand la salive est-elle toxique ? demanda Lahan.

— Une morsure de chien non traitée entraîne un gonflement de la main. Il en va de même pour les êtres humains. La salive des hommes et celle des chiens diffèrent quelque peu, mais elles sont aussi toxiques l'une que l'autre.

Et lorsque le poison disposait de nutriments pour se nourrir, il finissait inmanquablement par se propager, et donc par contaminer tout le corps.

— Le stratège s'installe dans un pavillon par une nuit chaude avec sa bouteille. Bouteille qu'il transporte toujours avec lui et qu'il ne conserve jamais au frais. Les substances qui se trouvent à l'intérieur vont se développer jusqu'à devenir nocives.

Sans compter qu'une bouteille en verre retenait efficacement la chaleur. L'apothicaire s'était déjà servie du bocal d'un poisson rouge pour concentrer les rayons du soleil. Ce qu'elle avait observé pouvait sans doute s'appliquer au carafon du stratège.

— Nul n'ignore qu'un poisson pourrit avec le temps, et pourtant nombre de gens refusent de croire qu'une boisson puisse macérer de la même manière. Seulement, c'est bien le cas. Et voilà le résultat...

Le commandant suprême gisait, incommodé, dans la chambre attenante.

— Une montagne de problèmes, conclut l'apothicaire.

— À qui le dis-tu... répondit Lahan en croisant les bras.

Il se demandait comment il allait bien pouvoir expliquer cet incident.

— Et si nous disions qu'il a mangé quelque chose trouvé par terre ? Ce serait plus crédible, suggéra l'aide de camp, quelque peu hésitant.

La dignité du stratège, certes déjà entamée, en prendrait néanmoins un coup si l'on suivait son idée.

— Non, ce serait plus simple de prétendre que la bouteille a été empoisonnée. Mao Mao, goûte la boisson. C'est ta spécialité.

— Hors de question, refusa-t-elle.

— Pourquoi ? Tu raffoles des poisons.

— Jamais je ne boirai au goulot d'une bouteille qu'il a portée à sa bouche. Vous le feriez, vous ?

Lahan resta muet un instant, mais son visage parlait pour lui.

— Tu pourrais te montrer un peu plus compréhensive. N'oublie pas qu'il est encore en deuil.

— Hors de question, ça lui monterait à la tête, répondit froidement l'herboriste.

Vraiment, quel incident contrariant !

Sur ces entrefaites, les médecins de la cour revinrent un peu plus tard.

— Je vois... soupira Luomen après avoir entendu le récit de sa fille.

Yao était chargée de s'occuper de la paperasse concernant leurs achats et ne rentrerait que bien après, au grand dam d'En En.

Hors de danger, le stratège avait été renvoyé chez lui. Pour être plus précis, l'apothicaire avait demandé à ce qu'il soit transporté encore assoupi afin d'éviter tout grabuge à son réveil.

En En aurait dû se réjouir du retour des médecins, mais il lui fallait à présent trier et organiser les remèdes qu'ils avaient achetés. La tâche ne lui déplaisait guère, mais les récents événements l'avaient épuisée.

— Quelle journée... lança-t-elle.

— En effet, répondit Mao Mao.

Elles échangeaient plus qu'à l'accoutumée, sans doute en raison de l'absence de Yao. La suivante était peu expressive et d'un naturel discret, mais ne s'était jamais montrée ouvertement hostile. En somme, elle n'avait rien contre l'herboriste. Elle ne lui adressait pas la parole en présence de Yao probablement pour les mêmes raisons que l'apothicaire.

Parler, c'est d'un ennui...

— Je crois que je te dois des excuses, dit En En en rangeant l'un des remèdes dans un tiroir.

— Pourquoi donc ? s'enquit l'herboriste.

— Pour ma conduite jusqu'à présent. Je sais que je t'ai manqué de respect. En ce qui concerne dame Yao, je te demanderai d'être indulgente. Sans toi, elle serait arrivée première à l'examen impérial.

— Première ?

— Tu n'es pas au courant ? Celle qui obtient les meilleurs résultats à l'examen reçoit un cordon différent.

— Oh...

Mao Mao se souvint de son étonnement lorsqu'elle s'était rendu compte que son cordon était plus foncé que les autres. Elle avait laissé Gaoshun s'occuper de sa tenue et, quand il la lui avait fait livrer, la vieille maquerelle s'était montrée tellement casse-pieds qu'elle ne s'était pas préoccupée des détails.

Je l'ignorais...

L'apothicaire était navrée pour sa consœur, mais quelle n'était pas sa surprise d'apprendre qu'elle avait réussi l'examen haut la main ! Elle qui était persuadée de l'avoir eu de justesse.

— En omettant les questions de culture générale, obtenir la moyenne aux questions de spécialité est considéré comme un bon score, l'informa En En.

Par « culture générale », faisait-elle référence à l'histoire et à la poésie ? Mao Mao avait ces matières en horreur, mais elle s'était donnée corps et âme pour les réussir. Et elle s'était surpassée !

— Dame Yao est certaine d'avoir réussi la partie concernant la culture générale, tu as donc dû la battre dans l'épreuve de spécialité. Comme j'avais également confiance en mes résultats, j'ai cru que tu avais fait jouer tes relations pour être embauchée.

— Je comprends mieux votre attitude à mon égard.

L'herboriste regretta de s'être donné autant de mal. Elle aurait pu se permettre d'étudier un peu moins. Au demeurant, à partir du moment où Gaoshun avait graissé la patte de la vieille grippe-sou, elle n'avait pas eu d'autre choix que de se plier à leurs ordres.

— Je suis apothicaire.

— Oui, je l'ai compris en te voyant à l'œuvre aujourd'hui. Mais cela n'ôtera pas l'amertume que ressent dame Yao.

Mao Mao le comprenait très bien, et elle n'avait pas d'aversion pour les personnes à l'esprit compétitif. Elle préférait largement cette mentalité aux caractères qui se morfondaient et se dévalorisaient au moindre échec.

Le problème, c'était que Yao n'avait pas conscience qu'en ignorant ouvertement l'herboriste, elle donnerait l'exemple à son entourage. Comme elle était la jeune fille issue de la famille la plus influente, les nouvelles recrues s'étaient senties obligées de l'imiter.

— Ce n'est pas une mauvaise personne. Sois indulgente et pardonne-lui.

Le point de vue d'En En était remarquablement mature. L'herboriste ignorait son âge, mais supposait qu'elle n'était pas bien plus vieille qu'elle.

— Elle a seulement quinze ans, alors elle se comporte parfois de manière puérile, tu comprends ?

— Tu as bien dit... quinze ans ? (Soit quatre ans de moins que Mao Mao. Pourtant, la jeune fille avait déjà un corps d'adulte !) Elle est bien développée pour son âge, se contenta-t-elle de dire, sans préciser sa pensée.

— Oui, j'ai travaillé dur pour qu'il en soit ainsi, répondit En En, une étrange pointe de fierté dans la voix.

Si Yao n'a que quinze ans, je ne peux pas la blâmer pour son comportement.

En En se fâcherait sans doute si Mao Mao lui disait que sa maîtresse n'était encore qu'une enfant.

Une interrogation demeurerait, toutefois. En En était indéniablement la suivante de Yao, et dotée d'une intelligence exceptionnelle. Elle parlait même quelques mots de shaounais, langue que sa maîtresse ne maîtrisait pas.

— Je peux te poser une question ?

— Laquelle ?

— Même sans moi, Yao n'aurait pas obtenu les meilleurs résultats, je me trompe ? C'est toi qui serais arrivée première.

Un sourire qui sonnait faux se dessina sur les lèvres d'En En tandis qu'elle rangeait le remède suivant dans le tiroir.

— Bien sûr que non, voyons.

Yao aurait donc fini première quoi qu'il arrive ?

Tricher pour obtenir de meilleurs résultats posait évidemment un problème d'éthique, mais se tromper délibérément pour faire baisser ses notes n'enfreignait aucun règlement.

En En était polie et respectueuse. Malgré tout, mieux valait éviter de relâcher sa vigilance en sa présence. La jeune fille était plus sournoise qu'elle n'y paraissait.

Chapitre 7 – Les intentions d’Airin

Un médecin venu de l’extérieur, généralement le père de Mao Mao, visitait le *hougong* environ tous les dix jours. Les concubines de haut rang étaient examinées une fois par mois, les autres seulement tous les trois mois. Il était bien entendu difficile de contrôler la santé de tout le monde dans ces conditions, mais les ordres étaient les ordres.

Neuf jours s’étaient écoulés depuis leur dernière visite à la cour intérieure. Mis à part la surveillance constante de ses deux consœurs, ce furent neuf jours tout à fait ordinaires pour Mao Mao.

Seul tracas dans la vie de l’apothicaire : chacune des lettres qu’elle recevait était ouverte et dûment examinée. Par chance, Jinshi ne lui envoyait aucune missive à son nom – il empruntait celui de Gaoshun. Autre fait qui lui importait peu, Basen avait repris ses fonctions d’assistant. Sa guérison avait été anormalement rapide compte tenu de la gravité de ses blessures.

Nous ne sommes vraiment pas faits pareils, songea la jeune fille. Comparer la capacité de récupération du soldat avec d’autres personnes pourrait constituer une expérience intéressante.

Une lettre de Sazen la rassura sur l’état de l’apothicaierie. Il regrettait cependant le caractère pénible de Kokuyo. Le médecin vérolé était insupportablement jovial, mais l’apprenti de Mao Mao devrait apprendre à s’en accommoder.

Il arrivait que des illustrations de Mao Mao le chat se glissent dans les lettres de Sazen – des présents de Cho-u. Au lieu d’y apposer un tampon, il imprégnait les coussinets de la petite féline d’encre rouge et les pressait sur le papier. À en juger par les traces de griffures, il avait probablement obtenu sa signature par la force.

Yao étudiait avec attention l’une des illustrations, sous prétexte de surveiller le courrier de sa consœur. Après l’avoir longuement examinée, elle la rendit à contrecœur à Mao Mao. En En demanda plus tard à

l'herboriste si elle accepterait de la lui donner, sans doute pour la remettre à Yao.

Les deux assistantes médicales semblaient croire que la « femme au teint pâle » était un simple nom de code. Son identité intriguait En En, mais sa maîtresse n'y prêtant guère attention, elle ne chercha pas à en savoir davantage.

La femme au teint pâle...

Mao Mao était convaincue qu'il s'agissait de Pai Niang Niang, même s'il n'était pas exclu qu'elle se trompe.

Si ce n'est pas elle...

L'apothicaire se remémora l'artiste peintre qu'elle avait sauvé d'une intoxication alimentaire. Le tableau d'une femme sublime aux pupilles rouges et à la chevelure de neige ornait les murs de sa maison. Il avait déclaré l'avoir rencontrée dans les contrées de l'Ouest. Peut-être était-ce la femme au teint pâle à laquelle faisait allusion Airin, elle qui était originaire de Shaou ? Mao Mao secoua la tête. Non, la concubine n'aurait pas pris soin de préparer une telle énigme si cela avait été le cas. Il devait bien s'agir de Pai Niang Niang. Malgré tout, l'herboriste n'arrivait pas à se sortir le modèle du tableau de la tête.

Et s'il y avait un lien ? s'interrogea-t-elle.

Elle aurait la réponse à sa question dès le lendemain, lorsqu'elle reverrait Airin.

Le nombre de femmes détenant le titre de concubine à la cour intérieure ne dépassait pas la centaine. Lorsqu'une favorite quittait le *hougong*, les rumeurs allaient bon train, mais on faisait en général peu cas des départs des concubines de rang inférieur. Elles étaient parfois offertes en mariage à des fonctionnaires ou renvoyées à leur famille sans jamais avoir été touchées par l'empereur. De nombreuses occupantes du palais ricanaient à l'idée de le quitter, mais l'herboriste n'était pas du même avis.

Mao Mao, En En ainsi que Yao accompagnaient Luomen et le médicastre dans leur ronde à la cour intérieure – il s'agissait de la deuxième fois déjà. Ils arrivèrent devant une porte où était accrochée une plaque marquée d'un numéro et décorée d'une fleur : la chambre d'une concubine de bas rang. Un tissu noir y était également suspendu, ce qui signifiait que l'occupante avait trépassé.

— Vous pensez qu'elle était souffrante ? demanda Yao.

Si elle avait été malade, Luomen s'en serait rendu compte lors de sa dernière visite. Cela ne laissait qu'une possibilité...

— Il s'agit probablement d'un suicide, répondit la jeune herboriste.

Un triste dénouement qui n'avait rien d'inhabituel. Tant qu'aucun indice ne laissait penser à un homicide, personne n'y prêtait attention. Les occupantes du *hougong* ne se donnaient bien entendu pas la mort tous les jours, mais ces événements arrivaient trop fréquemment pour marquer les esprits.

Les fleurs de la cour appartenaient toutes à des variétés différentes, ce qui n'empêchait pas la plupart d'entre elles d'être intimement convaincues d'être plus belles que leurs semblables. Avec cette haute opinion d'elles-mêmes, plusieurs semblaient dans le désespoir en découvrant le fossé qui séparait leurs attentes et la réalité.

Des servantes comméraient près du groupe de Mao Mao : « *On raconte qu'elle était alcoolique !* » médisaient-elles. Absorbées par leur conversation, elles n'entendirent pas les médecins s'approcher. Lorsqu'elles s'aperçurent enfin de la présence des hommes en blanc, elles s'empressèrent de retourner à leur tâche.

C'est un véritable cimetière pour femmes ici... ou un champ de bataille, plutôt.

Les vaincues n'avaient d'autre choix que de disparaître. Dans un sens, les domestiques, quand bien même elles travaillaient d'arrache-pied, étaient plus libres que les concubines. Au moins leur contrat avait-il un terme. En se montrant patientes, elles pouvaient un jour quitter les lieux.

Le programme du jour comprenait le tour des chambres des concubines de bas rang, avant de s'achever dans les appartements d'Airin. Bien qu'elle ne soit pas prévue au départ, la concubine avait insisté pour qu'ils lui rendent visite. Était-elle souffrante ? Ou bien voulait-elle s'assurer de quelque chose ?

Le groupe entama la tournée par la résidence d'une concubine dont la porte était ornée d'un symbole de camélia.

— Non, je n'ai pas de problème particulier, déclara la jeune femme.

Elle portait un parfum trop enivrant et se faisait éventer par sa suivante. L'effluve suffocant qui emplissait la pièce donna envie à l'apothicaire de se

pincer le nez. Avec la chaleur de l'été et les fenêtres fermées, l'odeur n'avait nulle part où se dissiper.

Dire qu'elle est au goût de Sa Majesté Impériale... regretta Mao Mao.

La robe au col bien ajusté de la concubine ne cachait pas ses formes voluptueuses. Ses traits lui donnaient un air vaguement menaçant, mais elle semblait plutôt vive d'esprit. Autrement dit, exactement les caractéristiques appréciées par le vigoureux empereur.

L'herboriste jeta un coup d'œil au carnet du médocastre, ouvert à la page de la concubine au parfum trop prononcé. Dessus figuraient son historique médical et le nombre de nuits passées dans les bras de Sa Majesté Impériale.

J'en étais sûre !

Le souverain lui avait bel et bien rendu visite, une fois. S'il n'avait pas renouvelé l'expérience, le goût immodéré de la concubine pour le parfum en était sans doute la cause. Les senteurs exotiques devenaient généralement très vite capiteuses. Une seule goutte derrière les oreilles aurait suffi pour rendre l'odeur plaisante.

La procédure pouvait paraître crue, mais les visites nocturnes de l'empereur étaient religieusement consignées dans un registre, sans exception. Chacune d'entre elles devait être signalée au médecin. Qu'il s'agisse d'un devoir n'enlevait rien à sa pénibilité.

Comme du temps de l'impératrice Gyokuyo, se remémora Mao Mao.

Quand elle travaillait au pavillon de Jade, l'empereur rendait visite à la noble concubine tous les trois jours, parfois même plus souvent. À chaque fois, quelqu'un était posté devant leur chambre pour confirmer qu'ils consumaient bien leur union. Cette mission incombait généralement à Honnian, la première dame de compagnie, mais lorsque Sa Majesté passait plusieurs nuits d'affilée et que le travail se faisait trop éreintant, Mao Mao prenait la relève.

Rien d'insupportable quand on vient du quartier des plaisirs.

Et pourtant, même pour les oreilles expertes de l'herboriste, entendre les voix des deux tourtereaux traverser les murs était une épreuve. Pour Honnian, célibataire à trente ans passés, c'était proche de la torture.

Que l'on conserve la trace de chaque relation charnelle suffisait à démontrer que la cour intérieure était un endroit hors du monde. Cette concubine au parfum capiteux ne serait sans doute plus jamais honorée par

une visite de l'empereur, mais elle tirait une grande fierté de son expérience. Une telle attitude orgueilleuse face à une unique visite rendait son sort encore plus pathétique aux yeux de Mao Mao.

À présent que la jeune femme avait partagé sa couche avec Sa Majesté Impériale, elle était condamnée à rester au *hougong* pour une durée indéterminée.

Si seulement elle n'abusait pas du parfum...

Son nez devait avoir un problème, l'herboriste ne voyait pas d'autre explication. Et à y regarder de plus près, c'était certainement vrai. Les petites lèvres bien dessinées de la concubine ne cessaient de s'entrouvrir. Or il ne s'agissait pas d'un tic, elle respirait bel et bien par la bouche.

Les êtres vivants inhalaient normalement par le nez. C'était le cas des chiens et des chats, ainsi que des êtres humains. Si la jeune femme aspirait et expirait l'air par la bouche, son nez était probablement bouché. À supposer qu'elle ait pris cette habitude dès l'enfance, l'alignement de sa dentition avait dû s'en trouver affecté.

Comment sont ses dents ? se demanda l'apothicaire.

Luomen avait manifestement suivi le même raisonnement, car il fit ouvrir la bouche à la concubine. L'examen ne montra aucune anomalie.

— Éternuez-vous souvent ? l'interrogea-t-il.

— Oui, répondit la patiente.

— Vous arrive-t-il d'avoir le nez bouché ?

— Toujours au printemps et au début de l'été. Et cela s'est aggravé depuis mon arrivée à la cour intérieure.

— Avez-vous du mal à dormir ?

— Non, tant que je n'ai pas le nez obstrué.

Luomen prenait des notes au fur et à mesure des réponses. Le médicastre observait la scène, nonchalant. Mao Mao sortit donc la sacoche avec les remèdes à sa place pour la donner à son père qui y trouva de quoi calmer l'écoulement nasal de la jeune femme.

— Prenez cette décoction. S'il le traitement perturbe votre sommeil, arrêtez-le. Vous aurez peut-être envie d'uriner plus fréquemment. Ne vous inquiétez pas, c'est tout à fait normal. Je crains que le parfum que vous utilisiez ne soit pas bon pour vous. Appliquez-le avec parcimonie ou changez-en.

— D'accord.

La concubine acquiesça sans protester. Cette attitude pleine d'humilité lui était peut-être inspirée par la reconnaissance de voir le médecin prendre la peine de s'occuper de son problème nasal...

Aucun des détails que Mao Mao remarquait n'échappait à son père. Il avait même fait comprendre avec toute la délicatesse possible à la concubine que son parfum était trop capiteux. Sans cela, elle aurait probablement dû attendre de retrouver l'odorat pour se rendre compte de l'usage abusif qu'elle en faisait.

Dès qu'ils eurent quitté les appartements de la jeune concubine au camélia, Luomen se mit à inspecter le jardin. Il y abondait des fleurs aux couleurs chatoyantes de l'été.

— Je me demande d'où est originaire cette concubine, dit-il.

— Elle vient d'une contrée du nord-est, près du désert, expliqua le médocastre en ouvrant son carnet. Le climat doit y être rude.

Le vieil apothicaire se tourna vers les trois assistantes.

— Profitons de l'occasion pour nous creuser les méninges. Quelle est la cause de son état selon vous ? demanda-t-il, un doux sourire aux lèvres.

Mao Mao voulut prendre la parole, mais se ravisa en voyant le regard appuyé que lui lança son père. La question s'adressait à Yao et à En En. La première leva lentement la main.

— Serait-ce en raison des fenêtres fermées ?

L'espace était effectivement confiné – cela expliquait la persistance de ce parfum entêtant.

C'est l'un des facteurs, en effet.

L'appartement semblait bien tenu, mais nul n'aurait pu affirmer qu'il était correctement aéré. De plus, le groupe n'ayant pas eu l'occasion de voir la pièce où dormait la concubine, il ne pouvait être exclu qu'elle soit poussiéreuse.

— Sa chambre est peut-être insalubre, poursuivit Yao. Si le lit est sale, les insectes pourraient y faire leur nid et lui transmettre des maladies.

Il s'agissait d'une éventualité, mais Mao Mao ne partageait pas son avis.

La concubine n'a pas renoncé à s'attirer les faveurs de Sa Majesté Impériale.

Elle gardait sans doute sa chambre en état de recevoir l'empereur à tout moment. Son parfum, bien que trop prononcé, était une manière de prendre

soin d'elle. Son nez bouché l'empêchait simplement de le doser correctement.

Mao Mao observa les herbes et les arbres du jardin.

Son état empire au printemps et au début de l'été.

Elle s'accroupit pour cueillir quelques herbes qui poussaient au bord du chemin : de l'armoïse. La jeune herboriste utilisait souvent cette plante pour ses séances de moxibustion. On en trouvait un peu partout, mais probablement pas dans la région où avait grandi la concubine.

En voyant la mine ennuyée de sa fille, Luomen lui prit l'armoïse des mains. « Toujours égale à elle-même », semblait-il penser.

— Je suis certain que la chambre de la concubine est immaculée, dit-il. Elle doit être prête à recevoir Sa Majesté le jour où elle décidera de lui rendre visite, d'autant plus qu'elle lui a déjà tenu compagnie une fois par le passé. (Yao paraissait contrariée de s'entendre dire qu'elle avait tort. Luomen la rassura brillamment.) Tu as relevé des éléments très intéressants. L'insalubrité est la cause de bien des maladies, en particulier quand il s'agit des chambres.

Son interlocutrice ne savait sur quel pied danser. Le compliment lui faisait plaisir – elle s'en trouvait flattée –, mais il venait tout de même d'un eunuque.

Dire que j'avais la bonne réponse, se lamenta Mao Mao.

Elle avait conscience de manquer de maturité – surtout comparée à Yao, bien plus jeune qu'elle. Malgré tout, son père était l'une des seules personnes avec qui elle osait se montrer aussi puérile.

— Les éternuements sont parfois causés par des plantes et des fleurs comme celles-ci, reprit Luomen.

Un mal différent des coups de froid. Il arrivait que le pollen et les spores provoquent des éternuements et des écoulements nasaux incontrôlables lorsqu'ils pénétraient les voies respiratoires.

— Le pollen met le corps sens dessus dessous, d'où les éternuements.

Le vieil apothicaire était allé droit au but, ce qu'il ne faisait pas en temps normal avec sa fille. Bien qu'il sache que des mécanismes un peu plus complexes entrent en jeu, Luomen avait volontairement simplifié les choses pour Yao et En En. Les deux assistantes médicales le regardaient d'ailleurs avec admiration. Même le médocastre était impressionné.

C'est toi qui es censé être le professeur ici ! se retint de le tancer Mao Mao.

Yao leva de nouveau la main.

— Excusez-moi... Si le pollen met le corps sens dessus dessous, ne devrait-on pas tous éternuer ?

— Excellente question, acquiesça Luomen, un sourire aux lèvres. Tout comme certaines personnes sont plus sujettes aux coups de froid, d'autres ne sont pas affectées par le pollen. Parfois le corps peut se mettre à réagir alors que tout allait bien auparavant, simplement parce que vous êtes affaibli par une autre maladie, par exemple. Ça peut aussi arriver après un long voyage, ou lorsque vous vous installez dans une autre région.

À l'instar de la concubine au camélia.

Je le savais, moi, pesta silencieusement Mao Mao en faisant la moue.

Son père lui lança un regard contrit. La plupart des médecins étaient pétris d'orgueil et rechignaient à transmettre leur savoir. « Contentez-vous d'observer ! » était le mot d'ordre. Toutefois, Luomen était différent. Excellent pédagogue, il ne refusait jamais de répondre aux questions, quelles qu'elles soient.

Sa fille n'était plus une enfant, elle saurait surmonter cette petite blessure d'ego. Ce qu'elle fit aussitôt, alors que le groupe se dirigeait vers la résidence de la prochaine patiente.

Après avoir rendu visite à une dizaine de concubines, ils se mirent en route vers les appartements d'Airin. Mao Mao avait du mal à se résoudre à l'appeler « dame Airin ». Non à cause de sa qualité d'étrangère – auquel cas elle aurait rencontré le même problème avec l'impératrice Gyokuyo –, mais parce qu'elle n'arrivait toujours pas à se faire à l'idée qu'elle soit entrée au *hougong* en tant que concubine.

Une suivante affable leur ouvrit la porte avant de les conduire dans la même pièce que la fois précédente. En En tira sur la manche de la jeune herboriste avant d'y pénétrer.

Oui, oui, je sais.

Mao Mao était la complice de ses consœurs, mais Yao jouait le rôle de meneuse. Aux yeux de la jeune herboriste, En En serait plus à même de s'adapter et de régler cette affaire. Sauf qu'il lui fallait avant tout soutenir sa maîtresse.

À quel moment aborder le sujet ? La concubine fit son entrée, le visage rouge et fiévreux. L'apothicaire ignorait si elle jouait la comédie ou si elle était vraiment souffrante, mais le feu sur ses joues avait quelque chose de séduisant.

Quelle poitrine généreuse !

Compte tenu de son état, la concubine ne portait qu'une simple tenue de nuit. L'une de ses dames de compagnie la regardait d'un œil réprobateur. La jeune herboriste nota qu'En En comparait la gorge de sa maîtresse avec les attributs d'Airin, mais s'abstint de faire le moindre commentaire. En En avait-elle l'intention d'aider Yao à grandir davantage ?

— Je vais prendre votre pouls, dit Luomen.

Que la concubine soit aussi affriolante n'avait que peu d'importance, puisque les hommes présents n'avaient plus aucun moyen de l'honorer. Le vieil apothicaire et le charlatan avaient perdu tout intérêt pour la chose depuis un bon moment, pour ainsi dire.

Luomen examina Airin avant de lui préparer un remède. Comme elle disait souffrir de raideurs à la nuque, il mêla du maranta à sa concoction.

— Ce n'est qu'un coup de froid. Le changement d'environnement a dû fragiliser votre santé.

— Merci beaucoup. Je m'étais fait la même réflexion lors de votre dernière visite. Toutefois, je suis étonnée que les médecins d'ici ne récitent pas de sorts.

La surprise se lisait sur son visage.

— Certains praticiens ont recours à ce genre de traitements, mais ce n'est pas mon cas, dit Luomen en prenant soin de ne pas vilipender ces pratiques pourtant douteuses.

— Ils existent donc, répondit-elle.

— Si vous êtes adepte de ces méthodes, je peux revenir avec un spécialiste.

Airin secoua la tête.

— Non, je suis soulagée que vous n'en fassiez pas usage. Je n'en ai pas l'air, mais j'étais une apprentie prêtresse autrefois. Je préfère ne pas suivre les enseignements d'une autre religion.

— C'était donc ça. Si vous croyez en la grande prêtresse, c'est tout à fait naturel.

L'empereur n'était pas intransigeant au point de forcer les occupantes de la cour intérieure à renoncer à leur foi. Il était même prêt à se montrer tolérant tant qu'elles pratiquaient leur religion en toute discrétion.

La jeune femme avait quitté son pays, sans pouvoir se résoudre pour autant à abandonner sa foi aussi facilement.

— Je connais un peu les croyances de Shaou. Qu'allez-vous faire pendant les cérémonies religieuses qui se tiennent ici ?

Le *hougong* observait certains rites culturels.

— Ce ne sera pas un problème. Si l'on m'y autorise, j'y prendrai part. Autre pays, autres mœurs, comme le dit l'adage.

Une souplesse qui était tout à son honneur.

Yao écoutait leur conversation, un brin nerveuse. Elle craignait de laisser passer sa chance de s'entretenir avec la concubine. Mao Mao estimait de son côté que repartir sans lui adresser la parole était la meilleure attitude à adopter.

Toutefois, le rôle d'un subordonné digne de ce nom était d'assister son supérieur quand ce dernier se trouvait en délicate posture. Ainsi, tout à coup, un craquement retentit dans la pièce : En En venait de croquer dans un des gâteaux de riz disposés sur la table. Elle le dégustait comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde, sans rien laisser transparaître.

— En En ! la gronda sa maîtresse.

Puisque Yao avait pris l'initiative de la réprimander, ni Luomen ni le médicastre n'eurent besoin d'intervenir. Sauf qu'il n'était pas dans le caractère d'En En d'enfreindre ainsi l'étiquette.

— Oh, pardonnez-moi. Ils sont tellement appétissants que je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Ne t'en fais pas, ils sont là pour ça, répondit Airin, toujours aussi léthargique.

Le moment tant attendu était arrivé. En En plongeait son regard dans les yeux de Yao qui comprit enfin le but de la manœuvre.

— Je reconnais qu'ils ont l'air délicieux, dit-elle. Les gâteaux que vous nous avez gracieusement offerts l'autre jour étaient exquis. Aussi uniques que leur couleur blanche.

Les biscuits avaient certes une forme particulière, mais ils n'étaient pas blancs. Elle tentait de faire comprendre à la concubine qu'elle avait

déchiffré son énigme.

Airin ne cilla pas, mais ses suivantes semblaient perplexes. Ignoraien-elles ce que renfermaient les gâteaux ? Ou bien la concubine leur avait-elle fait croire qu'il s'agissait de prédictions de bonne fortune ?

— Je suis ravie qu'ils vous aient plu. Faire de la pâtisserie est l'un de mes passe-temps, j'en ai également préparé aujourd'hui. N'hésitez pas à vous servir et à en prendre pour chez vous, répondit la concubine avec un sourire.

Impossible de deviner si elle avait compris le message de Yao. Une chose était certaine, cependant : Mao Mao avait hâte de voir ce que ces nouveaux biscuits leur réservaient.

De retour du *hougong*, les trois dames de la cour vérifièrent ensemble les gâteaux d'Airin. Aucune énigme cette fois, mais une simple lettre les invitant à se rendre au restaurant près du dortoir. Chacune avait reçu le même message. Elles devaient donc bel et bien réussir le test ensemble.

La plupart des établissements du nord de la capitale étaient des endroits fastueux. Le lieu du rendez-vous lui-même se trouvait être un restaurant de luxe, fréquenté par les fonctionnaires et disposant de plusieurs salles privées.

— J'ai l'impression que nous détonnons un peu des autres clients, fit remarquer Yao.

Il s'agissait d'un établissement extraordinairement somptueux, qui de surcroît servait de l'alcool. Une adolescente distinguée de quinze ans telle que Yao n'avait sans doute jamais mis les pieds dans ce genre d'endroit.

Le lieu convenait mal à trois jeunes filles non accompagnées. Attirant une clientèle avant tout masculine, mis à part les serveuses, on n'y comptait presque aucune femme. Se tenir à l'écart de ce genre de restaurants aurait donc mieux valu. Mao Mao, qui avait l'habitude des ivrognes du quartier des plaisirs, ne se souciait guère des regards froids que leur jetaient les clients. Personne ne semblait cependant avoir bu au point de perdre la raison. Une serveuse au maquillage sophistiqué vint les accueillir.

— En quoi puis-je vous aider ? leur demanda-t-elle.

De toute évidence, elle ne les considérait pas comme des clientes potentielles. Peut-être les prit-elle pour des jeunes filles en quête d'un emploi ?

— Nous sommes des clientes de l'Ouest, répondit Mao Mao en suivant les instructions de la lettre.

Comprenant le message, la serveuse les conduisit au fond du restaurant.

À peine furent-elles entrées dans une salle privée que l'apothicaire sentit la tension dans ses membres se relâcher.

— Bonsoir !

La voix appartenait à un homme à lunettes de petite taille et aux cheveux ébouriffés qui sirotait une liqueur de fruits, ou peut-être un simple jus de fruits non alcoolisé. Il s'agissait du neveu et fils adoptif de l'excentrique stratège : en l'occurrence Lahan. Le garde du corps qui l'accompagnait parfois était lui aussi présent. Comme il n'ouvrait jamais la bouche, il était inutile de s'en préoccuper.

— Vous êtes...

— Tu le connais ?

En En avait fait la connaissance du fonctionnaire le jour du malaise de l'excentrique au monocle. Yao, absente à cette occasion, le rencontrait pour la première fois.

— Je suis ravi de voir que vous avez trouvé le restaurant sans difficulté. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si vous n'étiez pas venues.

— Je m'en vais, déclara Mao Mao en tournant les talons.

Yao lui attrapa le bras.

— Pourquoi ? Attends, tu le connais toi aussi ?

C'était au tour de l'herboriste de subir son regard inquisiteur.

— Il s'agit de maître Lahan. Mao Mao est la fille du commandant suprême, révéla En En.

Elle connaissait donc le titre du stratège. Sans doute avait-elle mené quelques recherches de son côté.

— Ce n'est qu'un étranger pour moi, se défendit l'apothicaire, non sans grimacer.

— Je vois que tu es bien informée, déclara Lahan, admiratif, à l'intention d'En En.

— Qui ne se renseignerait pas sur un homme qui vient lambiner tous les jours sur son lieu de travail ? Même si sa conduite semble tacitement tolérée.

Ce sombre imbécile !

Il ne faisait que lui attirer des ennuis. Depuis qu'il s'était empoisonné tout seul, ses subordonnés le surveillaient d'encore plus près pendant ses repas.

— Maître Lahan est le fils du commandant suprême, ajouta En En.

— C'est ton frère ? demanda Yao.

— Absolument, répondit Lahan.

— Pas du tout, répondit Mao Mao.

— C'est ton frère, oui ou non ? insista Yao.

L'apothicaire voulait à tout prix éviter de faire mauvaise impression auprès de sa consœur, mais cette dernière la regardait d'un drôle d'air.

— Alors tu étais de mèche avec eux depuis le début !

Elle se faisait des idées, mais différentes de celles que l'herboriste redoutait. Comment lui en vouloir ? Mao Mao savait qui était à l'origine de cette histoire.

— Tu fais erreur, intervint Lahan. Je n'ai que faire d'une personne incapable de résoudre une énigme aussi simple, quand bien même elle ferait partie de ma famille. Si nous confiions cette mission à une sotte, notre sécurité à tous serait compromise.

Il plissa ses yeux de renard derrière ses lunettes rondes. Lahan ne défendait pas sa sœur, mais pensait vraiment ce qu'il venait de dire. Cet homme sournois avait déjà trahi ses propres parents et les avait chassés de leur maison.

Un rictus se dessina sur les lèvres d'En En. Son expression tenait plus du sourire ironique qu'autre chose. Sans doute avait-elle entendu des rumeurs sur Lahan. Elle semblait beaucoup plus versée dans les arcanes du monde que Yao qui observait le fonctionnaire avec perplexité.

Elle est bien obligée, si elle veut protéger sa maîtresse qui a grandi dans un cocon.

Yao n'aurait pu rêver meilleure suivante.

— Ne restez pas debout, il est plus agréable de discuter autour d'un bon repas.

L'apothicaire prit place à table, sans rien cacher de sa contrariété. Étant donné le rang de Lahan, ce serait à lui de régler la note. Autant en profiter pour commander des mets coûteux.

— Vous savez tout, conclut le fils adoptif de Lacan d'un ton léger.

Ses explications n'auguraient rien de bon. Mao Mao comprenait pourquoi il s'était donné la peine de réserver une salle privée dans un restaurant de luxe. Les informations qu'il détenait devaient à tout prix rester confidentielles.

Pour faire court, Lahan était impliqué dans la venue d'Airin au *hougong*. Rien de nouveau jusque-là. La jeune femme originaire de Shaou avait affirmé que ses ennemis politiques tentaient de s'emparer du pouvoir et qu'elle craignait pour sa vie. Si elle avait demandé au pays de Li d'exporter des denrées alimentaires, c'était avant tout afin d'assurer ses arrières. Pendant les périodes de famine, détenir des réserves de provisions s'avérait capital. Elle cherchait un atout maître dans ce jeu dangereux. « *Cela n'a, hélas, pas découragé ses ennemis* », leur avait précisé Lahan.

Elle était navrée d'abandonner son peuple, mais se faire assassiner n'aurait de toute façon servi à rien. Elle avait donc pris la décision d'entrer à la cour intérieure du pays de Li. En apparence, son arrivée n'était pas une demande d'asile. Au contraire, elle pouvait passer pour une volonté de renforcer les liens entre les deux nations.

Toute cette histoire laissait Mao Mao pensive.

— Une question ? demanda Lahan.

— Non, je me disais simplement que les femmes de Shaou faisaient preuve d'une sacrée détermination.

Attitude impensable à Li. Hors du *hougong*, les femmes ne pouvaient espérer se hisser à un rang plus élevé que celui d'un homme. Même les dames de la cour, bien que fonctionnaires, considéraient leur emploi comme un moyen d'améliorer leurs perspectives de mariage. Les femmes s'avéraient fort utiles pour contracter des unions politiques, mais elles ne disposaient jamais d'autant d'influence qu'Airin, ou presque.

— Tu ne le savais pas ? se moqua Yao.

Elle était ravie de découvrir qu'elle connaissait une chose que l'herboriste ignorait et brûlait de lui expliquer. Mao Mao la trouvait de plus en plus charmante.

— Shaou repose sur deux piliers : le roi et la grande prêtresse, lui révéla-t-elle.

Ce n'était pas la première fois que l'apothicaire entendait parler de la prêtresse, dont les prévisions influençaient la vie politique de la nation. Plus

tôt dans la journée, Luomen y avait fait allusion en employant l'expression « croire en la grande prêtresse ».

— Absolument, approuva Lahan. Quelle experte !

Le passionné de chiffres était enchanté de discuter avec deux jeunes filles aussi ravissantes que Yao et En En.

— Jusqu'ici, le roi a toujours eu le dernier mot dans les décisions politiques, mais la situation a évolué ces dernières années, précisa-t-il. Avant, les prêtresses n'étaient que des jeunes filles au rôle symbolique.

Elles n'officiaient que quelques années, une décennie tout au plus, car seules celles qui n'avaient pas encore eu leurs menstruations pouvaient recevoir ce titre.

— La prêtresse actuelle a passé les quarante ans, poursuivit Yao. Elle est plus âgée que le roi et s'immisce dans des affaires du pays alors que les prêtresses en sont normalement tenues à l'écart. Ce faisant, elle a renforcé l'influence des femmes dans la sphère politique.

— Je vois, répondit l'herboriste.

Ces explications éclairaient sa lanterne, bien qu'elle ait déjà eu connaissance de certains éléments.

Cette femme n'est toujours pas réglée à quarante ans ?

Ce détail retint l'attention de Mao Mao. Le cas était plutôt inhabituel et plusieurs raisons pouvaient expliquer son aménorrhée. Elle aurait aimé savoir ce qu'en pensait la prêtresse. Toute cette histoire piquait sa curiosité.

— Cette situation ne connaît pas de précédent ? s'enquit-elle.

— Justement, c'est la raison pour laquelle nous sommes rassemblés ici, répondit Lahan tout en savourant ses oreilles de porc. Laissez-moi vous expliquer. Ce n'est pas la première fois qu'une prêtresse attend en vain ses lunes. Néanmoins, quand une telle situation se présente, l'usage veut qu'elle soit remplacée à ses vingt ans.

Une coutume qui s'avérait tout à fait sage d'un point de vue politique et symbolique.

— Alors pourquoi personne n'a pris la relève cette fois-ci ?

— La prêtresse actuelle est... spéciale.

Lahan sortit un papier où figurait le portrait d'une jolie femme aux cheveux remarquablement pâles. Il ressemblait fortement au tableau que Mao Mao avait vu chez l'artiste à qui elle avait porté secours il y a peu, qui représentait une jeune fille aux cheveux blancs et aux pupilles rouges.

— Elle est albinos, continua-t-il. Les fillettes susceptibles d'être choisies doivent répondre à certains critères, mais le plus important est la blancheur du teint.

Les albinos étaient rares, même parmi les grandes prêtresses. Cela expliquait pourquoi elle avait conservé son statut en dépit de la tradition. L'herboriste garda le silence, mais les pièces du puzzle se mettaient en place dans sa tête.

« *Voulez-vous connaître l'identité de la femme au teint pâle ?* »

Elle se remémora le modèle que l'artiste avait prétendu avoir rencontré dans les contrées de l'Ouest. S'agissait-il de la grande prêtresse ? L'âge qu'elle aurait eu à l'époque concordait avec la représentation qu'il en avait faite.

Les albinos ne fabriquaient pas la substance qui pigmentait la peau. Certains naissaient sans que rien ne le laissât prévoir, tandis que certaines lignées étaient plus sujettes à cette affection. Quoi qu'il en soit, ils étaient aussi peu communs à Li qu'à Shaou.

— La prêtresse souffre d'une maladie, révéla Lahan. Elle est venue dans notre pays pour se faire soigner, mais aucun homme, fût-il un eunuque, n'a le droit de poser la main sur elle.

— Je comprends mieux pourquoi le poste d'assistante médicale a été créé.

— Exact. Compte tenu de ses origines, du long voyage qu'elle a entrepris, et surtout des incidents diplomatiques susceptibles de survenir, nous avons besoin de personnes avec une excellente capacité d'adaptation.

Ce qui expliquait l'étrange examen que toutes les trois avaient passé.

— Que serait-il arrivé si nous avions toutes échoué ? s'enquit En En.

— Nous aurions fait appel à quelqu'un d'autre. En dernier recours, bien entendu.

À qui pensait-il ? Une femme à qui les habits d'homme seyaient à ravir vint à l'esprit de l'apothicaire. Si l'on faisait fi de ses origines, Suilei était la personne parfaite pour cette mission. Ils préféreraient probablement éviter de faire appel à elle, étant donné son statut de prisonnière.

— Je sens dame Airin très soucieuse de l'état de santé de la prêtresse. Cette dernière lui servirait-elle de bouclier face à ses ennemis ? demanda En En.

— En quelque sorte, répondit Lahan.

Une réponse au mieux évasive. Mao Mao ne relevait certes pas de contradiction dans son discours, mais quelque chose clochait. Les meilleurs mensonges contenaient toujours une part de vérité. Son instinct lui disait que le fonctionnaire ne leur mentait pas, mais sans pour autant leur dire tout ce qu'il savait.

Et si je le poussais à se trahir ?

Tendant, mais dangereux. En jouant mal le coup, En En et même Yao risquaient d'en apprendre un peu trop. L'apothicaire jugea préférable de garder le silence... pour le moment.

Chapitre 8 – L'intention derrière l'intention

Quelque chose se tramait, Mao Mao en avait l'intuition, ce qui se confirma lors de son premier jour de repos. Soucieuse de savoir ce qui se passait au quartier des plaisirs, elle s'éclipa de son dortoir pour une petite visite au Palais vert-de-gris.

Tout se déroulait comme décrit dans les lettres, aucun problème particulier n'était à signaler. À son arrivée en milieu de journée, l'endroit était calme. Une servante passait le balai devant l'entrée pendant qu'une petite canaille jouait avec Mao Mao le chat.

— Taches de rousseur ! s'exclama Cho-u.

Il s'élança vers l'herboriste, le félin dans les bras. L'animal se débattait tant qu'il finit par se libérer de l'emprise du garçon grâce à des coups de patte bien placés dans le ventre. Il s'empessa ensuite de se réfugier derrière son homologue humaine. La petite boule de poils ne l'avait pas oubliée. Mao Mao la souleva, puis la déposa au-dessus du muret. Le chat ne se fit pas prier et prit aussitôt la fuite. Quelle créature froide et ingrate ! L'apothicaire espérait que plus tard, elle lui rapporterait au moins des herbes médicinales en remerciement.

— Pourquoi tu ne passes jamais nous voir ? ronchonna Cho-u.



— Mon travail me prend tout mon temps, je n’y peux rien.

D’un mouvement de la main, l’herboriste arrêta le garnement qui s’apprêtait à se jeter sur elle.

Tiens ?

Le garçon avait grandi. À force de jouer dehors tous les jours, sa peau avait également bruni. Ses dents de devant avaient poussé, gommant ainsi l’air idiot qui le caractérisait auparavant.

— Sazen est là ? s'enquit l'herboriste.

— Oui, il est avec le borgne.

Kokuyo était donc présent lui aussi. Mao Mao se dirigea vers l'apothicaire, sans manquer de saluer les courtisanes qu'elle reconnaissait en chemin. Des voix lui parvinrent de la boutique.

— Voilà, le plus important, c'est de l'écraser de façon égale sans laisser de morceaux. La moindre erreur de dosage diminuerait l'efficacité de ton remède.

— D'accord...

Sazen réduisait en poudre un ingrédient dans un bol selon les instructions de Kokuyo. Les voir travailler avec autant de sérieux était formidable mais d'un autre côté, la vue des deux compères à l'ouvrage dans sa petite boutique la répugnait.

À cause de la chaleur, ils avaient laissé portes et fenêtres grand ouvertes, afin de profiter des courants d'air, laissant la voie libre aux rumeurs.

Cette amitié fusionnelle risque de prêter à confusion...

Les courtisanes qui passaient par là échangeaient des regards entendus devant la complicité des deux herboristes. Kokuyo semblait plutôt bel homme – tant qu'il dissimulait ses cicatrices – et, bien qu'il ait tendance à passer inaperçu, on ne pouvait pas qualifier Sazen de laideron.

Certaines femmes du Palais vert-de-gris nourrissaient une véritable obsession pour l'amour entre hommes. La maison ne proposant pas de services masculins, elles s'amusaient de la proximité du duo.

Mao Mao s'avança vers les deux hommes qui ignoraient tout de l'engouement qu'ils suscitaient.

— Vous avez l'air de vous en sortir, dit-elle.

— Oui, on a ça dans le sang ! s'exclama Kokuyo de son ton idiot habituel.

— Euh... je n'irai pas jusque-là... répliqua Sazen, prêt à exposer ses griefs.

— Je suis ravie de voir que vous ne rencontrez aucun problème.

— Tu m'écoutes quand je te parle ?

Il avait pourtant écrit dans ses lettres que tout allait bien. La vieille grippe-sou l'y avait-elle contraint ? Mieux valait pour Mao Mao ne pas

faire cas de son apprenti : poser des questions l'encouragerait à se plaindre pendant des heures. Or, Sazen savait se montrer opiniâtre.

Mao Mao balaya l'apothicairerie du regard afin de s'assurer que rien ne manquait ou, au contraire, que des nouveautés étranges n'avaient pas fait leur apparition dans sa boutique.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en découvrant ce qui s'apparentait à des victuailles sur les étagères.

On aurait dit des gâteaux de riz très fins.

— Oh, ça ? C'est une petite expérience !

Kokuyo en saisit un, qu'il saupoudra d'une poudre.

— Ça permet d'aider la prise de remèdes. On peut aussi les ramollir et glisser la poudre directement à l'intérieur.

— Ingénieux, commenta Mao Mao.

La trouvaille l'impressionnait. Les traitements les plus efficaces s'avéraient les plus amers, et certains malades refusaient de se soigner en invoquant le goût écœurant des préparations. L'apothicaire mélangeait ses concoctions avec du miel avant de les administrer à ses patients, mais cela restait un produit de luxe que tous ne pouvaient se permettre. En évitant le contact avec la langue, toutefois, plus besoin de se préoccuper du goût.

— Ils ne sont pas difficiles à avaler ? s'enquit-elle.

— Si, bien sûr. Je les déconseille aux enfants et aux personnes âgées à cause du risque d'étouffement. (Kokuyo brandit une carafe d'eau pour montrer qu'il avait pensé à tout.) J'ai entendu dire que les habitants de l'Ouest procédaient ainsi pour se soigner. Il paraît qu'ils produisent plus de salive que nous.

— Tu en sais, des choses, répondit l'herboriste, admirative.

Le jeune homme semblait bête comme ses pieds, mais il était en réalité versé dans l'art de soigner.

— Où as-tu appris la médecine ? s'enquit-elle. Ne me dis pas que tu es autodidacte ?

Ses bases dans le domaine se révélaient des plus solides. Il suffisait de le voir donner ses instructions à Sazen pour le comprendre.

Kokuyo éclata de rire.

— Le médecin qui m'a pris sous son aile venait de l'Ouest ! Il avait les cheveux dorés et une pilosité abondante !

— Il était originaire de Shaou ?

— Encore plus à l'ouest, à mon avis.

Kokuyo avait piqué l'intérêt de l'herboriste.

— Tu peux en parler la langue ?

— Un petit peu seulement !

— Et où se trouve cet homme aujourd'hui ?

Mao Mao aurait bien aimé s'entretenir avec lui.

— Oh, il a rendu son dernier souffle il y a un moment. Emporté par cette maladie, dit Kokuyo en montrant du doigt ses cicatrices.

— Navrée de l'apprendre.

Il n'était pas rare pour les médecins de contracter une maladie et d'en périr. C'était même plutôt courant. Aucune profession n'y était plus exposée qu'eux.

— Désolé de vous interrompre, dit Sazen en tapotant l'épaule de Mao Mao. On te demande.

Il désigna l'entrée de l'officine où se tenaient la vieille maquerelle et Lahan.

La tenancière les conduisit dans une salle réservée aux conversations privées. Les pièces qu'elle mettait à disposition des visiteurs étaient d'autant plus somptueuses qu'ils semblaient fortunés. C'était l'une de ses manies les plus cocasses. Ce jour-là, elle avait préparé des gâteaux exceptionnellement raffinés – rien à voir avec le verre d'eau tiède qu'elle servait au père de Lahan lors de ses visites. Au moins pouvait-il s'estimer heureux qu'elle ne le chasse plus avec un balai.

— J'ai entendu dire que tu étais de repos aujourd'hui, alors je me suis dit que je te trouverais peut-être ici. Quel hasard !

— Tu parles d'une coïncidence, je suis certaine que tu t'es renseigné avant de te déplacer, s'agaça Mao Mao. (Lahan n'agissait jamais sans préparations minutieuses.) Oublie les formalités d'usage et va droit au but. Je suis très occupée.

— Occupée ? Tu fais allusion à tes bavardages de tout à l'heure ?

— Parce que nos conversations sont plus intéressantes, peut-être ?

— Je ne te permets pas ! Je te rappelle que je suis ton frère aîné et que tu me dois le respect !

L'herboriste en avait soupé de ces ambages. Il était temps d'entrer dans le vif du sujet.

— Je parie que tu es là pour me parler de ce que tu attends vraiment des assistantes médicales.

— J'admire ta perspicacité.

Lahan était un homme précautionneux. Il avait de toute évidence mené son enquête sur les origines d'En En et de Yao, afin de s'assurer que leurs personnalités ne poseraient aucun problème. Malgré tout, il avait jugé plus prudent de ne pas leur confier le fond de l'affaire.

— C'est à propos de l'examen médical de la grande prêtresse. Un détail me tracasse.

— C'est-à-dire ?

— Imagine qu'elle ne soit pas qui elle prétend être. Tu me suis ?

Absolument pas.

— Cesse tes devinettes et explique-moi où tu veux en venir.

L'herboriste s'empara d'un petit pain à la vapeur qu'elle coupa en deux pour découvrir la pâte de haricots rouges sucrée qui s'y logeait. Irritée, elle en avala une moitié avant de poser l'autre sur le plat de Lahan. Mao Mao ne raffolait pas des sucreries. Hélas pour elle, la maquerele ne se souciait guère de ses goûts. La priorité allait au palais de leur invité.

— Tu connais les conditions pour être éligible au statut de prêtresse. Seules les jeunes filles dont le cycle menstruel n'a pas encore commencé peuvent être choisies.

— Certaines femmes ne sont jamais réglées de leur vie.

C'était rare, mais loin d'être inédit.

— Mais si elle avait eu un enfant ? (L'apothicaire fronça les sourcils.) Cela changerait la donne, ne penses-tu pas ?

— Quand est-ce que ce serait arrivé ? s'enquit Mao Mao.

— Il fut un temps où la prêtresse, souffrante, quitta la capitale pour recevoir des soins ailleurs. C'était il y a une vingtaine d'années. Pile pendant la période où dame Airin la servait en tant qu'apprentie prêtresse.

Une apprentie prêtresse...

Airin avait été préparée à lui succéder. Sans la prêtresse actuelle, le rôle lui aurait peut-être été dévolu.

Mao Mao tenta de se remémorer à quelle époque l'artiste avait rencontré la jolie femme au teint blanc. Les albinos ne couraient pas les rues, et la grande prêtresse n'était pas une figure qu'il aurait été donné de voir à un peintre itinérant. Une hypothèse qui devenait plus crédible si le

second pilier de Shaou se cachait à la campagne pour garder sa grossesse secrète...

— Quelles sont les probabilités pour qu'une albinos mette au monde une albinos ? demanda Lahan.

— Plus élevées que pour une mère qui n'est pas touchée par cette particularité, j'imagine.

Et si le père possédait les mêmes caractéristiques, la naissance d'un enfant au teint pâle devenait presque une certitude. Et même avec un seul parent, les probabilités restaient accrues. Si la prêtresse avait eu un enfant, cette maternité soulevait une myriade de questions.

— Tu soupçonnes Pai Niang Niang d'être sa fille ?

Un sourire lugubre se dessina sur les lèvres du jeune homme.

— Je ne suis sûr de rien, mais ça se tient. La blanche demoiselle se trouve tranquillement dans sa cellule pour le moment, mais refuse de révéler le nom de son donneur d'ordres. Airin affirme qu'il s'agit de son homologue, Aira.

Tous se montraient d'une infinie prudence en évoquant cette affaire.

— Autrement dit, dame Airin aurait vu l'enfant ?

— Cela expliquerait pourquoi elle s'est tournée vers nous.

La blanche demoiselle avait semé le trouble dans un pays étranger. Son existence était un fardeau dont Shaou se serait bien passé. Ses actions faisaient néanmoins peut-être le bonheur d'une minorité.

— J'aimerais avoir confirmation d'une chose : l'ennemi qui a chassé dame Airin de Shaou ne serait-il pas la prêtresse en personne ? Si oui, cela lèverait le voile sur bien des mystères.

Airin prétendait qu'Aira tirait les ficelles, mais peut-être était-ce elle qui, en réalité, contrôlait la blanche demoiselle dans l'ombre ? L'une aurait pu se servir de l'autre pour faire tomber la prêtresse qui l'avait privée du statut qu'elle convoitait. En semant le chaos par l'entremise de Pai Niang Niang, elle s'assurait que le second pilier de Shaou reste à sa place quand le jour viendrait où son pays natal demanderait de l'aide à Li.

On attendait de Mao Mao qu'elle fasse la lumière sur le lien entre les deux albinos, car une telle information pourrait se révéler un atout capital à l'avenir.

Non, je réfléchis trop, se reprit-elle en secouant la tête.

Mais dans ce cas, pourquoi lui demander de mener l'enquête ?

— J'ai décidé de partir du principe que dame Airin disait vrai, finit par lancer Lahan. Je ne l'ai pas sentie hostile envers la grande prêtresse et elle soutient vouloir simplement s'assurer qu'elle ne cache rien. En d'autres termes, elle cherche probablement de quoi faire chanter le second pilier de Shaou pour la rallier à sa cause de gré ou de force. D'après elle, Aira aurait laissé Pai Niang Niang agir à sa guise dans le but d'ébranler l'autorité de la prêtresse. Tu connais l'adage : l'ennemi de mon ennemi est mon ami.

— Ne prononce pas des mots aussi durs sur un ton aussi douxereux.

La politique n'avait rien de simple. Au contraire, elle pouvait se montrer complexe. Airin, qui avait perdu sur le plan diplomatique, ne reculerait devant rien pour exercer sa vengeance.

Pourtant, elle m'a laissé une tout autre impression lors de sa visite l'année dernière...

Avec leurs tenues assorties, on aurait facilement pris les deux émissaires pour des sœurs jumelles. Qu'avait-il bien pu se passer en l'espace d'un an pour qu'elles se retournent l'une contre l'autre ?

— Tu ne te rangerais pas du côté de dame Airin à cause de ton faible pour les jolies jeunes femmes, par hasard ?

— Pour qui me prends-tu ? Je te rappelle que je suis ton frère ! s'offusqua Lahan.

Mao Mao ignore ses protestations. Elle n'avait pas de temps à perdre.

En politique, impossible de savoir qui peut passer d'ami à ennemi, et à quel moment. Airin avait-elle décidé de rejoindre le *hougong* en apprenant que le pays de Li détenait Pai Niang Niang ? Si elle arrivait à faire de la prêtresse son alliée, regagnerait-elle Shaou ?

Quelle situation inextricable...

Les zones d'ombre se multipliaient. Airin était un peu trop encline à révéler la vérité concernant la blanche demoiselle à une nation étrangère, et ce, même si son objectif restait de rallier le second pilier de Shaou à sa cause. Ses confidences n'étaient pas dans l'intérêt de sa nation.

Elle doit avoir ses raisons.

L'apothicaire, très peu versée en politique, en méconnaissait les règles. Même elle savait que Li ne pourrait exécuter Pai Niang Niang à la légère. C'était bien sa seule certitude.

— Si tu as du mal à voir où je veux en venir, laisse-moi reformuler les choses. Si la blanche demoiselle se révèle être la fille de la grande prêtresse,

nous pourrons l'utiliser comme moyen de pression, tant qu'elle sera sous notre protection. Elle nous permettra aussi de contrôler Aira qui a chassé Airin de son pays.

Pai Niang Niang était la clef de cette affaire diplomatique. Mao Mao se renfrogna.

— Tu comprends pourquoi je n'ai pas jugé bon de mettre les autres dans la confiance, ajouta Lahan en faisant allusion à Yao et En En.

— Et tu as préféré me mêler à cette histoire, ce dont je me serais bien passée.

L'herboriste se retenait de ne pas briser les lunettes de cet hypocrite.

— Tu n'as pas idée du sang d'encre que je me suis fait à l'idée que tu rates le test que j'avais mis en place. Je craignais de devoir me tourner vers Suilei. Imagine un peu le casse-tête.

Employer quelqu'un dont toute trace de l'existence avait été effacée aurait nécessité de lui forger une fausse identité. Ils auraient pu la faire passer pour la fille d'un fonctionnaire quelconque, mais avec le risque que ses véritables origines refassent surface à tout moment. Les circonstances de sa naissance étaient somme toute particulières. Du reste, elle fréquentait autrefois le dispensaire. Tout le monde aurait été surpris de la voir revenir d'entre les morts.

Mao Mao s'inquiétait du statut qu'on lui attribuerait, à présent qu'elle avait réussi le test de Lahan. Elle avait demandé à être traitée comme la fille adoptive de Luomen, ce qui ne devrait pas poser de problème, désormais qu'il avait réintégré le rang des médecins de la cour.

— Qu'en est-il cette fois ? Dois-je me rendre à Shaou ? La route pour rejoindre la capitale de l'Ouest était bien assez éreintante comme ça.

Combien de temps leur avait-il fallu pour faire l'aller-retour ?

— Non, tu n'as pas à te soucier du trajet, la rassura Lahan en croquant dans sa moitié de brioche. C'est la grande prêtresse qui fera le déplacement.

— Pardon ?

L'apothicaire contint à grand-peine sa colère. Sous le coup de la surprise, le fonctionnaire manqua de s'étouffer, et dut même boire quelques gorgées de thé pour aider le petit pain à passer.

— J'espère que vous avez une bonne raison pour imposer un si long voyage à une femme souffrante ! s'emporta l'herboriste.

Lahan, dont quelques gouttes de thé humectaient encore les lèvres, leva la main pour lui faire signe de se taire.

— C'est une décision politique. Shaou accorde autant d'importance à notre nation que Li en accorde à son allié. Ils ne pouvaient pas ne pas envoyer un représentant à l'une de nos plus grandes cérémonies.

— Quelle cérémonie ?

— Tu n'es pas au courant ? Maintenant que Sa Majesté a pris une épouse, le fils né de leur union est son premier héritier. La famille de l'impératrice Gyokuyo va donc recevoir un nom officiel. Autrement dit, un clan puissant et apparenté à la famille impériale vient d'apparaître aux portes de Shaou. Tu te doutes bien qu'ils veulent faire bonne figure.

— Je comprends mieux.

Il s'agirait de la première apparition officielle du prince héritier à la cour. Toutes les nations étrangères enverraient une délégation.

Jusqu'à présent, les fils de l'empereur ont tous péri en bas âge.

Ils n'avaient pas vécu assez longtemps pour avoir droit à leur cérémonie. Le prince héritier demeurerait malgré tout très jeune, puisqu'il avait moins d'un an. Quelque enjeu politique avait sans doute motivé la décision de tenir cet événement aussi tôt.

— Le voyage est certes long, mais la grande prêtresse va emprunter la voie maritime. Grâce au vent saisonnier, le trajet est plus rapide que par la voie terrestre.

— Tout de même...

S'il lui arrivait quoi que ce soit pendant son séjour à Li, nul doute que le pays hôte en serait tenu pour responsable. Accueillir de hauts responsables étrangers comportait des risques. Les ennemis politiques y voyaient même des occasions à ne pas rater. Un séjour sans accroc permettrait en revanche de renforcer les liens entre les deux alliés.

— Je sais que tu es réticente, mais nous sommes pieds et poings liés. C'est pourquoi je te le demande en personne.

L'apothicaire but silencieusement son thé. Elle ne pouvait plus prétendre être étrangère à cette affaire après tout ce que Lahan venait de lui confier.

— J'en profite pour te dire qu'il s'agit d'une idée de maître Jinshi.

Ah, le scélérat !

L'insulte faillit franchir les lèvres de la jeune fille. En raison de son rang, le frère de l'empereur ne pouvait pas se permettre d'agir autrement. Si seulement il pouvait un instant se mettre à la place des malheureux dont il perturbait le cours de la vie.

— Je suppose que je recevrai une prime ?

— J'y veillerai personnellement, déclara Lahan en se frappant le torse du poing pendant qu'un reflet traversait ses lunettes.

Mao Mao savait que si elle pouvait lui faire confiance sur un sujet, c'était bien celui-là.

Chapitre 9 – L'impératrice

Ainsi la noble concubine fut-elle sacrée impératrice. Gyokuyo jouissait désormais du statut d'épouse officielle de Sa Majesté Impériale et il était crucial de le faire comprendre à son entourage. À la guerre, plus l'écart de force entre les parties était grand, plus les pertes étaient minimales. Si une autre concubine de rang équivalent avait mis au monde un fils en même temps que l'épouse impériale, nul doute qu'un bain de sang aurait éclaté. Heureusement, Gyokuyo s'était hissée au rang de mère de la nation avant que dame Lifa ne donne naissance à son enfant.

Les origines plus nobles de la sage concubine la prédisposaient davantage à accéder au rang d'impératrice, mais l'empereur ne l'avait pas prise pour épouse bien qu'elle lui ait donné un fils. Il existait bien entendu une raison pour justifier un tel choix.

Nul n'aurait pu prédire combien de temps son enfant vivrait, et surtout son ascendance posait problème.

Sa Majesté voulait éviter d'épouser une parente éloignée. L'inceste avait affaibli sa lignée et les membres de la famille impériale avaient succombé à la même maladie les uns après les autres lors du règne du précédent souverain. Si dame Lifa s'était vu refuser le droit de devenir impératrice, ce n'était pas dû à un quelconque manquement de sa part.

Cela étant, une autre explication pouvait être avancée. La dynastie Li avait besoin de gagner les bonnes grâces de la famille de Gyokuyo pour des raisons diplomatiques.

Quelle qu'en soit la raison, l'impératrice faisait désormais partie de ceux qui vivaient au-dessus des nuages. Les personnes qui la rencontreraient pour la première fois se feraient certainement toutes petites en sa présence. C'était d'ailleurs déjà le cas.

— J'espère que les gâteaux seront à votre goût !

Il y avait longtemps que Mao Mao n'avait pas entendu la voix chaude et mélodieuse de la jeune femme qui avait fait préparer ces douceurs au sucre parfaitement dosé.

Infa, une dame de compagnie remarquablement compétente et toujours au fait des derniers ragots, déposa les biscuits devant l'herboriste. Bien que leur dernière rencontre remonte à six mois, la suivante lui souriait comme si elles ne s'étaient jamais quittées. Hélas, Honnian les surveillait de son regard perçant, dissuadant ainsi Mao Mao d'adresser la parole à son amie. La première dame de compagnie s'éloigna cependant rapidement du groupe.

Puis-je en prendre un ?

Toutes les dames de la cour réunies à cette occasion ne pouvaient toutefois pas se permettre des réflexions aussi frivoles. Assise à côté de l'herboriste, Yao était figée comme une statue. Le visage d'En En ne laissait rien transparaître, mais les coups d'œil discrets qu'elle lançait à sa maîtresse trahissaient son inquiétude.

Après s'être accoutumées aux visites médicales des concubines, le temps était venu pour elles d'assister à une consultation avec la mère de la nation.

L'impératrice Gyokuyo avait sans doute attendu cet instant avec impatience. Elle avait personnellement recommandé Mao Mao pour l'examen impérial. Nul doute qu'elle considérait la venue de l'herboriste comme un moment plaisant. D'ailleurs, l'intéressée avait la nette impression d'avoir été surtout conviée à prendre le thé.

— Excusez-moi... Savez-vous où est le docteur Can ? s'enquit Yao auprès d'Infa.

Elle voulait parler du père de l'herboriste, Luomen Can de son nom complet.

— Il examine actuellement le jeune prince, lui répondit Infa. Puisque vous êtes là, nous en profiterons pour vérifier l'état de santé de la princesse Linli et des suivantes. Dame Gyokuyo souhaite savourer un thé en votre compagnie en attendant.

Honnian était partie assister à la consultation. La petite princesse avait bien grandi depuis la dernière fois. Elle qui marchait encore quelques mois auparavant d'un pas mal assuré avait accueilli les visiteurs en courant. L'enfant avait hérité de la gaillardise de sa mère. Elle ne se souvenait malheureusement pas de Mao Mao, mais considérait tous les visiteurs comme des partenaires de jeu et ne les lâchait pas d'une semelle. La première dame de compagnie avait fini par l'emmener ailleurs mais à en

juger par l'air contrarié de la petite, la jeune herboriste n'aurait pas été étonnée de la voir revenir d'un instant à l'autre.

Elle respire la santé.

L'impératrice Gyokuyo était assise en face de Mao Mao. Ses yeux brillaient, dans l'espoir d'entendre une histoire croustillante.

Je n'ai aucune anecdote à partager, et même si j'en avais, je ne pourrais probablement pas les lui narrer.

Bien sûr, elle aurait pu lui parler des dernières excentricités du stratège, mais moins l'herboriste pensait à lui, mieux elle se portait. Infa prit place près d'elle.

— L'une de vous aurait-elle une histoire intéressante à raconter ? Je meurs d'envie d'en entendre une bien piquante ! lança l'impératrice.

Et voilà ! Je le savais !

Si l'apothicaire avait la langue plus pendue, elle aurait pu se plier à sa requête. Hélas, l'art de la conversation lui était étranger. On le lui reprochait souvent.

Une main inattendue se leva : celle d'En En.

— J'ignore si elle vous plaira, mais j'ai une histoire.

— Oh, vraiment ?

— Elle s'est passée il y a bien longtemps, voulez-vous quand même l'entendre ?

— Bien sûr ! s'exclama avec enthousiasme l'épouse impériale.

La dame de la cour, connue pour son tempérament taciturne, commença son récit.



Il y a fort longtemps, un duel gastronomique opposa deux chefs réputés. Leur fierté n'était pas la seule chose à être mise en jeu. Non, le vainqueur décrocherait le poste de cuisinier en chef d'une somptueuse maison. L'un des deux participants était né et avait grandi dans la région, tandis que son adversaire était un jeune homme venant d'une contrée lointaine.

Les deux concurrents devaient cuisiner les mets préférés du maître des lieux : des œufs et des boulettes de riz sucrées. Comme il était aussi friand de champignons, une variété très onéreuse avait été mise à la disposition

des rivaux. Chacun d'entre eux avait suffisamment d'expérience pour être capable de démontrer son savoir-faire à travers un plat simple.

Leurs assiettes auraient dû se valoir à peu de chose près. Pourtant, tout ne se passa pas comme prévu pour le cuisinier étranger. Ses œufs, en particulier, étaient désastreux. Impossible de les présenter dans l'état où ils se trouvaient. Au moins ses boulettes paraissaient-elles convenables, mais le maître de maison fut pris d'un accès de rage lorsqu'il y goûta, allant même jusqu'à menacer de faire exécuter le cuisinier sur-le-champ.

C'était à n'y rien comprendre. Le jeune étranger avait utilisé les ingrédients mis à sa disposition, qui étaient identiques à ceux de son adversaire. Pourquoi donc leurs plats étaient-ils si différents ?



On est loin d'une histoire croustillante...

Le récit d'En En avait tout d'une énigme. Un coup d'œil vers la dame de la cour lui confirma qu'elle les mettait à l'épreuve.

— Savez-vous pourquoi le jeune cuisinier a raté ses plats ? demanda-t-elle en regardant Mao Mao à la dérobée.

Ce n'était pas la première fois que la jeune herboriste vivait ce genre de situation.

— Ne se serait-il pas tout simplement trompé dans ses recettes ? proposa Infā. (La suivante était au service de dame Gyokuyo depuis l'époque du pavillon de Jade. Elle avait le don pour mettre à l'aise les invités.) Cela n'aurait rien d'étonnant au vu de son jeune âge.

— Il n'en demeure pas moins un chef accompli, répondit En En. Le maître ne l'aurait pas fait venir de si loin s'il n'avait pas été convaincu de son talent.

Assise à ses côtés, Yao observait le thé onduler dans sa tasse en silence.

Il a dû commettre une erreur monumentale, songea Mao Mao. Comme mélanger le sucre et le sel. Il faut au moins une bétise de cet acabit pour s'attirer le courroux du goûteur à la première bouchée.

Peut-être souffrait-il d'agueusie ? Non, c'était peu probable. L'explication la plus logique voudrait que le goût ait été altéré dès le départ. L'herboriste leva la main.

— J’ai quelques questions.

— Je t’en prie, répondit En En.

— Quel genre d’eau a-t-il utilisé ?

— Où veux-tu en venir ? demanda Infa. L’eau devait être normale. J’ai du mal à imaginer qu’ils aient cuisiné avec de l’eau de mer.

Mao Mao s’apprêtait à répondre quand En En la devança.

— Non, effectivement, ce n’était pas de l’eau de mer. Cela étant, l’eau douce était très précieuse dans leur contrée, et il était courant d’utiliser de l’eau salée pour tout ce qui ne touchait pas aux boissons. L’eau locale était calcaire et comme la région produisait des halites, il n’était pas rare que du sel s’y mélange.

— Autrement dit, l’étranger, qui ne connaissait pas les propriétés locales, a utilisé sans le savoir de l’eau salée dans sa préparation, suggéra l’herboriste.

En En hocha la tête. Infa tapa dans ses mains. La suivante, qui faisait parfois la cuisine, semblait avoir compris l’erreur du jeune cuisinier. L’impératrice Gyokuyo, pour sa part, restait pensive.

— En quoi bouillir les boulettes de riz avec de l’eau salée poserait un problème ? s’enquit-elle.

— Il faut retirer les boulettes dès qu’elles sont cuites. Elles ont la particularité de flotter quand elles sont prêtes : c’est de cette façon qu’on sait quand les retirer, expliqua Mao Mao.

Sauf que la présence de sel changeait la donne. L’eau salée étant plus lourde que l’eau douce, les boulettes flotteraient avant d’être prêtes.

— Elles n’étaient donc pas assez cuites ?

— Exact, confirma l’apothicaire.

En En hocha la tête : l’herboriste avait vu juste.

— Mais qu’en est-il des œufs ? interrogea Infa. L’eau ne peut pas être responsable de cet échec-là.

— Je pourrais sans doute y répondre si je savais de quel type de plat il était question et quels ingrédients ont été utilisés, s’avança Mao Mao.

— Quelles sont tes hypothèses ? demanda En En.

— À mon avis, il s’agit d’une crème salée aux œufs garnie de polypore en touffe.

Ce champignon était un ingrédient de luxe dans certaines contrées. Cette variété était tout de suite venue à l’esprit de l’herboriste lorsque sa

consœur avait évoqué des champignons onéreux.

— C'est un mets recherché pour sa texture unique. J'imagine que le jeune cuisinier a pris garde à ne pas le cuire à une température trop élevée. Le souci est que cru, le polypore en touffe est utilisé pour ramollir la viande. On peut supposer que les œufs n'ont pas durci comme il l'espérait.

— Mais oui ! s'exclama Infa, les yeux pétillants.

— Bonne réponse, dit En En en haussant les sourcils.

La dame de la cour conservait son masque impassible, mais elle était visiblement ennuyée que Mao Mao ait résolu son énigme en un claquement de doigts. L'assistante s'était montrée bien loquace depuis leur arrivée, à l'inverse de Yao qui ne pipait mot. Cette dernière gardait les yeux rivés au sol, manifestement embarrassée.

— Qu'est-il arrivé au jeune cuisinier ? s'enquit Infa.

— Soyez rassurées, quelqu'un lui est venu en aide. Certes, il échoua à obtenir le poste convoité, mais trouva du travail dans une autre maison. Il y résidait une jeune demoiselle qui désirait manger une crème salée aux œufs digne de ce nom, voyez-vous. Plus précisément la fille d'une connaissance du maître de maison.

— Tout est bien qui finit bien alors, conclut l'impératrice Gyokuyo, ravie.

— En effet. Le jeune cuisinier avait une petite sœur et ce concours de circonstances leur évita de finir à la rue, dit En En, un sourire aux lèvres.

Ah, mais elle sait sourire en fait !

Le visage avenant d'En En était tourné vers Yao, qui ne savait plus où se mettre.

Tout s'explique.

L'apothicaire comprit enfin pourquoi sa consœur avait choisi de raconter cette histoire. Elle décida de faire preuve de délicatesse et de garder pour elle sa découverte.

Leur conversation fut aussi agréable pour l'impératrice Gyokuyo qu'elle avait été oppressante pour Yao et En En. Après l'énigme de cette dernière, elles avaient échangé des banalités jusqu'au retour de Luomen... qui s'accompagna de cris perçants : Honnian tenait le prince héritier dans ses bras, la princesse Linli à ses côtés.

— Il est en pleine forme, annonça le vénérable médecin.

— Quelle excellente nouvelle ! s'exclama l'épouse impériale, rassurée.

Les premières dents de l'enfant étaient déjà apparues et pouvaient être aperçues lorsqu'il ouvrait la bouche.

— Je suis toutefois quelque peu préoccupé par la diversification alimentaire, dit Luomen à l'impératrice et à sa première suivante.

Chaque individu avait un métabolisme différent et tous ne réagissaient pas de la même manière à des substances identiques. Les nourrissons ne devaient pas consommer de miel. Quant au poisson et au blé, ils pouvaient entraîner des réactions allergiques.

— Lorsque vous diversifierez son régime, procédez pas à pas. Proposez-lui un seul aliment à la fois et donnez-en-lui de petites quantités.

En cas de problème, il serait impossible d'en identifier la cause si plusieurs nouveaux aliments avaient été introduits en même temps.

Un conseil qui n'est guère valable que pour le jeune prince impérial.

Le petit peuple, notamment la population vivant dans les quartiers pauvres, n'avait pas le luxe de se soucier de ce qu'il donnait à manger à sa marmaille – il n'avait déjà pas de quoi la nourrir...

Yao et En En écoutaient attentivement Luomen. Même le médocastre prenait des notes.

— Mon fils pourra-t-il assister à la cérémonie qui se tiendra en son honneur ? demanda l'impératrice, inquiète.

L'événement rassemblerait des émissaires venus de tous les pays.

— En toute franchise, je vous déconseille de le laisser trop longtemps dans un environnement qui ne lui est pas familier. C'est fatigant pour les jeunes enfants.

Le prince pourrait se mettre à pleurer à un moment où les participants étaient censés garder le silence, ou encore salir ses couches.

Deux ans auparavant, la petite princesse Linli avait participé à un banquet en plein air. L'organisation avait nécessité beaucoup de travail. Les suivantes avaient notamment dû placer des bouillottes dans son berceau pour l'empêcher d'attraper froid. La cérémonie à venir durerait encore plus longtemps en raison du statut du nouveau-né.

— J'en parlerai à Sa Majesté.

— Je vous remercie de votre compréhension.

La prudence de l'impératrice était compréhensible. Les enfants de l'empereur étaient au nombre de trois : Linli, le prince héritier et le fils de

dame Lifa, deuxième dans l'ordre de succession. Mao Mao ne pensait pas la sage concubine capable de commettre l'irréparable, mais d'autres personnes ayant soif de pouvoir ne s'en priveraient pas si l'occasion se présentait. Certains pourraient même tenter de faire du mal au petit prince à l'insu de dame Lifa.

Une servante avait déjà tenté d'empoisonner une autre concubine par amour pour sa maîtresse – sans l'approbation de celle-ci. Sa tentative s'était soldée par un échec. Pour tous ceux qui souhaitaient voir dame Lifa devenir la mère de la nation, le prince héritier représentait un obstacle à éliminer. Le danger rôderait.

Et en parlant de danger...

L'apothicaire n'avait pas vu Jinshi depuis quelque temps. Qu'en pensait-il ?

Il est toujours considéré comme un héritier potentiel.

Il se trouvait en troisième position, derrière le fils de dame Lifa. L'usage voulait que l'on attende un peu plus longtemps avant de nommer un enfant prince héritier, mais l'homme-nymphe ne montrait pas le moindre intérêt pour le statut d'empereur. Au contraire, il s'était réjoui de la naissance du prince et souhaitait être rétrogradé au simple rang de conseiller. Sauf que cette décision ne lui appartenait pas.

Je me demande ce que l'avenir lui réserve... songea Mao Mao en examinant la main aussi frêle qu'une feuille d'érable du petit prince.

— C'est déjà terminé ? Quand reviendrez-vous ? demanda l'impératrice qui aurait bien aimé continuer à bavarder.

Honnian se tenait debout à côté d'elle, silencieuse.

Au moment où le groupe s'apprêtait à quitter le palais de l'épouse impériale, des bruits de pas pressés se firent entendre derrière eux. Il s'agissait d'Infa.

— Soigne tes manières, la tança Honnian.

La première suivante réprimanda sa collègue sans hausser la voix devant les médecins, mais Mao Mao savait qu'elle ne manquerait pas de faire goûter son poing à l'impudente un peu plus tard.

— Tu as oublié quelque chose, Mao Mao. Aurais-tu l'obligeance de venir le récupérer ? dit Infa en saisissant le poignet de son amie.

Un large sourire illuminait son visage. Une fois à l'abri des regards, elle lâcha la jeune herboriste.

— Un oubli ? Vraiment ?

— Mais non, c'est une excuse, voyons ! Ou peut-être bien que si... insinua Infa en glissant un objet dans la paume de Mao Mao.

Une épingle à cheveux ornée d'une pierre de jade, le symbole de l'impératrice Gyokuyo. La jeune apothicaire avait reçu un collier agrémenté d'un joyau similaire lorsqu'elle servait la noble concubine au pavillon de Jade.

— Dame Gyokuyo les a fait fabriquer pour ses suivantes lorsqu'elle a été sacrée impératrice. J'en ai reçu une également !

— Mais je ne suis plus l'une de ses dames de compagnie.

— Elle ignorait que tu quitterais le pavillon et en a fait préparer une pour toi. Elle m'a demandé de te la remettre, arguant qu'il était dommage de la laisser prendre la poussière ici.

Dans ces conditions, il lui était difficile de refuser ce présent. Elle connaissait cependant le sens de ce geste.

— Dame Gyokuyo aurait aimé que tu continues à travailler pour elle, ajouta Infa. Si jamais le cœur t'en dit, nos portes te sont grand ouvertes.

Si seulement c'était aussi simple...

Ce genre de proposition ne se représenterait pas deux fois. Servir l'impératrice lui permettrait certainement de couler des jours paisibles et agréables.

Mais cette position ne me sied pas.

Le problème ne résidait pas dans son statut social. Simplement, la personnalité de l'herboriste ne collait tout simplement pas avec le monde étrié dans lequel évoluait l'impératrice.

— J'oubliais, tes collègues seraient perplexes si je ne te remettais qu'une épingle. Prends ça aussi.

Infa lui tendit trois paquets d'où s'échappait une douce odeur de beurre.

— Tu les partageras avec elles, d'accord ? Tu me pardonneras ? Je sais que tu préfères le salé.

Elle avait même pris soin de préparer des cadeaux pour les autres assistantes. L'apothicaire prit les gâteaux, avant de rejoindre le petit groupe qui l'attendait devant l'entrée.

Chapitre 10 – Dans l’ombre

Cette moiteur était étouffante. Ses cheveux lui collaient à la nuque. En prenant place à son bureau et en découvrant la pile de documents qui l’attendait, Jinshi fut pris d’une irrépressible envie de fuir.

Le travail administratif pendant la saison des pluies le décourageait profondément. Le haut fonctionnaire impérial se passa la main dans les cheveux, puis s’assit sur sa chaise avant de survoler quelques feuillets. Quelqu’un avait dû les toucher d’une main moite, car les caractères bavaient. Après un profond soupir, Jinshi prit la tasse de thé glacé qui reposait au coin de son bureau. Il la remua un instant, pensif. Elle n’était pas là tout à l’heure. L’avait-on déposée alors qu’il se trouvait aux lieux d’aisances ?

— Qui a apporté ce thé ? demanda-t-il à l’autre fonctionnaire présent dans le bureau.

Puisque Basen avait récupéré de ses blessures et ne tarderait pas à reprendre du service, Gaoshun était reparti auprès de l’empereur. En attendant le retour du soldat, l’ancien intendant du *hougong* avait fait appel à un homme aux qualités reconnues pour les tâches administratives.

— Une dame de la cour est passée en votre absence.

Jinshi était humain : lui aussi devait se soulager de temps à autre. Mais qu’une femme, une dame de la cour de surcroît, ait attendu ce moment précis pour lui apporter un thé ? Un soldat montait constamment la garde devant l’entrée. Il ne quittait son poste que pour accompagner le prince impérial lors de ses sorties. La mystérieuse inconnue connaissait donc sa routine.

Les dames de la cour n’avaient pas le droit de pénétrer dans le bureau de Jinshi. Pourquoi ? Parce qu’il avait déjà surpris les femmes officiant au *hougong* en train de littéralement se battre pour lui apporter son thé lorsqu’il prétendait encore être un eunuque. Il avait également retrouvé des cheveux et des ongles dans ses gâteaux – vaines tentatives de lui lancer quelque sortilège d’amour. Quant aux plus téméraires, elles n’hésitaient pas

à se dévêtir sans prévenir quand elles se retrouvaient seules en sa présence. Les incidents étaient tout simplement innombrables.

Le fonctionnaire qui l'assistait était peut-être doué pour la paperasse, mais il n'était pas pour autant au courant de ce que vivait précisément Jinshi. Ce dernier ouvrit le tiroir de son bureau, d'où il sortit un objet enveloppé dans une étoffe. Il le déballa, découvrant une cuillère en argent dont il se servit pour mélanger le thé.

Le lustre du couvert se ternit. Au grand soulagement de son propriétaire, la coupable avait eu recours à un poison peu subtil.

Son assistant blêmit en voyant l'ustensile perdre de son éclat. Jinshi avait intentionnellement testé le thé devant lui afin d'observer sa réaction. S'il comprenait la signification de l'argent terni, il ne semblait pas être au courant pour le poison.

Jinshi tendit la cuillère au garde près de l'entrée, qui l'emballa dans un morceau de tissu sans sourciller. Son remplaçant ne devrait pas tarder. Il transmettrait probablement l'ustensile à ce moment.

— À quoi ressemblait cette dame ?

— C'est-à-dire que... Eh bien...

Le fonctionnaire, penaud, donna une description peu exploitable : la coupable était « jeune » et « pas très grande ». Il n'avait pas menti en se présentant comme un homme consciencieux. Il était tellement concentré sur ses papiers qu'il n'avait prêté qu'une attention distraite à la dame de la cour entrée dans le bureau. Jinshi remarqua qu'une autre tasse de thé trônait sur le bureau de son assistant – à moitié vide.

Il poussa un soupir. Se sentant bien obligé de tester la boisson de son subordonné, il sortit une autre cuillère et l'utilisa pour la mélanger : aucune réaction.

— Rien à signaler.

Le soulagement se lut un instant sur le visage du jeune fonctionnaire avant qu'il ne se crispe, conscient de sa bévue. Jinshi n'avait toutefois pas l'intention de le réprimander. Tout ce qu'il attendait de lui, c'était qu'il s'occupe des tâches administratives. Et non seulement l'intéressé se montrait compétent, mais surtout il ne lui lançait pas de regards insistants. Qu'il continue ainsi jusqu'au retour de Basen était tout ce qui importait au prince.

— Oublie ce qui vient de se passer et concentre-toi sur ton travail.

Jinshi posa le thé empoisonné sur un coin de son bureau avant de se remettre à la tâche. Son assistant, toujours aussi livide, regagna également son siège. L'ancien intendant du *hougong* poussa un profond soupir en espérant que son subordonné ne le remarque pas.

Les journées se succédaient sans qu'il puisse se détendre. Combien de mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait cessé de jouer aux eunuques ? Ses apparitions publiques se faisant plus fréquentes, sa charge de travail avait doublé et ses nuits de sommeil s'étaient raccourcies. Il se permettait autrefois de petites escapades en ville, une fois tous les dix jours pour souffler un peu – un luxe qu'il ne pouvait désormais même plus s'offrir.

Son travail de la journée fini, Jinshi se reposait sur son canapé. Après avoir dîné et pris son bain, il ne lui restait plus qu'à se coucher. Sauf que l'incident qui avait eu lieu plus tôt dans la journée lui coupait toute envie de dormir.

— Désirez-vous un fruit, maître Jinshi ?

Suilen, sa dévouée suivante, lui apporta des brochettes de poire.

— J'en veux.

Son ton était un peu enfantin, mais il s'adressait à sa nourrice, qui le connaissait depuis bien avant son sevrage. Surtout, il savait qu'elle ne lui en tiendrait pas rigueur puisqu'ils étaient seuls.

Il porta une brochette à ses lèvres, se délectant du fruit sucré à la chair fondante et au jus rafraîchissant qui coulait dans sa gorge. Il hésita à demander une coupe d'alcool, avant de se raviser : il se contenterait de cette douceur pour ce soir.



— Vous devez être exténué. Vous ne sortez même plus en ville lors de vos jours de repos, vous vous tuez à la tâche.

— Je n'en vois malheureusement pas le bout. Il va me falloir revoir mon nombre d'assistants à la hausse.

— Et de dames de compagnie aussi, ajouta Suilen.

La mère de lait de Jinshi n'était plus toute jeune et se plaignait parfois de douleurs articulaires. Elle aurait aimé enrôler de nouvelles suivantes

mais, compte tenu du statut de son maître, le recrutement serait délicat.

— Si seulement Mao Mao pouvait revenir... se lamenta la vieille femme.

Nous sommes deux à le penser, acquiesça intérieurement Jinshi tout en secouant la tête.

Il avait conscience que pour le moment, c'était impossible.

— Elle sait très bien que tu la forcerais à travailler d'arrache-pied.

— C'est le but. À quoi nous servirait une fainéante ?

Des mots durs prononcés d'une voix douce. Suilen était aussi tendre avec son maître qu'elle était exigeante envers les dames de compagnie. Celles qui avaient officié sous ses ordres la traitaient de démon.

— Cela dit, je ne suis plus dans la fleur de l'âge et le travail commence à me peser, dit-elle en se massant ostensiblement l'épaule. Hâtez-vous donc de prendre une épouse, cela allégera mon fardeau...

Jinshi esquaissa un sourire contraint.

— Si je me marie sans y avoir mûrement réfléchi, ta charge de travail risquerait bien d'augmenter.

— Au contraire, ça facilitera la sélection de suivantes diligentes. Elles sont nombreuses à convoiter la place à vos côtés puisqu'elle est libre. Voilà pourquoi elles se montrent toutes aussi enthousiastes et insidieuses. Bien sûr, ce ne serait pas suffisant pour écarter les plus tenaces, mais cela permettrait tout de même de faire le tri.

Nul doute que la vieille femme les considérait toutes comme des nuisibles.

Une seule candidate vint à l'esprit du prince impérial lorsque sa nourrice aborda le sujet du mariage. Il savait que l'idée déplairait à l'intéressée. S'il s'était agi d'une fille de bonne famille qui avait grandi dans un cocon, peut-être aurait-elle été ouverte à la proposition, mais pour une jeune fille capable de vivre par ses propres moyens, le rôle d'épouse serait étouffant.

— Maître Jinshi ? (La voix de Suilen se fit plus grave en voyant l'expression lugubre sur le visage du jeune homme qu'elle avait vu grandir.) Avant de vous servir, j'officiais auprès de Sa Majesté. Il n'était pas aussi populaire que vous, mais il avait lui aussi du succès auprès de la gent féminine.

— J'imagine.

— Dame Aduo, sa première concubine, en a vu de toutes les couleurs. Les autres femmes ne la laissaient jamais tranquille. La pauvre a subi bien des tourments.

Jinshi se remémora la jolie concubine qui se vêtissait comme un homme et avait quitté la cour. Il n'arrivait pas à imaginer une femme aussi insaisissable essuyer de mauvais traitements.

— Il est vrai qu'elles allaient tellement loin dans les brimades que l'idée d'intervenir m'a traversé l'esprit. Et pourtant, du jour au lendemain, tout le monde s'est mis à son service.

Le prince ne répondit pas. À dire vrai, cette révélation ne l'étonnait guère.

— Lorsque Sa Majesté Impériale a fait entrer au *hougong* dame Aduo, qui était sa sœur de lait, j'ai tout d'abord cru à une plaisanterie. C'était un véritable garçon manqué, avec qui il avait joué à chat jusqu'à je ne sais quel âge.

Jinshi avait déjà ouï dire que si la concubine avait été un homme, elle serait devenue le bras droit de l'empereur.

— Sans vouloir manquer de respect à la toute nouvelle impératrice, Sa Majesté a toujours déploré l'impossibilité d'avoir la femme qu'il désirait réellement à ses côtés.

— Où veux-tu en venir ?

— Rien de particulier. Ce ne sont que les divagations d'une vieille dame. J'espère simplement que vous choisirez une voie que vous ne regretterez pas, dit Suilen en rangeant le plat où restait une brochette de poire.

— Une voie que je ne regretterai pas... répéta Jinshi.

Plus facile à dire qu'à faire.

Chapitre 11 – Un air de fête

Avec l'arrivée de l'été, une atmosphère festive régnait sur la capitale. La venue de visiteurs étrangers s'annonçait comme une bonne nouvelle pour l'économie. Par conséquent, les rassemblements et autres manifestations se multipliaient de manière spontanée.

Mao Mao n'avait rien contre ces célébrations. Elles mettaient de l'animation aussi bien dans la vie du peuple qu'à la cour. Au palais impérial, ces festivités prenaient une forme particulière.

— Surmenage.

Le médecin grincheux posa son diagnostic. Le patient était un fonctionnaire, pâle comme un linge, dont les yeux sans vie étaient marqués par les cernes.

— Reposez-vous, ou vous vous tuerez à la tâche.

Rien n'était plus crucial que le sommeil. Ceux qui croyaient dur comme fer qu'une journée ou deux sans sommeil ne leur serait pas pernicieuse ne faisaient pas de vieux os. Fut un temps où Jinshi ne dormait pas assez non plus, au point d'en alarmer Mao Mao. Elle l'avait donc obligé à se reposer à chacune de ses visites au quartier des plaisirs.

Ouvrir un commerce dans la capitale nécessitait une autorisation officielle. Il n'était pas rare de voir des étalages fleurir çà et là, mais ouvrir une boutique digne de ce nom sans permis était impossible : les taxes n'allaient pas se payer toutes seules. Si un contrevenant était pris la main dans le sac, il ne fallait pas qu'il s'attende à une simple amende, mais bien souvent à finir derrière les barreaux.

L'ambiance festive attirait le chaland. En prévision de l'arrivée des visiteurs étrangers, les marchandises abondaient et une multitude de badauds évisaient domicile à la capitale en vue d'en tirer profit.

Résultat, les fonctionnaires se retrouvaient à crouler sous le travail de l'aube au crépuscule. Les soldats n'en menaient pas large non plus. Les visites de l'excentrique stratège se faisaient moins fréquentes, pour le plus

grand bonheur de Mao Mao. Sans doute ses hommes gardaient-ils un œil sur lui en toutes circonstances depuis son intoxication.

Forte affluence rimait aussi avec violence. Le rôle des soldats était d'assurer la sécurité du peuple. Contrairement aux autres fonctionnaires qui voyaient leur journée de travail s'allonger, les militaires avaient la possibilité de réallouer le temps consacré à leur entraînement aux patrouilles. Comme ils étaient plus robustes que leurs collègues, les malaises dans les rangs de l'armée étaient beaucoup plus rares, au contraire des blessures, bien plus fréquentes.

— Aïe ! Tu ne peux pas faire plus attention ? s'emporta un soldat tandis que Yao lui appliquait une solution sur le bras.

La coupure ne faisait même pas plus de trois *sun* de long.

Il geint beaucoup pour pas grand-chose.

Plusieurs petits malins avaient commencé à installer leurs échoppes sans autorisation. Le soldat avait tenté d'interpeller l'un d'eux, qui vendait des substances douteuses, et en avait récolté un coup de couteau.

— Pardonnez-moi, s'excusa Yao.

Sa voix ne laissa rien transparaître, mais elle serra légèrement les lèvres. Pas de colère, non, elle semblait plutôt sur le point de fondre en larmes. En En vola au secours de sa maîtresse et tendit une tasse au blessé.

— C'est pour soulager la douleur, lui dit-elle.

Mao Mao aurait mis sa main à couper qu'il s'agissait d'un simple thé froid.

Si les médecins laissaient rarement les assistantes s'occuper seules des patients, ils appréciaient les délicates attentions qu'avait En En envers les malades. Depuis son arrivée, le nombre de plaintes à l'encontre du dispensaire avait considérablement baissé.

Que faisait l'herboriste pendant ce temps-là ? Elle concoctait des remèdes. Les médecins avaient décidé de lui confier la fabrication d'onguents. Ils étaient satisfaits de son travail tant qu'elle arrivait à contenir son envie de préparer des solutions insolites. Elle n'était de toute évidence pas faite pour s'occuper des patients : peu avenante, elle souffrait également de la comparaison avec ses deux consœurs, plus agréables à regarder.

— Mao Mao, le baume ?

Depuis l'affaire des gâteaux, En En s'adressait à l'apothicaire avec plus de familiarité qu'avant. Influencée par l'attitude de sa collègue, Yao se

montrait elle-même un tantinet plus affable envers l'herboriste qui se demandait si En En ne l'avait pas fait exprès, afin de corriger le comportement immature de sa maîtresse.

— Et voilà.

L'herboriste jeta un coup d'œil au patient lorsqu'elle tendit l'onguent à En En. C'était le pleurnicheur de tout à l'heure. Sa blessure n'avait rien de sérieux, et pourtant on n'entendait que lui.

C'est l'occasion parfaite.

Elle échangea en silence le baume qu'elle avait dans les mains avec un autre qu'elle dissimulait sous ses vêtements. Le soldat était en pleine forme : elle n'aurait pu rêver meilleur cobaye pour sa dernière concoction.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

L'apothicaire sursauta en entendant la voix dans son dos. Quand elle se retourna, elle rencontra le regard noir du doyen du dispensaire.

— Je sais que tu as interverti les onguents.

— De quoi parlez-vous ?

Mao Mao feignit l'innocence, mais le médecin lui prit l'objet du délit des mains. Il passa son doigt dessus, toujours méfiant.

— Tu as mis quelque chose dedans.

— Vraiment, je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

Son insistance lui valut un coup bien senti sur la tête.

— Luomen nous a demandé d'être particulièrement stricts avec toi.

Ce vieux médecin était donc une connaissance de son père. Autant dire qu'il ne se gênerait pas pour lui mettre des bâtons dans les roues, d'autant plus qu'il avait déjà exprimé des doutes quant à son admission à la cour. Il s'agissait du praticien le plus sévère du dispensaire.

— Qu'est-ce qu'elle contient ?

— Un peu de crapaud...

Elle avait ouï dire que l'huile de batracien possédait plusieurs bienfaits, ce qu'elle voulait tester. Extraire l'huile d'un crapaud s'était avéré être une tâche plus ardue qu'il n'y paraissait, l'animal n'en produisant que très peu. L'onguent qu'elle tenait dans ses mains avait été produit à la sueur de son front.

— Apparemment, ils ont recours à de l'huile de batracien à l'étranger, pour leurs remèdes.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une telle pratique.

Mao Mao non plus. Elle souhaitait simplement vérifier ses effets. Elle avait pris soin de choisir une espèce non venimeuse et s'était déjà assurée de l'absence d'effets néfastes en la testant sur elle. Elle ne manquait pas d'éthique au point d'utiliser une préparation dont elle ignorait tout de la toxicité sur quelqu'un d'autre.

— Qu'importe, je te le confisque.

— Non !

Adieu son précieux onguent... Autant dire qu'elle avait passé sa journée de repos à fouiller les rizières pour rien.

— Tu as bien dit... crapaud ? demanda Yao, livide, qui n'en croyait pas ses oreilles. Quelle idée de mettre une telle horreur dans un remède ! Tu as perdu la tête ?

Mao Mao ignore superbement la remarque de sa consœur jusqu'à ce qu'En En lui donne un coup de coude pour la rappeler à l'ordre.

— Tu ne le sais peut-être pas, mais le petit peuple en consomme fréquemment, se justifia l'apothicaire.

Stupéfaite, Yao se tourna vers sa suivante.

— Elle a raison, le crapaud est un aliment répandu, lui répondit En En. Ils mangent aussi du serpent, d'ailleurs. Certains vendeurs peu scrupuleux font parfois passer des filets de serpent pour du poisson.

Sa maîtresse blêmit de plus belle au mot « serpent ».

— Rassurez-vous, dame Yao, je n'en servirai jamais à votre table.

— C'est pourtant délicieux, déclara Mao Mao.

Ôter les petits os était une tâche rébarbative, mais il suffisait de frire le reptile pour s'épargner cette étape. Et si l'odeur était désagréable, des herbes ou des épices parvenaient à la masquer. D'ailleurs, Mao Mao avait justement sur elle de la viande de serpent séchée pour grignoter en cas de petit creux. Elle en sortit une tranche de son sac, qu'elle tendit silencieusement à Yao pour l'inviter à se faire son propre avis. Sentant ses forces la quitter, l'intéressée s'appuya contre le mur en refusant l'offre d'une voix faible. L'apothicaire soupira, puis rangea sa collation.

— Cessez de lambiner et remuez-vous ! gronda le médecin.

Les trois assistantes retournèrent à leur poste.

Mao Mao prenait son déjeuner au réfectoire. La nourriture y était gratuite, et on avait le droit de se resservir. Pour ceux qui n'appréciaient pas

les mets proposés, il était possible d'apporter ses propres repas. Hommes et femmes mangeaient séparément.

Yao, d'ordinaire assez froide envers l'herboriste, se rapprochait un peu d'elle à l'heure du midi. Sans doute l'ambiance qui régnait dans le lieu l'y encourageait-elle.

Que ce soit à la cour intérieure ou au quartier des plaisirs, les femmes avaient toutes une facette de leur personnalité qu'elles ne montraient qu'à leurs semblables. Dans la partie du réfectoire qui leur était réservée, elles se permettaient des confidences et des déclarations qu'elles n'auraient jamais tenues devant des hommes.

— Je n'en peux plus des soldats. Ils sont débordés, mais le salaire ne suit pas, s'exclama une jeune femme. Ils dépensent tout leur argent dans la nourriture pour satisfaire leur appétit d'ogre, et pourtant ils rechignent à nous convier dans des restaurants dignes de ce nom !

— Tu n'es pas gâtée, lui répondit son amie. Mais les fonctionnaires ne sont pas mieux, tu sais ? Tiens, celui qui m'a invitée l'autre jour, il ne réussira jamais dans la vie, c'est certain. Je n'ai rien en commun avec un homme qui passe ses journées à empiler des livres moisissés. Il croit qu'il suffit de m'offrir une épingle pour que je cède à ses avances ? Non, mais tu te rends compte ? Quel ringard !

— Au moins, il t'en a offert une. Je parie que tu vas la mettre en gage de toute façon.

La majorité des dames de la cour étaient bien nées, mais toutes n'avaient pas une personnalité qui s'accordait à leur éducation.

Pour une jeune fille ayant été élevée dans les règles de l'art, cette réalité était difficile à accepter. Chaque fois que Mao Mao s'asseyait à l'écart, Yao la talonnait et prenait place à ses côtés. La raison ? Elle savait que ces dames au caractère détestable, surtout celles qui étaient hostiles aux nouvelles assistantes médicales, évitaient l'herboriste comme la peste.

J'ai tout fait pour les mettre en garde pourtant.

Résultat, elles n'osaient plus l'approcher – une situation étrangement similaire à celle du pavillon de Cristal.

Une dame de la cour avait tenté un mauvais coup contre les trois jeunes assistantes médicales, qu'elle supposait naïves. Elle s'était avancée, entourée de ses acolytes, à l'instar de Yao le premier jour. Contrairement à cette dernière, passionnée par son travail, elle n'avait visiblement d'autre

but que de se dégoter un bon parti et ne cherchait pas à cacher ses mœurs légères. Au contraire, elle dînait chaque soir avec un compagnon différent.

Or Mao Mao avait remarqué une lésion cutanée autour de ses lèvres.

— *Sans vouloir paraître impolie, vous semblez avoir eu un certain nombre de partenaires. Êtes-vous au fait des risques de maladie ?* avait-elle demandé.

— *Je ne fréquente pas d'hommes malades !* avait répliqué son interlocutrice.

L'herboriste avait tout de même pris le temps de lui faire un petit laïus. Elle lui expliqua ce qu'était la période d'incubation et lui révéla que même si son amant ne montrait aucun signe de mauvaise santé, il pouvait lui transmettre les maladies de ses autres conquêtes. Elle n'était probablement pas la seule à partager sa couche avec de multiples partenaires. Enfin, une seule fois suffisait pour attraper plusieurs maladies vénériennes.

— *Ne ressentez-vous pas un peu de fatigue ces derniers temps ? Une petite gêne, voire une irritation au niveau de l'entrejambe ? Ou peut-être avez-vous remarqué des saignements anormaux ?*

La dame de la cour avait blêmi à chacune de ses questions. Peut-être Mao Mao aurait-elle dû faire preuve d'un peu plus de tact et éviter de la traiter comme une courtisane du Palais vert-de-gris, mais si elle ne se soignait pas rapidement, son nez risquait de se nécroser et de tomber.

À mesure que l'herboriste avait fourni des explications précises et détaillées, les joues de Yao s'étaient teintées de rouge. Quant à En En, elle avait minutieusement pris des notes. Sans doute n'était-elle pas très au fait des maladies vénériennes.

Tout cela était de l'histoire ancienne, cependant. Le menu du jour se composait d'une soupe, d'une bouillie de gruau et d'un accompagnement. Les dames de compagnie avaient le choix de ce dernier, mais rien ne garantissait qu'il en reste en cuisine si elles arrivaient en retard.

Les portions n'étaient pas très copieuses, mais les véritables repas étaient servis le matin et le soir. Les mets de la mi-journée remplaçaient les encas traditionnels.

Mao Mao avait choisi ce jour-là du poulet cuit à la vapeur agrémenté de légumes froids. Les plats les plus populaires étaient ceux à base de viande et seules les premières arrivées pouvaient en déguster. Ses deux consœurs avaient pris le même accompagnement.

— Ne va pas te faire des idées, je ne t'ai pas copiée, se défendit Yao.
Je n'ai rien dit.

Quelle réaction amusante. Mao Mao commençait à se prendre d'affection pour sa consœur qu'elle voyait désormais sous un nouveau jour. Elle restait plus facile à contrôler que les jolies jeunes filles cachant leurs véritables intentions derrière un sourire enjôleur.

Parmi les autres accompagnements étaient proposés du poisson et un plat vinaigré. À y regarder de plus près, le poisson ressemblait vaguement à du serpent. C'était, semblait-il, ce qui avait poussé Yao à choisir la viande. Peut-être le côté sadique de l'apothicaire prenait-il le dessus, mais elle avait très envie de taquiner sa consœur.

Une fois les trois assistantes installées dans un coin du réfectoire, Mao Mao, qui mangeait d'ordinaire en silence, prit la parole :

— L'arrivée des dignitaires étrangers me rappelle une anecdote... (Le sujet était sur toutes les lèvres ces temps-là, c'était un prétexte comme un autre.) J'ai entendu dire que, dans le désert, les serpents et les lézards étaient considérés comme des aliments riches en nutriments.

Le régime alimentaire était très différent dans l'Ouest. L'herboriste en avait fait l'expérience lors de son voyage à la capitale occidentale. Sans avoir eu l'occasion, à proprement parler, de faire du tourisme, elle avait pu observer de nombreux produits exotiques dans les échoppes. Le souvenir des paniques de Suilei, qui avait en horreur les insectes et les serpents, l'emplit de nostalgie.

— Mao Mao, l'interrompt En En.

Son regard était une invitation à se taire. Yao se figea, la cuillère suspendue devant sa bouche.

— Tu m'as coupé l'appétit.

Elle reposa son couvert. L'apothicaire avait manifestement dépassé les bornes, cette fois-ci.

— Dame Yao, vous devez vous nourrir correctement, la sermonna En En.

— Je crois que je pourrais avaler un petit encas, répondit sa maîtresse en faisant la moue.

Indécise, En En finit par sortir un petit paquet qui renfermait un contenant en bambou. Yao ayant bon appétit, les portions du réfectoire la

laissaient la plupart du temps sur sa faim. Sa suivante veillait donc toujours à ce qu'elle ait de quoi compléter son repas.

— Je vous en donnerai si vous finissez votre plat.

Yao se renfroga, mais prit une cuillère de grua. *Elle sait comment y faire avec elle*, se dit Mao Mao. En En vida le contenu de la gourde dans un bol. Une odeur sucrée se dégageait des corps gélatineux et translucides.

— C'est ça que vous appelez un petit encas ? s'étouffa l'herboriste.

Yao venait vraiment d'une famille riche. En En lui avait préparé un mets de luxe, le dessert parfait pour l'été, réputé pour ses propriétés fortifiantes et pour favoriser l'hydratation de la peau. L'impératrice Gyokuyo elle-même en consommait de temps à autre à l'heure du dîner.

— C'est le dessert préféré de dame Yao, dit En En en pressant son index contre ses lèvres à l'intention de l'apothicaire.

Mao Mao ne s'était pas trompée sur la nature de cette collation. *Moi qui pensais qu'elle était aux petits oignons avec sa maîtresse...* Comme elle était cruelle. Était-ce pour l'aider à se développer ?

— C'est un peu tiède, mais délicieux ! s'extasia Yao en dégustant son dessert.

Elle se repaissait de *hasma*. Autrement dit, d'organes reproducteurs de grenouille. Pour le bien de Yao, l'apothicaire décida de garder ce secret pour elle.

Chapitre 12 – La fillette venue d'un pays étranger

— C'est plutôt animé aujourd'hui, fit remarquer Luomen d'un ton doux.

Le vieil eunuque avait troqué sa tenue de travail pour des habits d'homme. Sa silhouette arrondie et son expression chaleureuse lui donnaient malgré tout l'apparence d'une vieille dame. Il avançait lentement en s'appuyant sur sa canne.

— Prends garde à ne pas trébucher, lui dit sa fille.

Mao Mao cheminait à ses côtés en balayant la route du regard. Un trajet simple n'aurait pas posé de problème à Luomen, mais la rue était encore plus fréquentée que d'habitude à cause de l'ambiance festive. Si un passant le bousculait par mégarde, c'était la chute assurée pour le vieillard et son unique rotule.

— Oh, ne t'en fais pas pour moi, je vais bien.

— Je n'en doute pas, mais laisse-moi t'aider.

En temps normal, elle se serait montrée plus directe, mais ils n'étaient pas seuls. Yao, En En, ainsi que le vieux médecin qui avait une dent contre Mao Mao étaient présents. Un soldat les escortait également.

Le but de leur petite sortie était de faire des achats. La dernière fois, seule Yao les avait accompagnés mais ce jour-là, les trois assistantes étaient de la partie. Non qu'il y ait tant d'affaires à porter, mais le dispensaire ne pouvait se permettre d'envoyer tous ses médecins à l'extérieur en même temps – ce qu'avait prouvé leur dernière escapade.

Une autre raison avait motivé le choix de Luomen. Le vendeur à qui ils allaient acheter des remèdes était étranger et le vieil apothicaire était assurément le plus doué dans sa langue parmi les soignants – même si Mao Mao, En En et le doyen du dispensaire pouvaient la parler dans une certaine mesure. Yao ne faisait que les accompagner.

— On aurait mieux fait de prendre une calèche, lança la jeune herboriste.

— Tu plaisantes, j’espère. Comment aurions-nous circulé parmi toute cette foule ? Nous aurions dérangé tout le monde, lui répondit gaiement son père adoptif.

Mao Mao trouvait scandaleux d’obliger le vieil homme à marcher malgré sa rotule manquante. Elle se réjouissait néanmoins de leur excursion, qui lui permettait de passer du temps avec son père et de découvrir des remèdes exotiques. Une belle journée en perspective !

— Pas d’excentricité, aujourd’hui, la mit en garde le doyen en fronçant les sourcils.

Elle, qui s’était sentie surveillée dès son arrivée, trouvait que la situation avait encore empiré depuis l’incident avec l’onguent de crapaud. Soit dit en passant, la jeune herboriste avait enfin mémorisé son nom – docteur Liu –, même si elle préférait l’appeler l’affreux médecin.

— Je suis désolé, s’excusa Luomen en s’inclinant.

Bien que Mao Mao sache se tenir en public, son père ne prenait pas sa défense.

Yao semblait éprouver davantage de respect pour le vieil apothicaire qu’auparavant. En En couvait sa maîtresse comme à l’accoutumée. Au demeurant, cette dernière se montrait de plus en plus agréable.

Elle a simplement grandi dans un cocon...

Malgré les efforts de Yao pour rester discrète, la jeune herboriste remarqua les regards curieux qu’elle lançait aux enseignes. Peu habituée à la foule, la jeune fille de bonne famille paraissait prête à prendre la fuite à chaque instant. Mao Mao perçut quelque chose derrière le masque impassible d’En En, elle aussi en train d’observer les réactions de sa maîtresse. Elle regardait Yao comme on s’émerveillerait devant un bébé écureuil. Les médecins avaient peut-être décidé de l’emmener après avoir jugé que sa première sortie n’avait pas été suffisante pour qu’elle prenne ses marques.

On a tous nos points forts et nos points faibles, songea l’apothicaire en voyant En En couvrir Yao d’un œil bienveillant. Elle aussi semble bien s’amuser, à sa façon.

Cela restait plus agréable que de se promener avec des personnes présentes contre leur gré. Yao s’extasiait devant un marchand de friandises quand le petit groupe parvint à destination. Il s’agissait d’un restaurant haut de gamme abritant des salons privés, à l’instar de tous les établissements

accueillant des clients fortunés et de celui où Lahan leur avait donné rendez-vous.

C'est sûr que c'est pratique...

Certes, ils venaient acheter de simples remèdes, mais tout produit en provenance de l'étranger avait de la valeur. Récupérer la marchandise à la vue de tous comportait le risque de se faire détrousser sur le chemin du retour. Ce qui suffisait à expliquer également la présence du garde du corps parmi eux.

À cette heure de la journée, les clientes étaient nombreuses. Le restaurant proposait des encas légers, notamment de petits pains vapeur qui avaient l'air des plus succulents.

— Par ici, je vous prie.

Une serveuse les conduisit dans un salon où un étranger aux cheveux clairs les attendait. L'homme, plutôt velu, arborait une moustache. Luomen entra, suivi de son confrère et du garde du corps, mais lorsque les assistantes voulurent leur emboîter le pas, l'étranger leva la main pour les arrêter.

Les assistantes médicales étaient trop loin pour entendre ce qu'ils se disaient, mais le vieil apothicaire secoua la tête en regardant les dames de la cour.

— Il ne veut pas recevoir plus de trois personnes.

— Quoi ?

Autant dire que les trois jeunes filles allaient devoir attendre dans le couloir. La présence des deux médecins allait de soi, de même que celle du soldat, par mesure de sécurité.

— Il dit surtout qu'il ne veut pas de femmes, intervint le docteur Liu. Nous n'aurions pas dû vous emmener pour traiter avec ce vendeur.

Mao Mao souffla bruyamment. Elle allait donc vraiment devoir patienter à l'extérieur ?

— J'imagine que tu as l'habitude de faire des emplettes, ajouta l'affreux médecin en lui tendant un papier et de la monnaie. Tu veux bien t'occuper de quelques achats pendant que nous négocions ?

Mao Mao jeta un coup d'œil à la liste : longue comme le bras, elle comprenait surtout les gâteaux préférés des médecins restés au dispensaire. Le docteur Liu lui avait remis une somme plutôt coquette.

— Faites-vous plaisir avec la monnaie. Achetez des friandises. Mais surtout, soyez de retour dans deux heures.

— Entendu.

L'affreux médecin passait son temps à se fâcher, mais n'oubliait pas pour autant de leur donner des confiseries. Les regards envieux de la jeune fille de bonne famille vers les échoppes ne lui avaient donc pas échappé.

— Tu sais comment t'en servir, rassure-moi ? lança Yao à la jeune herboriste, visiblement vexée que le doyen ait confié la monnaie à sa consœur plutôt qu'à elle.

Est-ce qu'elle se rend compte de ce qu'elle dit ?

Sa déclaration s'apparentait à un aveu : non seulement elle ignorait comment s'utilisait l'argent jusqu'à tout récemment, mais elle était aussi très fière de son nouveau savoir-faire.

Peut-être l'ont-ils amenée avec nous pour qu'elle apprenne à faire des achats ? supposa Mao Mao. Les yeux brillants d'En En semblaient dire de leur côté : « Ma maîtresse n'est-elle pas adorable ? »

Si la jeune herboriste tenait les cordons de la bourse, elle savait très bien que Yao en prendrait ombrage, mais l'idée de les lui confier ne la mettait pas très à l'aise. Le meilleur compromis était encore de remettre l'argent et la liste à En En, ce que fit Mao Mao. Bien que la jeune fille de bonne famille soit toujours contrariée, elle ne s'opposa pas à ce choix.

— Commençons par les pains vapeur, proposa En En.

À présent qu'elle était responsable de ce petit trésor, elle prenait les devants. Mais en jetant un coup d'œil à la liste et en découvrant le nom de l'enseigne, Mao Mao fit la grimace.

— Un problème ? demanda En En.

— Cette boutique est toujours en rupture de stock à l'heure du déjeuner, répondit l'herboriste en pointant le magasin du doigt.

— Dame Yao, vous comprenez ce que cela veut dire ?

Mao Mao admirait la réactivité de sa consœur.

— Comment ça ? interrogea la jeune fille de bonne famille, perplexe.

L'apothicaire lui attrapa une main et En En lui saisit l'autre.

— Si nous n'arrivons pas à acheter ces petits pains, c'est nous qui en pâtirons ! s'exclama Mao Mao.

Yao tressaillit.

— Dépêchons-nous !

Les trois dames de la cour se mirent à courir à toute allure en direction de la boutique.

Si elles s'étaient imaginées passer la matinée à flâner dans les rues, elles pouvaient faire une croix dessus. Les achats enfin effectués, les trois jeunes filles trouvèrent refuge à l'ombre d'un saule pour reprendre leur souffle.

— J'ignorais que les médecins étaient si grassement payés ! ironisa Mao Mao en toisant la montagne de gâteaux. Il y a beaucoup de pâtisseries fraîches. Vous pensez qu'ils arriveront à tout finir ?

Elles avaient dévalisé toutes les boutiques sur leur passage. Liu leur avait dit de se faire plaisir, mais leur restait-il seulement assez de monnaie à dépenser ?

Yao n'avait pas l'habitude de crapahuter et la fatigue l'empêchait de parler. En En, toujours aussi attentionnée, alla lui chercher un jus de fruits frais.

Toutes les douceurs qu'elles avaient achetées venaient d'enseignes renommées. La plupart étaient également servies au Palais vert-de-gris. Le vieux médecin avait certainement confié l'argent à l'apothicaire en connaissance de cause.

— Si vous voulez mon avis, ils ont de quoi faire avec tout ce qu'on leur a acheté, déclara En En.

Elle parcourut la liste du regard. Il leur restait une boutique à visiter.

— Oh, je connais cet endroit, soupira Mao Mao.

L'enseigne était assez éloignée, et elle n'était plus d'humeur à courir partout.

— Ils devraient encore avoir du stock et on a encore une heure devant nous... continua-t-elle en lançant un coup d'œil à Yao.

— Je peux encore marcher, déclara la jeune fille.

Le jus de fruits l'avait revigorée. Ses deux camarades échangèrent un regard incertain.

— En En, je peux savoir ce que tu fabriques ? J'ai l'impression que toutes les deux, vous conspirez dans mon dos ces derniers temps.

— Je n'oserais pas. Je crains simplement que vous ne vous épuisiez.

— J'ai dit que je pouvais encore marcher ! Je veux y aller !

— Très bien.

Le visage d'En En était impassible, mais Mao Mao savait ce qu'elle pensait probablement en son for intérieur : « Ma maîtresse est adorable quand elle joue les dures. » Elle la voyait bien se trémousser d'aise.

— La boutique se situe dans une rue adjacente.

L'herboriste faisait office de guide. Se frayer un chemin parmi les passants avec les bras chargés n'était pas une mince affaire – ce qui restait bien plus enviable que la situation de Yao, qui avait insisté pour porter plus de paquets que ses consœurs.

Sa détermination force l'admiration.

Nombreuses étaient les personnes qui se satisfaisaient d'être bien nées et se servaient de leur statut pour parader. Yao n'appartenait pas à ce genre-là. Autrement, elle n'aurait sans doute pas choisi le statut d'assistante médicale.

La dernière enseigne n'était pas une boutique vendant des encas à proprement parler, mais un fournisseur d'ingrédients exotiques. Un médecin capable de préparer ses remèdes avait forcément des notions de cuisine. Ce commerce leur offrait la possibilité de se procurer des épices et des condiments introuvables ailleurs.

L'atmosphère qui régnait dans la ruelle tranchait avec l'agitation de la rue principale. Les habitations étaient de plus en plus nombreuses à mesure qu'elles s'y enfonçaient. Tapi dans l'ombre d'un arbre, un chat se mit à bâiller tandis que de jeunes enfants en tablier tentaient d'attirer son attention avec un jouet. Quelques femmes lavaient leur linge dans un cours d'eau et un chien attaché dévorait des yeux une poule en cage, sûrement destinée à être servie au dîner.

— Tu... tu es certaine de ne pas t'être trompée de rue ? demanda Yao, inquiète.

Mao Mao pointa du doigt un petit panneau où était inscrit le nom de la dernière boutique. Sa consœur ne cacha pas son soulagement.

— Ils auraient dû s'installer dans une rue moins sordide, dit-elle.

— C'est un choix stratégique. Plus on s'approche de la rue principale et plus les impôts sont élevés.

Un commerce bien situé serait forcément plus fréquenté... et donc taxé plus lourdement.

— Finissons-en vite avec ces emplettes, lança Mao Mao en faisant un pas vers la boutique quand En En se figea. Qu'y a-t-il ?

Sa consœur fit un geste en direction du cours d'eau. Plusieurs enfants encerclaient une petite fille. S'agissait-il d'un jeu ? Non, quelque chose clochait. Alors qu'elle tentait de comprendre ce qui se passait, une ombre se précipita vers la berge. Yao, qui venait de franchir le petit pont, interpella tout à coup le groupe d'enfants :

— À quoi est-ce que vous jouez ? Arrêtez de l'embêter !

Les petits prirent leurs jambes à leur cou.

Elle est... Comment dire ? C'est beau la jeunesse, songea Mao Mao en se lançant à la poursuite de sa collègue.

Il ne restait qu'une enfant : celle qui avait été prise à partie, à en croire Yao.

— Tiens ? Mais cette petite... dit-elle perplexe.

Mao Mao partagea la confusion de sa camarade en découvrant le visage de l'intéressée.

— Elle n'est pas d'ici, conclut En En.

Si la fillette était vêtue comme les habitants de Li, ses traits étaient différents. Âgée de dix ans tout au plus, elle avait des iris aussi noirs que ses cheveux. Cependant, son teint était rose. Ses grands yeux et ses longs cils la rendaient tout à fait charmante.

Sa peau me rappelle celle de l'impératrice Gyokuyo.

Elle aurait pu être métisse, mais en l'examinant de plus près, l'apothicaire comprit pourquoi En En avait déduit qu'elle venait d'un autre pays. La petite avait des marques sur le visage, des tatouages qui ne ressemblaient en rien aux stigmates qu'on imposait aux hors-la-loi. Un motif semblable à du lierre rouge bordait ses yeux, probablement un porte-bonheur.

À Li, les tatouages étaient réservés aux criminels. Les taches de rousseur de Mao Mao faisaient figure d'exception.

Yao s'approcha de la fillette.

— Tu vas bien ? (L'enfant pencha la tête sur le côté, perplexe.) Tu ne me comprends pas ?

C'était fâcheux. Si seulement la petite pouvait leur dire un mot... mais elle se murait dans le silence.

— Je crois qu'elle est muette, intervint d'une petite voix l'un des enfants que Yao avait chassés. Elle avait l'air perdue, c'est pour ça qu'on lui

a demandé d'où elle venait. Comme elle ne répondait pas, on a insisté tous ensemble, mais elle semble incapable de parler.

Sur ces mots, le garçon s'enfuit en courant.

— Oh...

Yao avait pris la décision d'intervenir, mais sans véritablement savoir pourquoi. Les assistantes se retrouvaient donc face à une fillette étrangère, muette et esseulée. Elles ignoraient même si elle comprenait leur langue.

— Que faire ? demanda Yao.

À toi de nous le dire, rétorqua Mao Mao en pensée.

Au quotidien, les êtres humains communiquaient avec des mots. Être privé de la parole s'avérait plutôt handicapant et les dames de la cour en faisaient actuellement l'expérience. Yao s'agenouilla devant la petite et tenta maladroitement de se faire comprendre d'elle.

— Voyons voir... ton nom ? Comment tu t'appelles ?

L'enfant continuait de l'observer de ses yeux innocents. Elle ne répondit pas, mais s'efforçait visiblement de comprendre ce qu'on lui disait. Elle n'était donc pas sourde.

Si elle pouvait parler, nous pourrions nous figurer de quel pays elle vient...

Hélas, elle ne pipait mot. Se sentant responsable, Yao tenait au moins à tirer au clair les origines de cette fillette, mais ne savait comment s'y prendre. D'un regard, elle pria Mao Mao et En En de lui venir en aide.

Elle pourrait donner un coup de main à sa maîtresse.

En En observait attentivement sa protégée, sans faire mine d'intervenir. L'herboriste l'avait prise au départ pour une servante fidèle et dévouée, avant de se rendre compte que leur relation était plus complexe qu'il n'y paraissait. Nul doute que Yao comptait beaucoup aux yeux d'En En, et il était clair qu'elle la servait de façon exemplaire. Malgré tout, Mao Mao en était arrivée à la conclusion qu'il y avait quelque chose d'un peu tordu chez En En. Certaines personnes, comme Yao, étaient tellement mignonnes qu'elles vous donnaient envie de les taquiner. La nature des rapports qu'elles entretenaient était différente. Quoi qu'il en soit, En En semblait vouloir se contenter de contempler le visage désemparé de sa maîtresse encore un moment.



À ce rythme, elles n'auraient jamais le temps de terminer leurs achats. Mais au moment où Mao Mao s'apprêtait à agir, En En la devança.

— Dame Yao, je crains qu'elle ne comprenne pas notre langue. Je vais essayer de lui parler.

— Merci, En En.

Soulagée, Yao laissa sa suivante prendre le relais. Sans comprendre que cette dernière s'était jusqu'à présent délectée de son désarroi, la jeune fille

lui était reconnaissante.

Bénis soient les... comment dit-on déjà ? réfléchit l'herboriste en observant ses deux collègues.

En En demanda son nom à la fillette dans une langue étrangère. Il en existait pléthore, et la seule que Mao Mao pouvait plus ou moins parler était celle de Shaou. Elle arrivait également à lire et à écrire quelques mots dans des langues parlées encore plus à l'ouest mais étant autodidacte, elle n'était pas certaine de leur prononciation. En En n'était pas plus instruite que l'herboriste et s'exprimait lentement. Sa tentative s'avéra fructueuse, car la petite ouvrit grand les yeux et se mit à sautiller sur place. Elle l'avait comprise.

— Elle doit venir de Shaou.

Airin était blonde et avait les yeux bleus, mais c'était loin d'être le cas de tous les habitants de son pays. Les couleurs de cheveux et d'iris foncées se transmettaient plus facilement que les couleurs claires, d'où leur proportion plus élevée dans la population.

— Elle t'a comprise, mais... comment s'appelle-t-elle ? demanda Yao.

La petite fille n'avait pas répondu. Elle tapota sa gorge et forma une croix de ses doigts.

— Peut-être qu'elle ne sait pas parler ? supposa En En.

— Tu ne peux pas parler ? l'interrogea Mao Mao en shaounais.

En réponse, la fillette forma un cercle avec ses mains pour dire oui.

— Dans ce cas, il va nous falloir un autre moyen de communiquer.

L'apothicaire ramassa une branche, puis s'en servit pour tracer des caractères au sol qu'elle montra à la petite, avant de lui tendre le morceau de bois.

— Tu peux écrire ton nom ? lui demanda-t-elle toujours dans la langue de l'inconnue.

La fillette secoua la tête et se mit à dessiner une fleur. Difficile d'identifier son espèce.

— Elle m'a l'air d'être illettrée, lança Mao Mao.

— Que fait-on ? dit Yao.

— Je te retourne la question.

Si la jeune maîtresse n'avait pas agi de manière aussi impulsive, les trois assistantes n'en seraient pas là. Yao était manifestement mal à l'aise. Pendant qu'elles échangeaient, la petite continuait son dessin.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda En En.

Cela ressemblait à un récipient avec des motifs.

— De la nourriture peut-être ? proposa l'herboriste.

— Mais quel est le rapport ? fit Yao. (La petite fille tapota son œuvre avec son bâton.) Vous croyez qu'elle a dessiné ce qu'elle cherche ?

En En interrogea l'enfant qui forma de nouveau un cercle avec ses doigts en une réponse affirmative. Elle leur montra la paume de sa main où reposait un petit grain doré.

— C'est bien ce que je pense ? lança Mao Mao.

De l'or, à n'en point douter. Elle referma le poing de la fillette. Ce genre de trésor n'était pas à révéler au premier venu.

— Puisqu'elle a de l'argent, j'imagine qu'elle veut faire des achats. Qu'en dites-vous ? demanda l'herboriste à ses consœurs.

— Tu as probablement raison, acquiesça En En.

— Je suis d'accord aussi, ajouta Yao.

— Mais ce dessin ne nous permet pas de savoir précisément ce qu'elle veut... poursuivit Mao Mao avant de se tourner vers l'enfant. Tu veux acheter un récipient comme ça ?

La petite fille secoua la tête. Si son dessin avait été un peu plus réussi, elles auraient peut-être tenu une piste.

Si seulement elle était aussi douée que Cho-u... songea l'herboriste avant de se reprendre.

Avec des si, on refaisait le monde. Se lamenter ne servait à rien. Du reste la fillette se débrouillait plutôt bien compte tenu de son âge.

— Je pense que c'est de la nourriture, avança Mao Mao. Vous avez une idée ?

Elle sollicitait l'avis de ses consœurs, qui n'en avaient pas vraiment...

La petite fille contemplait le cours d'eau, où le groupe d'enfants s'était de nouveau rassemblé pour jouer. Ils étaient en train d'attraper des crustacés... plus précisément des écrevisses. Une fois nettoyées de la boue qu'elles contenaient et bien cuisinées, elles faisaient un mets délicieux. La fillette secoua cependant la tête, comme pour signifier qu'elle recherchait autre chose.

— Rester ici ne nous mènera à rien, je vous propose de l'emmener avec nous. Les médecins parlent beaucoup mieux shaounais que nous, déclara Mao Mao.

— Oui, c'est pour le mieux, approuva Yao qui déclarait forfait. Suis-nous.

Elle prit la main de la fillette qui, perplexe, regardait les dames de la cour. Mao Mao lui expliqua qu'elles l'emmenaient auprès de personnes qui parlaient sa langue. La petite fille secoua à nouveau la tête. Elle souhaitait leur dire quelque chose, mais n'arrivait pas à se faire comprendre. Elle se remit à dessiner sur le sol.

— Et si c'était un pain vapeur ? suggéra Yao.

— Maintenant que tu le dis... répondit l'herboriste.

Difficile de l'affirmer avec certitude en voyant un simple cercle. Les trois jeunes filles observaient son dessin, confuses. La petite prit elle aussi un air hésitant, semblant vouloir leur dire : « Vous ne comprenez toujours pas ? »

— Peut-être que c'est un fruit ? proposa En En.

— Comme une pomme ? tenta Yao.

En y regardant plus attentivement, on pouvait en effet distinguer ce qui s'apparentait à une feuille. Les autres dessins ressemblaient d'ailleurs plus ou moins à des fruits ou des gâteaux.

— Attendez... dit En En avant de se tourner vers l'enfant. Tu veux un goûter ?

En réponse, la petite agita les bras. L'assistante médicale avait vu juste. Mao Mao déballa les paquets qu'elle portait et montra ce qu'ils contenaient à la fillette, aussitôt imitée par ses collègues. Mais l'enfant secouait la tête devant chaque gâteau.

— Ce n'est pas ce que tu veux ?

— On a pourtant tous les encas possibles et imaginables... dit Yao.

Elles avaient des pâtisseries cuites au four, d'autres à la vapeur, des mets sucrés, d'autres salés... Il y en avait pour tous les goûts.

— Il reste bien une boutique, dit l'apothicaire en pointant du doigt l'enseigne où elles allaient avant leur rencontre avec les enfants.

La petite fit un bond. Quand les dames de la cour lui firent comprendre qu'elles se rendaient dans une boutique qui vendait à manger, la fillette se mit à sautiller de plus belle.

— Elle veut qu'on l'emmène ?

Visiblement, l'enfant voulait quelque chose de ce commerce. Le petit groupe franchit le pont pour se diriger vers l'enseigne située entre deux

maisons. Ses fenêtres fermées lui donnaient un aspect lugubre. Jamais une petite fille n'aurait pu deviner qu'on y vendait de la nourriture, d'autant plus si elle était incapable de lire le panneau.

— Ils vendent vraiment à manger ici ? demanda Yao d'un ton dubitatif.

— Oui et non, c'est une échoppe assez unique, expliqua Mao Mao en ouvrant la porte.

En plus du propriétaire bien en chair, une autre cliente était présente dans la boutique mal éclairée. Elle était plutôt grande pour une femme, et sa peau était hâlée. Estimer l'âge d'un étranger n'était pas chose aisée, mais l'apothicaire lui donnait la trentaine.

Elle aussi vient d'un autre pays ?

— Jazgul !

L'herboriste n'avait encore jamais entendu ce mot. À peine avait-il été prononcé que la petite fille se rua vers la cliente.

— Où étais-tu passée ? demanda-t-elle à l'enfant en shaounais.

Jazgul semblait être le nom de la fillette. Sa prononciation était beaucoup plus compliquée que « Airin ».

— Vous pensez qu'elle est avec elle ? dit Yao. C'est peut-être sa mère.

— On dirait bien. Même si elles ne se ressemblent pas du tout, fit remarquer Mao Mao.

Les trois dames de la cour poussèrent un profond soupir. À quoi donc avaient servi tous leurs efforts ?

Jazgul les pointa du doigt et tenta de faire passer un message à l'étrangère.

— C'est vous qui avez raccompagné Jazgul ici ? demanda la trentenaire qui, malgré son accent, se faisait très bien comprendre.

— Nous l'avons trouvée près du cours d'eau, répondit Yao. Elle semblait vouloir acheter de quoi grignoter...

— Je comprends mieux.

Jazgul avait donc perdu sa tutrice. La fillette savait qu'elle se trouvait dans une boutique, mais elle ignorait laquelle. Qui se serait douté qu'elle n'était en réalité qu'à quelques pas ?

— Je vous présente nos excuses. Cette petite a tellement insisté pour faire un tour dehors...

Pendant que l'étrangère expliquait la situation, le propriétaire de la boutique parcourait les rayons et fouillait les étagères pour compléter sa

commande.

— Oh, je connais cette enseigne, se rendit compte En En en voyant un dessin sur un paquet.

La qualité du papier qui l'enveloppait était médiocre, bien que suffisante pour servir d'emballage.

— Comment ça se fait ? s'enquit Yao.

— Notre maison fait affaire avec elle.

Elle faisait certainement allusion à la maison de sa maîtresse.

— C'est tout ce que j'ai en stock pour le moment. Ça vous ira ? demanda le commerçant.

— Quelle horreur ! s'exclama Yao en voyant ce qu'il apportait.

Le propriétaire tenait dans ses mains une liasse de crapauds écartelés et séchés. Peut-être Jazgul avait-elle cru que les enfants jouant au bord du cours d'eau attrapaient des batraciens, d'où ses regards curieux et sa déception en découvrant qu'il s'agissait d'écrevisses.

Ils n'auraient de toute façon pas pu attraper ce qu'elle cherchait.

L'espèce utilisée pour ces encas de luxe ne se trouvait pas dans les villes.

Un crapaud...

Le mot lui rappelait une tout autre chose que l'on aurait pu appeler « grenouille ». Elle secoua la tête. L'intensité de cet incident avait été telle qu'elle se le remémorait malgré elle de temps à autre.

— Je... je me demande à quelle fin elle va s'en servir, s'enquit nerveusement Yao.

Sans doute comme rafraîchissement pour l'été, supposa l'herboriste.

La graisse gélatineuse qui entourait les organes reproducteurs des femelles d'une certaine espèce endémique de la campagne était réputée délicieuse. Yao était bien placée pour le savoir.

Mieux vaut la laisser dans l'ignorance.

— Alors les étrangers mangent vraiment des serpents et des crapauds, murmura Yao à En En.

— Il semblerait, oui, répondit la suivante sans la moindre gêne.

Mao Mao jeta un coup d'œil à la marchandise que s'appêtait à vendre le commerçant à l'étrangère. Ses consœurs et elle allaient au-devant d'un léger souci.

— Excusez-moi...

Les batraciens et les grenades confites ne l'intéressaient pas, mais les figues séchées figuraient sur la liste de courses confiée par l'affreux médecin.

— Est-ce qu'il vous serait possible de nous laisser quelques figues, s'il vous plaît ? demanda l'herboriste à l'inconnue.

— Bien sûr, combien vous en faut-il ?

L'apothicaire donna un chiffre que la cliente accepta gentiment.

— Les figues sont de saison, nous pouvons vous en fournir quand vous le souhaitez, intervint le commerçant. Pour les grenades en revanche, il vous faudra attendre un peu.

— Merci beaucoup, répondit l'étrangère, tandis que Jazgul, de son côté, hochait poliment la tête.

Mao Mao était intriguée par leurs achats.

J'aimerais bien leur poser deux ou trois questions...

Elle s'abstint malgré tout. Cela reviendrait à se mêler d'affaires qui ne la regardaient pas. Elle n'était pas non plus certaine que leurs compétences langagières respectives leur permettent de tenir cette conversation. La cliente emballa ses articles avant de faire face aux dames de la cour.

— Tenez, pour vous remercier d'avoir pris soin de Jazgul, dit-elle en leur tendant trois étoffes blanches.

Sur ces mots, elle sortit de la boutique suivie de près par la fillette.

— Attendez ! s'exclama Mao Mao après avoir touché le tissu.

Elle s'apprêtait à se lancer à la poursuite des inconnues, mais le commerçant l'interrompit.

— Votre commande est prête.

Quand elles sortirent, leurs emplettes en main, les deux étrangères avaient disparu.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Yao.

— Regarde cette étoffe, répondit l'apothicaire en la déployant.

Au premier regard, on aurait pu croire à un tissu uni, mais de plus près, on distinguait des arbres et des plantes luxuriantes brodés dans les coins.

— Vous avez vu comme elle est douce au toucher ? Je pense que c'est de la soie.

— Oui, c'est bien de la soie. Et alors ? demanda la jeune fille de bonne famille d'un ton détaché.

Dépitée, Mao Mao secoua la tête.

— Dame Yao, offrir un carré de soie en récompense pour avoir retrouvé une enfant perdue est un cadeau remarquablement généreux. Cela n'a rien de banal.

— Oui, évidemment ! Je le savais, bien sûr.

La jeune fille était vraiment adorable. En En leva discrètement son pouce en direction de l'apothicaire, sans se faire repérer par sa maîtresse.

La jeune femme à la peau mate pouvait se permettre d'acheter tout le stock d'une boutique et de distribuer des étoffes de soie au premier venu.

Ce sont des gens fortunés... en conclut Mao Mao.

Elle poussa un soupir, regrettant de ne pas avoir cherché à mieux se faire voir. Soudain, une cloche se mit à sonner.

— On est en retard !

Les trois jeunes filles se voyaient une fois de plus dans l'obligation de courir à vive allure.

Chapitre 13 – La suivante du frère de Sa Majesté

Dans les jours qui suivirent leur petite excursion, Mao Mao et ses consœurs retrouvèrent leur travail quotidien. Les trois assistantes médicales s'éreintaient au lavage et à la désinfection des bandages lorsque enfin l'arrivée d'un message vint briser cette routine.

— C'est pour moi ? fit En En, perplexe.

— Je me demande ce que c'est, commenta Yao, intriguée.

La jeune maîtresse jeta un coup d'œil au document. Malgré sa silhouette plus développée que celles de ses deux camarades, son caractère curieux trahissait son jeune âge.

— C'est un ordre d'affectation, déclara En En.

Les assistantes médicales se renfrognèrent en lisant le contenu de la missive. Elles se tournèrent vers le médecin qui la leur avait portée.

— Comme vous le voyez, En En va donc travailler ailleurs pendant un petit moment, dit-il.

La plus contrariée des trois était la principale intéressée.

— Navrée, mais je refuse d'être séparée de dame Yao.

— Et je suis désolé de t'informer que l'ordre ne vient pas d'une personne à qui tu peux dire non.

Son ton avait beau être poli, il ne laissait pas de place à la négociation.

— Si j'ai bien compris, elle doit servir temporairement le jeune frère de Sa Majesté Impériale ? résuma Yao.

En d'autres termes, En En allait devoir s'occuper de Jinshi.

— Puis-je vous poser une question ? Pourquoi moi ? Dame Yao a obtenu de bien meilleurs résultats que moi à l'examen.

Seulement parce que tu as délibérément coché les mauvaises réponses, la tança Mao Mao en pensée.

— Qui plus est, je doute que mes origines siéent à cette fonction.

Si Yao était bien née, ce n'était pas le cas d'En En. Selon la coutume, les dames au service de l'empereur et des siens venaient toutes de familles respectables. Toutefois, l'herboriste avait sa petite idée sur ce qui avait motivé un tel choix.

— Je pense qu'il évite justement les femmes trop bien nées, répondit le médecin d'un ton un peu arrogant. Une suivante issue d'une famille influente risquerait de convoiter la position d'épouse.

Jinshi avait vingt ans, soit un an de plus que Mao Mao, mais faisait plus vieux que son âge. La logique voudrait qu'il prenne une concubine ou une épouse. Or il n'avait encore aucune partenaire, ce qui était vraiment surprenant.

— Avec un visage comme le sien, un mauvais choix pourrait vite se retourner contre lui, ajouta le porteur de la missive.

L'herboriste avait vu juste. Malgré ses vices, En En était entièrement dévouée à sa maîtresse. Elle ne nourrirait pas d'obsession malsaine envers Jinshi. Elle ne faisait d'ailleurs aucun effort pour cacher son désintérêt pour le poste. Quelle impertinence !

— Mao Mao faisait également partie des candidates potentielles... poursuivit le médecin en jetant un œil vers la fenêtre à la dérobée.

Collé à la vitre, un hurluberlu les observait. Le stratège au monocle était de retour après sa trop courte absence. Au dispensaire, tout le monde s'était accoutumé à sa présence désormais.

— Un haut dignitaire a toutefois décrété que tu n'avais pas les qualités requises pour ce poste, conclut le porteur de la missive.

L'excentrique continuait de les dévisager quand deux de ses subordonnés vinrent se saisir de lui par-derrière pour le déloger de son poste d'observation et l'emmener avec eux. L'apothicaire aurait tout donné pour qu'il ne s'approche plus jamais du dispensaire, mais elle savait que le répit serait de courte durée.

— J'ai conscience que le changement est soudain, mais ils veulent que tu commences demain.

En En resta silencieuse, le visage impassible. Pourtant, n'importe qui aurait pu voir à quel point l'idée lui était insupportable. Elle implora sa maîtresse du regard, qui accepta cependant la décision sans broncher. Comme elle le disait, elle ne pouvait rien faire s'il s'agissait d'une histoire d'origines.

Contrairement à ce que l'herboriste aurait cru, Yao ne montra aucun signe de jalousie et sembla même approuver cette affectation. Elle savait à quel point En En était compétente.

— Tu pourrais travailler n'importe où, lui dit-elle, un grand sourire aux lèvres. Je te souhaite le meilleur pour la suite.

Mao Mao se demanda s'il fallait y voir une façon de se venger des petits tours qu'En En jouait au quotidien à sa maîtresse, mais il n'en était rien. Elle lui donnait réellement sa bénédiction, sans avoir conscience de ce que ressentait sa suivante. Quel cœur candide.

En En grimaça. Elle espérait que Yao intervienne, non qu'elle lui fasse ses adieux. La pauvre était pieds et poings liés.

— Bonne chance, lui souhaita le médecin en lui tapotant l'épaule.

La malheureuse élue faisait une tête de six pieds de long.

— On est débordées maintenant que nous ne sommes plus que deux, dit Yao en rangeant les remèdes sur les étagères.

Elle adressait la parole à Mao Mao plus fréquemment qu'avant, et le phénomène n'avait fait que s'accroître depuis le départ de sa suivante.

— Surtout qu'En En ne lésinait pas sur les efforts, répondit l'herboriste en triant les préparations.

Il arrivait qu'elles aient à accomplir des tâches qui sortaient de l'ordinaire, mais ce jour-là, elles s'occupaient d'organiser les remèdes les plus courants utilisés par les médecins.

— J'espère que tout se passe bien pour elle... Elle ne serait tout de même pas capable de manquer de respect au frère de Sa Majesté, si ?

— Je suis sûre que tout ira bien.

— Tu as raison. En En ne commettrait pas ce genre d'impair.

Disons plutôt que Jinshi ne la fera pas exécuter pour si peu...

L'apothicaire ne se fondait pas sur les aptitudes professionnelles d'En En pour arriver à cette conclusion, mais sur le tempérament du prince impérial. Il rechignait à châtier les imprudents qui lui causaient du tort. Bien entendu, il se trouvait parfois contraint d'éliminer certains importuns, mais Mao Mao doutait qu'En En commette une faute assez grave pour lui valoir ce genre de châtiment.

Tant qu'elle ne conspire pas pour l'assassiner, tout se passera bien.

L'apothicaire retourna à sa besogne, sans se soucier davantage du sort de sa consœur.



Le bureau de Jinshi était plus animé qu'à l'accoutumée. Il tenait des documents dans une main tout en observant les fonctionnaires, les soldats et les dames de la cour qu'on lui présentait.

On aurait pu s'attendre à ce qu'un homme de son rang ne prenne pas la peine de rencontrer chacun de ses nouveaux subordonnés, mais il était lui-même à l'origine de cette initiative.

— Vous allez avoir du pain sur la planche, mais je sais que vous serez à la hauteur, déclara-t-il en souriant.

Il ne cherchait pas spécialement à leur plaire ou à les mettre à l'aise. Les autres membres de l'assistance gardaient une expression imperturbable. Un sourire permettait en général de faire bonne impression. Sauf que celui de Jinshi faisait bien souvent des ravages.

Lors de son premier jour en tant qu'eunuque à la cour intérieure, il n'avait pas été avare en la matière avec ses nouveaux collaborateurs. Résultat, il avait suffi que Gaoshun détourne les yeux un instant pour que son maître se retrouve tiré dans un fourré. Si les hommes du *hougong* avaient été privés de leur virilité, leur désir n'avait pas complètement disparu pour autant. L'un des eunuques avait voulu faire de Jinshi son jouet. Le prince impérial ignorait comment son assaillant comptait s'y prendre exactement, mais sa vertu ne s'en était pas moins trouvée en danger.

— Même avec le recul, je n'arrive toujours pas à en rire, murmura-t-il en se remémorant l'incident.

Jinshi avait frappé son agresseur avant de s'enfuir. Ce genre de relations étaient, semblait-il, monnaie courante à la cour intérieure. En public, les amants s'appelaient des frères. L'ancien intendant du *hougong* préférait ne pas y penser. Il n'avait pour sa part aucun penchant pour ce type de liaisons.

— Qu'y a-t-il, maître Jinshi ? demanda Basen, tout juste revenu de convalescence.

Le militaire avait apparemment poursuivi son entraînement quotidien malgré ses blessures. Même Gaoshun se montrait abasourdi devant la

robustesse de son fils.

— Rien, tout va bien.

Le personnel avait été trié sur le volet. La perspective d'employer de jeunes suivantes rendait Jinshi quelque peu nerveux, mais tout semblait se passer pour le mieux. Et puis, Suilen allait enfin cesser de lui rebattre les oreilles avec ce sujet chaque fois qu'il retournait dans sa chambre.

Cela étant, la vigilance restait de mise. Le prince impérial n'avait pas oublié la dernière tentative d'empoisonnement. En toutes circonstances, la prudence devait prévaloir. Le frère de l'empereur avait espéré qu'une vieille connaissance vienne occuper la place de suivante, mais le rôle avait finalement échu à une des collègues de l'intéressée – en l'occurrence l'une des nouvelles assistantes médicales.

L'examen permettant d'accéder à cette fonction inédite était d'une difficulté peu commune. Bien que l'ayant réussi, certaines recrues avaient tout compte fait été jugées inaptes et congédiées par la suite. Autrement dit, nul doute que la jeune fille retenue se montrerait compétente.

La présentation officielle du petit prince héritier approchant, le travail ne manquerait pas. Jinshi devait d'ailleurs lui-même s'y remettre et renvoya la foule rassemblée dans son bureau.

Une fois le personnel parti, le haut fonctionnaire impérial poussa un profond soupir. Seul Basen était encore présent dans la pièce. Le prince savait que le soldat ne lui tiendrait pas rigueur de son relâchement.

— Maître Jinshi, vous désirez peut-être un rafraîchissement ?

— Non, ça ira. Parlons plutôt de toi. Comment tu te sens ?

— Je suis sincèrement navré, je ne peux encore courir que deux lieues pendant mes entraînements matinaux. Je ferai en sorte de retrouver un rythme normal aussi vite que possible.

C'était déjà plus que suffisant. Les capacités physiques de Basen impressionnaient au plus haut point le frère de Sa Majesté Impériale.

Son jeune bras droit s'appliquait par ailleurs à rattraper tout le travail qui s'était accumulé pendant sa convalescence. Le soldat, qui n'était pas à l'aise avec l'administratif, faisait de son mieux, pour le plus grand plaisir de son supérieur.

— Maître Jinshi, l'interpella-t-il, un papier en main. Quelles sont vos directives concernant la prêtresse de Shaou résidant au pavillon ?

Les affaires politiques étaient une véritable plaie. Les informations pouvant être transmises oralement devaient toutes faire l'objet d'une trace écrite. La grande prêtresse était arrivée quelques jours plus tôt. Quel était l'intérêt de lui poser désormais la question par courrier ? Jinshi, après l'avoir dûment saluée, ne s'était plus réellement intéressé à son cas. Il était en fait persuadé que quelqu'un d'autre était chargé d'accueillir et de divertir leur invitée. En constatant que cette tâche lui revenait, il se montra fort surpris.

— Est-ce vraiment à moi de m'occuper d'elle ?

Il poussa un second soupir en regardant la montagne de papiers qui se dressait devant lui. En plus des affaires de la cour intérieure dont il avait la responsabilité, celles du clan Shi lui incombaient aussi depuis sa destruction.

— Tu crois qu'ils me détestent tous ?

— Au contraire, je pense qu'ils vous adorent.

— Quand tu fais cette tête, j'y croirais presque.

— Mais je suis on ne peut plus sérieux. Je crois que leurs visites sont motivées par une irrépessible envie de vous rencontrer.

Basen lui répondait en toute sincérité, sans penser à mal.

Si les dames de la cour étaient bannies du bureau de Jinshi, la raison en était, entre autres, qu'elles avaient la fâcheuse manie de faire tomber leurs papiers dans l'unique but de prolonger quelque peu leur présence auprès de lui. Même certains fonctionnaires avaient recours à ce subterfuge, si bien que le prince impérial interdisait désormais l'accès à son bureau à quiconque avait le malheur de se montrer maladroit. Il ne réprimandait pas les fautifs, mais ne pouvait s'empêcher de se méfier de leur gaucherie. Depuis, la rumeur courait que la moindre faute commise dans son bureau était sévèrement punie.

Et pourtant, la montagne de documents restait toujours aussi gigantesque.

— Pour la prêtresse de Shaou... il me semble que les médecins ne lui ont pas encore rendu visite ?

— C'est exact. Il est prévu que le docteur Can et ses assistantes l'examinent.

La grande prêtresse, figure éminente d'un pays étranger et religieuse de surcroît, ne pouvait être touchée par aucun homme – bien qu'elle ait fait la

route jusqu'à Li pour se faire soigner. Il avait été décidé que le docteur Can, le père adoptif de Mao Mao et oncle de Lacan, se rendrait auprès de la dignitaire étrangère, même si ce serait les dames de la cour qui examineraient la prêtresse. Luomen n'aurait plus qu'à s'appuyer sur leurs observations pour poser son diagnostic. Autant dire que la consultation allait s'annoncer fastidieuse.

L'équipe médicale n'avait pas son mot à dire. La demande émanait de Shaou, et il était impossible d'y déroger. L'une des assistantes médicales ayant rejoint Jinshi, il n'en restait plus que deux pour examiner la prêtresse. Mao Mao en faisait partie. Le prince impérial savait qu'elle travaillerait en bonne collaboration avec son père.

— Très bien, renseigne-toi sur l'emploi du temps des deux parties et organise la consultation. Privilégie les disponibilités de la grande prêtresse à celles de l'équipe médicale.

— Entendu.

Sans attendre, Basen nota les ordres de son maître, puis les transmittait au messager qui patientait devant le bureau.

— Autre chose ? demanda Jinshi.

Il voulait se débarrasser des affaires les plus importantes en priorité. Les questions récurrentes pouvaient attendre.

— Non, rien de particulier... Ah ! Si, nous avons reçu une requête.

— Quelle est-elle ?

Basen semblait mal à l'aise.

— Une demande de transfert...

Il tendit un papier à Jinshi. L'écriture était soignée. Elle émanait a priori de l'un des employés qu'il venait de recevoir.

— Une dame de la cour, une certaine En En, souhaiterait retourner au dispensaire.

— C'est l'assistante médicale ?

Qui se ressemble s'assemble, se dit le prince impérial en pensant à Mao Mao. Le poste, singulier, avait attiré de fortes personnalités.

Jinshi ne tenait pas particulièrement à s'entourer de dames de compagnie, au contraire même. Lorsque ses nouvelles suivantes se seraient familiarisées avec leurs tâches, il pourrait sans doute renvoyer la fameuse En En au dispensaire sans surmener les autres. Un peu de patience donc, et le souhait de cette jeune fille serait exaucé.

— Que disait sa lettre de recommandation ?

— Qu'elle est consciencieuse au travail et sait épauler son maître tout en restant en retrait. Elle exerce la fonction de dame de compagnie depuis l'âge de dix ans et excelle dans ce rôle. Elle apprend vite, mais n'a aucun désir de se faire valoir, ce qui est tout autant une force qu'une faiblesse.

— Je comprends mieux pourquoi elle a été choisie.

— Aussi... Il y a un détail qui ne concerne pas ses qualifications à proprement parler...

Basen ne pouvait se résoudre à lire ce qui était écrit.

— Quoi ? Parle.

— Un commentaire précise que, bien qu'elle ne soit pas mal à l'aise en présence des hommes... (Le soldat hésita un instant avant de poursuivre.) Ses préférences semblent aller aux femmes.

Comment ? Une femme qui aimait les femmes ?

— Je la garde ! s'exclama Jinshi en jetant la demande de transfert.

— Maître Jinshi !

— Elle est parfaite ! Ne la laisse surtout pas partir !

Le prince impérial se remit au travail, un immense sourire aux lèvres.



Chapitre 14 - Entrevue avec la prêtresse

Près de la demeure de dame Aduo, située à proximité du palais impérial, se trouvait un autre pavillon destiné à l'accueil des invités étrangers. Il avait été dévolu comme résidence à la prêtresse de Shaou et à ses accompagnatrices pour leur séjour à la capitale.

Mao Mao, Yao, Luomen et plusieurs gardes s'y dirigeaient pour la consultation médicale. L'apothicaire connaissait certains membres de la suite assignée à la dignitaire : des eunuques qu'elle avait autrefois croisés à la cour intérieure. Avec l'arrivée de la grande prêtresse, les lieux avaient été en partie interdits aux hommes, d'où le choix de ces gardes en particulier.

— Quel endroit singulier, fit remarquer Yao.

Le bâtiment se trouvait à l'opposé des dortoirs où logeaient les dames de la cour. Mao Mao et Yao n'avaient donc jamais eu l'occasion de le contempler d'aussi près. L'herboriste l'avait aperçu de loin, une fois, en se rendant chez dame Aduo, mais n'avait pas remarqué à quel point sa disposition différait des autres constructions.

Sa facture aurait pu être qualifiée d'exotique. Plus que Shaou, sa structure rappelait davantage les pays situés dans les contrées lointaines de l'Ouest. L'apothicaire n'avait jamais croisé de tels édifices en vrai, mais en avait vu des illustrations dans un livre qu'elle avait jadis emprunté. Sa structure, essentiellement constituée de bois, accueillait également de la brique à certains endroits. Les fenêtres étaient cintrées. L'ajout de verre ici et là ajoutait une touche de somptuosité à l'ensemble. L'arche de rosiers qui ornait le jardin devait être sublime lors de la floraison.

L'uniforme choisi pour le personnel était tout aussi insolite, bien que les domestiques soient sans doute originaires de Li, à en juger par leurs cheveux et leurs iris noirs.

Impossible d'employer des étrangers pour servir des dignitaires étrangers.

Si l'un d'entre eux se révélait être un espion, un scandale ne pourrait être évité. Même la domestique d'âge mûr couverte de terre qui s'occupait

du jardin avait probablement fait l'objet d'une enquête approfondie.

Le groupe pénétra dans l'enceinte de l'édifice, où il fut accueilli par une femme à l'apparence typique d'une étrangère. De grande taille, elle avait des cheveux châains et des yeux couleur olive.

— Nous vous attendions, déclara-t-elle avec un accent. Entrez, je vous en prie.

La petite troupe la suivit à l'intérieur qui s'avéra encore plus élaboré que ne le laissait supposer l'extérieur. Des piliers de pierre sculptés soutenaient la bâtisse. Çà et là étaient disposées de façon symétrique des décorations importées d'ailleurs. Un roturier qui aurait le malheur d'en faire tomber ne serait-ce qu'une seule aurait certainement passé sa vie à essayer de la rembourser.

L'ambiance se fit plus sombre à mesure que le groupe s'enfonçait dans le pavillon. Des rideaux recouvraient les fenêtres, empêchant la lumière de pénétrer à l'intérieur.

J'avais oublié... La grande prêtresse est albinos.

Autrement dit, une personne à la peau aussi blanche que ses cheveux et aux yeux écarlates. Il se disait que certains avaient les yeux bleus ou des mèches blondes dans leur chevelure, mais tous partageaient une grande sensibilité à la lumière. Selon Luomen, les albinos ne produisant pas la substance qui pigmentait la peau, les rayons du soleil leur étaient nocifs.

Pour compenser le manque de luminosité naturelle, des bougies avaient été placées sur le sol. Elles étaient posées à intervalles réguliers et éclairaient le couloir, bien que la journée soit loin d'être achevée.

— Nous y voilà. Je suis sincèrement navrée, mais les hommes devront patienter ici.

— Bien entendu, répondit Luomen.

Le médecin et les gardes restèrent dans le couloir tandis que Mao Mao et Yao pénétraient dans la chambre. Une odeur d'encens embaumait la pièce plongée dans la pénombre. La flamme orangée d'une bougie posée au sol vacilla, révélant une silhouette allongée sur un lit à baldaquin.

— Les voici, grande prêtresse.

Une servante à la peau hâlée se tenait à côté du lit. La jeune herboriste avait l'impression de l'avoir déjà rencontrée quelque part. Elle tentait de se remémorer où elle l'avait croisée quand Yao poussa un petit cri qui résonna dans la pièce.

— Oh !

Mao Mao lui donna un coup de coude pour la rappeler à l'ordre, quand elle-même comprit d'où lui venait ce sentiment de familiarité. Il s'agissait de nulle autre que l'étrangère qu'elles avaient rencontrée dans la boutique avec Jazgul. La même qui avait offert des carrés de soie brodés aux assistantes pour les remercier d'avoir retrouvé la fillette. L'herboriste l'avait prise pour une étrangère fortunée, sans se douter qu'elle accompagnait le deuxième pilier de Shaou.

La grande prêtresse se nourrit donc de grenouilles.

Mao Mao s'était convaincue qu'elle ne consommait ni viande ni poisson, sous prétexte que prendre une vie irait contre ses principes. Elle avait supposé que la prêtresse était souffrante à cause d'une carence alimentaire, mais elle s'était semblait-il trompée.

La surprise se lut un instant sur le visage de la femme à la peau hâlée. Elle avait elle aussi reconnu les dames de la cour. Elle se ressaisit aussitôt. Mao Mao et Yao étaient là pour le travail, le moment était mal choisi pour échanger des banalités.

— Après vous, dit la servante avec un accent plus prononcé que sa consœur.

Elle tira le drapé suspendu au baldaquin, révélant une femme sublime à la peau d'albâtre. Elle faisait bien plus jeune que son âge, et semblait plutôt grande de taille – bien qu'il soit difficile de se faire une idée précise étant donné qu'elle était allongée. Ses formes étaient un peu rondes, mais ses longues mains étaient fines et délicates.

Imaginons qu'elle soit un peu plus jeune et un peu plus mince...

Elle aurait été le sosie de la jeune femme qu'avait peinte l'artiste soigné par Mao Mao.

Il est vrai qu'elles se ressemblent.

Qui plus était, la grande prêtresse et Pai Niang Niang partageaient un air de famille. L'apothicaire n'avait pas oublié la mission secrète que lui avait confiée Lahan.

Cette prêtresse possède-t-elle réellement les qualifications requises par son titre ?

Ou les avait-elle perdues en donnant naissance à la blanche demoiselle ? Mao Mao était là afin d'en avoir le cœur net.

Je dois vérifier si elle a déjà accouché.

Le moyen le plus simple de s'en assurer aurait été de jeter un coup d'œil sous sa robe, mais il était hors de question de procéder ainsi. Une telle grossièreté n'était pas acceptable.

Il reste une autre méthode.

Pendant les neuf mois que durait la grossesse, le ventre enflait à une vitesse vertigineuse avant de dégonfler à la naissance. La prise de poids s'accompagnait bien souvent de vergetures, car la peau se tendait trop pour ne pas en conserver les traces.

Cela dit, l'impératrice Gyokuyo et dame Lifa y ont échappé...

S'il n'était pas exclu que la grossesse n'ait laissé aucune marque sur le corps de la prêtresse, il était tout de même plus probable qu'elle en ait gardé quelques séquelles si celle-ci avait été menée à son terme. Des vergetures constitueraient une preuve suffisante pour être utile à l'herboriste.

Me laissera-t-elle seulement lui regarder le ventre ?

Mao Mao s'inclina respectueusement avant de s'approcher du lit. Yao et elle s'étaient déjà réparti les rôles. L'herboriste procéderait à l'auscultation de la grande prêtresse pendant que sa consœur prendrait des notes. Cette dernière aurait voulu examiner la patiente elle-même, mais les médecins ayant jugé les mesures de pouls de Mao Mao plus précises, la jeune fille de bonne famille avait dû se faire une raison. Sa camarade était plus douée qu'elle, bien que cela lui soit difficile à admettre.

Mao Mao comprenait pourquoi En En trouvait sa maîtresse si charmante. D'une nature terriblement droite, Yao pouvait se montrer pénible par moments et forcer l'admiration à d'autres. Tout comme elle n'avait pas protesté quand En En avait été choisie pour servir Jinshi, elle avait fini par reconnaître la supériorité de Mao Mao en matière d'expertise médicale.

L'équipe du dispensaire avait eu accès à un rapport précisant le mal dont se plaignait la prêtresse et quels traitements elle avait reçus jusque-là. Mao Mao en avait discuté avec son père et ils avaient émis plusieurs hypothèses.

— Me permettez-vous de prendre votre pouls pour commencer ? demanda l'apothicaire en prenant garde à bien articuler.

— Bien sûr, répondit la patiente en tendant sa main.

Douce et blanche, elle laissait apparaître des veines bleues. L'herboriste posa trois doigts à l'intérieur du poignet de la patiente. Elle compta le

nombre de pulsations et communiqua le nombre avec ses doigts à Yao qui le reporta scrupuleusement.

— Êtes-vous nerveuse ? Votre pouls est un peu rapide.

La prêtresse regarda l'apothicaire avec perplexité. Peut-être n'avait-elle pas compris la question ? La femme qui se tenait à côté fit la traduction.

— Oui, un peu, répondit alors la malade avec un sourire.

Le rythme cardiaque n'étant pas alarmant, Mao Mao décida de ne pas s'en préoccuper pour le moment.

— Puis-je toucher votre visage ? J'aimerais examiner vos yeux et votre langue.

— Bien entendu.

L'assistante médicale posa ses deux mains sur les joues de la prêtresse. Sa peau était souple, jolie d'apparence et ne révélait aucune imperfection – excepté quelques rides de sourire. Elle lui tira la peau sous les yeux afin d'examiner ses globes oculaires, puis lui demanda de tirer la langue.

On a eu de la chance, dans un sens. Mao Mao pensait à leur rencontre avec Jazgul et à leur entrevue dans la boutique de produits exotiques. *Des grenades et du hasma...*

Les ingrédients achetés par la servante avaient tous des propriétés médicinales. Ils n'avaient toutefois pas été mentionnés dans le rapport qu'on leur avait transmis. La prêtresse ingérait donc quotidiennement ce qui s'apparentait à des remèdes. Mao Mao jeta un coup d'œil à la jeune femme qui se tenait à côté du lit. Elle avait pris un air détaché. Sa surprise s'était totalement évaporée.

Elle ne lui administre donc pas en connaissance de cause ? Il ne s'agirait que d'une coïncidence ?

La prise de remèdes en trop grande quantité pouvait entraîner des effets néfastes pour le corps.

— Excusez-moi, pourriez-vous m'écrire en détail les mets préférés de la grande prêtresse ?

— Tout de suite.

La servante s'empressa de noter les informations demandées. Sauf qu'il y eut un petit problème, car ses notes étaient en shaounais. Certains mots étaient inconnus de l'apothicaire, elle devrait prendre le temps de les traduire avant d'y réfléchir. Quoi qu'il en soit, ce serait à son père de poser le diagnostic final. Elle le laisserait s'occuper du déchiffrement.

— Pourriez-vous ouvrir votre haut ?

— Bien sûr.

La prêtresse s'exécuta à gestes lents, découvrant sa poitrine et son nombril. Elle avait choisi une chemise de nuit qui s'ouvrait par le devant, en prévision de la consultation.

— Permettez-vous que je vous ausculte ?

— Fais donc.

Mao Mao lui posa une main sur le torse pour sentir ses battements de cœur. Elle en profita pour observer son ventre à la dérobée.

Pas de vergetures, nota-t-elle.

Peut-être son ventre rebondi l'en avait-il protégée ? À moins qu'ils se soient fourvoyés et que le second pilier de Shaou n'ait jamais enfanté. Un autre indice semblait confirmer qu'ils faisaient fausse route.

Sa poitrine est peu développée pour une femme de sa corpulence.

L'absence de menstruation chez une jeune fille pouvait être un signe d'intersexuation – ni homme ni femme, mais les deux à la fois. La taille de sa poitrine paraissait corroborer cette hypothèse, mais que la nature l'ait juste dotée d'un buste plat n'avait rien d'impossible. En somme, il était difficile de statuer sur le caractère nullipare de la prêtresse. Le diagnostic serait différent si sa supposée aménorrhée se révélait être une ruse.

Il leur manquait des éléments essentiels pour avancer. À mesure que Mao Mao poursuivait son auscultation, sa perplexité se renforça. Son examen ne lui apportait aucune certitude. Elle éprouvait une sensation désagréable qu'elle n'arrivait pas à expliquer. Quelque chose clochait, mais la consultation se termina sans qu'elle ne mette le doigt dessus.

Si seulement je pouvais l'examiner en bas...

Mieux valait s'abstenir. Que la prêtresse l'ait laissée examiner sa poitrine lors de la première visite s'apparentait déjà à un petit exploit. Même au sein de la cour intérieure, certaines concubines refusaient de se dévêtir.

— Vous pouvez vous rhabiller.

Il lui faudrait plus d'une visite avant d'avoir le fin mot de l'histoire. Malgré tout, il n'y avait pas lieu d'insister. Il était préférable qu'elle s'occupe de faire le compte rendu de la consultation à son père.

— Je vais discuter de votre état de santé avec le médecin.

— Entendu.

Mao Mao et Yao quittèrent la pièce tandis que la servante aidait la prêtresse à remettre de l'ordre dans sa tenue.

— J'ai cru que mon cœur allait s'arrêter ! s'exclama Yao dans la calèche du retour.

Quand elle se rendit compte qu'elle s'était exprimée à haute voix, la dame de la cour se reprit et prétendit n'avoir rien dit. Si En En avait été présente, nul doute qu'elle aurait lancé à l'herboriste l'un de ses regards entendus qui disaient « ma maîtresse est à croquer ». Mao Mao se contenta d'étudier scrupuleusement la jeune fille de bonne famille.

La première consultation lui avait laissé un goût d'inachevé. La jeune apothicaire n'avait même pas pu échanger quelques mots avec son père au pavillon. Il lui avait fallu attendre de quitter le bâtiment.

Que de détours inutiles...

La prêtresse avait parcouru un long chemin par la mer dans l'espoir de se faire soigner à Li. Et pourtant, elle refusait de se faire examiner par un véritable médecin.

— Alors ? s'enquit Luomen.

Mao Mao soupçonnait son père d'avoir déjà son idée sur la question. L'homme doux et trop bon pour son propre bien lui demanda tout de même comment la visite s'était passée. Sa fille lui raconta ce qu'elle avait appris.

— Tu crois que la grande prêtresse est vraiment malade ? finit-elle par lui lancer sans prendre de gants.

— Comment ça ? intervint Yao. Elle a fait un long voyage pour recevoir des soins ici.

— Oui, la route jusqu'à Li n'a probablement pas été de tout repos. Je pense qu'elle est réellement malade, mais je doute que ce soit une affection qui nécessitait un aussi long voyage pour la traiter, répondit Mao Mao en prenant soin de peser ses mots.

— Et de quel mal souffre-t-elle à ton avis ? l'interrogea Luomen.

Sa fille consulta les notes de Yao avant de répondre :

— Elle a déclaré avoir des insomnies et ressentir une immense fatigue. Elle est également affectée d'un léger embonpoint. Mais ce n'est pas ce qui me tracasse le plus...

La prêtresse s'était cassé l'auriculaire gauche, or celui-ci ne guérissait pas. Cette fracture ne l'entravait pas dans son quotidien, mais n'en

constituait pas moins une gêne.

— Je soupçonne ses problèmes d'être liés à une baisse de son yin, autrement dit son énergie féminine. Ce phénomène peut se produire lorsqu'une femme atteint un certain âge.

Après l'arrêt définitif des règles, pour être exact. La chute du yin s'accompagnait de conséquences néfastes sur le plan psychologique et physique. La fragilisation du squelette en faisait partie.

Quarante ans était un âge un peu précoce pour ne plus être réglée, sans être inconcevable. Si les allégations sur son aménorrhée se révélaient justes, alors la prêtresse serait plus sujette à ce type de problèmes.

— Je vois. Partons du principe que tu as raison. L'art de la médecine diffère selon les pays. Peut-être étaient-ils convaincus de ne pas être en mesure de soulager la grande prêtresse. Ils l'ont donc envoyée à Li pour qu'elle puisse y bénéficier de notre savoir-faire. As-tu des éléments pour appuyer ton hypothèse ?

— Oui, dit Mao Mao en sortant la liste détaillant le régime alimentaire de la patiente. Elle n'a reçu aucun traitement visant à augmenter son yin. Cela n'était cependant pas nécessaire, car ses repas quotidiens contiennent des aliments qui le pallient.

— Tu veux parler des ingrédients que son assistante a achetés l'autre jour ? s'enquit Yao, faisant le lien.

Parmi les produits que l'étrangère s'était procurés en grande quantité accompagnée de Jazgul, on retrouvait des aliments utilisés pour soulager les problèmes de santé féminins. La prêtresse savait très bien comment traiter son affection. Ce qui avait motivé son long voyage maritime pour rejoindre Li était sans nul doute des raisons politiques.

— Tu partages donc la même analyse ? demanda Luomen à Yao.

— Mes connaissances médicales sont plus limitées que celle de Mao Mao, mais j'ai vu la servante de la grande prêtresse acheter les aliments dont il est question. Je n'ai pas d'objection.

Admettre son ignorance suscitait certainement de la frustration chez la jeune fille de bonne famille. L'apothicaire apprécia d'autant plus son honnêteté, qui avait véritablement un côté charmant. Décidément, Mao Mao se prenait de plus en plus à penser comme En En.

Yao a donc conscience de l'usage thérapeutique de ces ingrédients.

Dans ce cas, peut-être était-elle au courant des vertus de son dessert préféré ? Il faudrait que Mao Mao l'interroge à ce sujet.

Luomen montrait quelque contrariété. En réalité, il était d'un caractère dubitatif, mais son trouble semblait plus profond qu'à l'accoutumée.

— Je tiens à vous rappeler une chose.

— Oui ? demandèrent Mao Mao et Yao à l'unisson.

— Dans notre métier, des vies sont toujours en jeu. (Une belle tautologie.) Nous ne devons pas soumettre la grande prêtresse à des traitements présentant des risques.

— Oui, ça me paraît évident, répondit Yao, perplexe.

— Cette discussion doit absolument rester entre nous. Vous ne devez en parler ni à la prêtresse, ni à ses servantes, sous aucun prétexte. Nous n'avons qu'un seul devoir : traiter son mal.

Même si la malade s'en occupait déjà elle-même.

Yao ne semble pas approuver.

Et c'était bien normal. Pourquoi administrer un traitement que la patiente prenait déjà ? Ce serait reconnaître leur incompetence.

Sauf que par moments, feindre l'ignorance peut s'avérer judicieux.

Lorsque le père de l'apothicaire avait mentionné que des vies étaient en jeu, il ne faisait pas allusion à la mort éventuelle de la prêtresse, mais à celles des assistantes médicales. Mao Mao, tout comme son père, avait bien senti les enjeux politiques sous-tendant cette affaire. Un mot mal choisi et leurs vies seraient en péril. Une logique difficile à concevoir pour une jeune fille respectable qui ignorait la réalité du monde.

Si En En était là, elle aurait su comment lui faire passer le message...

Hélas, l'intéressée avait une autre mission. Mao Mao jeta un coup d'œil à l'extérieur, puis tenta de faire dévier la conversation.

— Yao, nous sommes bientôt arrivées.

Il fallait plus de temps pour se rendre au dispensaire depuis la cour que pour effectuer le trajet jusqu'à celle-ci depuis le pavillon. Autant dire que l'escapade était particulièrement éreintante.

— Et si nous cherchions des remèdes une fois de retour au dispensaire ? Peut-être en trouverons-nous un qui n'existe qu'à Li. Si l'état de la prêtresse s'améliore ne serait-ce qu'un peu, ce sera toujours ça de pris.

— Oui, d'accord...

Yao était loin d'être idiote. Elle avait compris que les protestations ne mèneraient à rien. Elle accepta la proposition de l'apothicaire sans discuter.

De retour au dispensaire, Luomen rassembla ses notes, puis s'en alla rédiger son rapport. Avec sa permission, les assistantes médicales pénétrèrent dans l'officine et se mirent en quête d'un remède adéquat. Elles sortirent et alignèrent tous les produits susceptibles de soulager les affections du yin, y compris ceux qui auraient une efficacité limitée sur la patiente et ceux qui avaient déjà été testés.

Mao Mao faisait appel à sa mémoire tandis que Yao s'aidait d'un livre. Heureusement qu'elles avaient reçu l'autorisation de Luomen, car elles monopolisaient littéralement la remise. Un médecin passa sa tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Que se passe-t-il ici ? L'officine est sens dessus dessous ! Quel genre de remèdes... Ah !

Le praticien poussa un cri d'effroi. Vieille connaissance du père de l'herboriste, il avait collaboré avec la jeune fille lorsque la virginité de dame Lishu avait été remise en question.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Notre sélection vous interpelle-t-elle ? s'enquit Mao Mao en scrutant le médecin.

— Non, j'ai simplement cru pendant un instant qu'on allait me renvoyer là-bas.

— Où ça ?

— Là-bas, dit-il en désignant le nord de la cour. Au *hougong*.

— Et comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ? Certes ces traitements sont réservés aux affections féminines, mais l'affaire en question ne concerne pas la cour intérieure.

L'herboriste embrassa du regard les remèdes qu'elle avait alignés.

— Oh, je comprends mieux... Comme nous traitons presque exclusivement des hommes à la cour intérieure, je me suis fait des idées.

Les remèdes qu'il voyait lui rappelaient manifestement de terribles souvenirs. Fut un temps où les médecins qui avaient conservé leur virilité avaient la permission de visiter la cour intérieure.

— J'oubliais que vous aviez autrefois officié au *hougong*. Il s'est passé quelque chose ?

— Rien de grave, juste une mauvaise expérience. Tenez, prenez ça, ajoutez ça et un peu de ça... dit le médecin en montrant plusieurs des substances alignées. En les mélangeant, vous obtiendrez une boisson qui inhibe la masculinité.

— Comment ça ? demandèrent Mao Mao et Yao.

— C'est simple. Il arrive que des hommes qui ont gardé leurs attributs aient besoin d'entrer à la cour intérieure. Afin d'éviter tout scandale, on les oblige à boire cette préparation qui annihile leurs désirs.

— Oh.

L'apothicaire comprenait le raisonnement qui sous-tendait cette explication. Jinshi mis à part, elle s'était toujours demandé comment Gaoshun pouvait aller et venir au *hougong* sans conséquence. Il ingurgitait probablement cette décoction à chaque fois.

— Je doute que le goût soit plaisant.

— C'est infect, répondit le médecin qui visiblement savait de quoi il parlait. Le pire, ce sont les effets secondaires qui l'accompagnent quand on en prend trop souvent.

— J'étais certaine qu'une telle préparation ne serait pas sans effets néfastes.

— Et tu ne t'es pas trompée. Tout remède peut s'avérer nocif quand il est pris en trop grande quantité. Enfin bon, voilà pourquoi j'ai toujours un peu d'appréhension lorsque je vois ces ingrédients.

Mao Mao comprenait mieux sa réaction. Elle aurait aimé en savoir plus sur ces fameux effets secondaires, mais le médecin s'était déjà éclipsé.

— En En est une experte dans ce domaine, fit remarquer Yao.

— Je n'ai aucun mal à le croire.

— Peut-être devrions-nous lui écrire pour lui demander son avis ? Il faut être prudentes avec les effets indésirables.

— Excellente idée. Je suis sûre qu'elle sera ravie qu'on la consulte.

En En avait été séparée de sa maîtresse adorée depuis un certain moment déjà. Les premiers symptômes de manque avaient sans doute commencé à faire leur apparition. De son absence découlait néanmoins un effet bénéfique : grâce à elle, Yao et l'herboriste avaient l'occasion d'échanger plus souvent et plus naturellement que par le passé. Mao Mao examina les produits qu'elle avait sortis et se mit à réfléchir à la meilleure combinaison possible.

Chapitre 15 – Maman poule

Les assistantes médicales auscultèrent la prêtresse à plusieurs reprises. Un jour qu'elles revenaient justement de l'une de leurs consultations, en calèche, elles ne purent s'empêcher de remarquer l'animation digne de la nouvelle année qui emplissait les rues.

— Ce serait plus rapide de rentrer à pied, nota Yao.

Mao Mao, qui savait pour la rotule manquante de son père, ne répondit pas. Luomen adressa un sourire embêté à la consœur de sa fille adoptive.

— Navré, je crains que cela ne fasse un peu loin pour mes jambes.

La jeune fille de bonne famille se sentit penaude. Il était trop tard pour rectifier le tir. Heureusement pour elle, il en fallait plus pour froisser le vieux médecin. D'autres figures éminentes de la cour n'auraient pas aussi bien pris sa remarque.

Mao Mao ignorait si les examens médicaux qu'elles menaient avaient un sens, mais leurs conseils avaient été bien accueillis.

L'apothicaire aurait préféré que les traitements que sa consœur et elle avaient préparés portent leurs fruits, mais leur recommandation concernant l'hydratation de la grande prêtresse avait eu un effet positif sur la santé de leur patiente.

À Shaou, l'eau était un bien précieux. Les habitants n'avaient pas pour habitude d'en boire en quantité suffisante. Au regard de ses fonctions, la prêtresse ne pouvait se rendre au cabinet d'aisances à loisir, ce qui la poussait d'autant plus à limiter sa consommation d'eau. Or elle leur avait gaiement confié que depuis qu'elle s'hydratait correctement, ses maux de tête se faisaient moins fréquents.

Elle se réjouissait également de prendre l'air plus souvent. En tant qu'albinos, elle ne sortait d'ordinaire que la nuit, mais avec le climat de Li, plus pluvieux et moins ensoleillé qu'à Shaou, elle pouvait prendre une ombrelle et vaguer les jours de mauvais temps.

Le second pilier de Shaou profite de son séjour pour se prélasser dans nos contrées...

Elle en vint à se demander si le but de la prêtresse n'était pas de prendre des vacances. Bien entendu, elle ne passait pas ses journées à lambiner. Il lui arrivait même d'avoir de la visite. Elle ne se contentait d'ailleurs pas de recevoir des dignitaires, mais accueillait également les curieux qui souhaitaient converser avec l'éminente figure venue de la contrée de l'Ouest.

Tout comme Pai Niang Niang avant elle, la couleur de peau unique de la prêtresse albinos intriguait les foules.

— Le visiteur du jour voulait qu'elle lui prédise son avenir, dit Mao Mao.

— Les prédictions font partie du travail d'une prêtresse, mais la demande n'en est pas moins déplacée, répondit Luomen. Elle reste une dignitaire d'une nation étrangère.

Yao et Mao Mao acquiescèrent. D'autant plus que la présence de la prêtresse se justifiait par la nécessité de recevoir des soins. Les imbéciles qui formulaient de telles requêtes à une malade manquaient cruellement d'empathie. Hélas, c'était le cas de bon nombre de gens.

— On raconte que ses prédictions sont toujours justes, mais j'ai des réserves quant à ceux qui s'y accrochent et prennent des décisions sur leur avenir en fonction de prophéties sans fondements, dit Mao Mao.

Voilà le point qui la dérangeait. Les prédictions ne reposaient sur aucun élément rationnel. Au mieux, elles prouvaient que la prêtresse était fine psychologue.

— Tu ne peux pas t'empêcher de vouloir expliquer les choses, commenta son père.

— Tu n'aimes pas la voyance ? intervint Yao.

— Ça ne te met pas mal à l'aise ? lui demanda Mao Mao en retour.

En ce bas monde, rien n'était noir ou blanc. Les mystères de l'univers ne faisaient que révéler les limites de la connaissance humaine. L'herboriste avait la conviction que des explications se cachaient toujours derrière les phénomènes d'apparence surnaturels.

— Je ne suis pas persuadée que brûler une carapace de tortue soit le meilleur moyen de choisir une nouvelle capitale, en effet.

— Pourtant, il y a une logique derrière cette pratique, affirma Luomen. En t'appuyant sur la faune locale, tu peux savoir si les animaux mangent à leur faim. En d'autres termes, si la terre est riche. Appelle ça « divination »,

puis attribue le message aux dieux ou à un immortel et tu obtiendras l'adhésion du peuple. C'est ainsi que naît la politique.

Je vois, ça se tient, acquiesça intérieurement la jeune apothicaire.

Yao écoutait le médecin avec fascination.

— Les problèmes surgissent quand on oublie le sens d'un rituel et les raisons pour lesquelles il était pratiqué à l'origine. Le danger apparaît lorsque seule sa forme persiste, déclara Luomen d'une voix mélancolique. J'ai déjà fait halte dans un village qui avait pour coutume d'enterrer tous les enfants nés dans l'année en cas de mauvaises moissons. Mais un jour, ces sacrifices n'eurent aucun effet sur leurs récoltes. Ils se mirent alors à sacrifier d'autres villageois, les uns après les autres, jusqu'à ce que le village devienne pratiquement désert. Je m'y suis arrêté au cours de l'un de mes voyages.

Je sais déjà comment ça va se finir.

Étant donné la malchance qui caractérisait son père, Mao Mao se doutait de la suite.

— Quand je suis arrivé, les villageois restants m'ont attaché et jeté dans un trou. J'ai vraiment cru que c'était la fin. Si mon compagnon de voyage ne m'avait pas retrouvé, je serais littéralement six pieds sous terre à l'heure qu'il est.

Yao en resta coite. Luomen leur racontait cette sinistre anecdote sur un ton bien trop léger. Malgré sa sagesse, il manquait un peu d'objectivité sur sa propre infortune. Qu'il soit eunuque ne résultait d'ailleurs pas d'un choix personnel.

— Vous pensez peut-être que les sacrifices humains sont absurdes, mais ils se sont parfois montrés efficaces dans le passé. Le village dont je vous parlais avait pour habitude de cultiver les mêmes espèces végétales au même endroit année après année. Ils utilisaient assez d'engrais, mais un nutriment manquait néanmoins. Or il était justement produit par le corps humain.

Le sacrifice n'avait donc de sens qu'en cas de mauvaises moissons dues à la monoculture. Or, les champs du village qu'avait visité Luomen avaient été ravagés par une maladie transmise par les insectes. Tuer des êtres humains avait donc été vain.

— Certaines personnes perpétuent des pratiques sans en comprendre le sens, simplement car elles ont porté leurs fruits par le passé. Il suffit que des

hommes constatent que les rendements sont meilleurs près des cimetières pour qu'une tradition de sacrifices humains voit le jour. Avec le temps, les dieux et les immortels s'en mêlent et transforment la pratique en rituel divin. La religion est une excuse très commode. Le caractère sacré de la prêtresse de Shaou découle peut-être d'un processus similaire.

Ils étaient arrivés devant le dispensaire. Mao Mao aurait tant aimé poursuivre leur discussion. Elle aida son père à descendre de la calèche. L'heure était venue d'écrire leur rapport.

Quand ils entrèrent dans le bâtiment, ils découvrirent avec stupéfaction qu'un vent de panique y soufflait.

— Enfin vous voilà ! s'exclama un médecin manifestement angoissé en s'approchant du groupe.

— Que se passe-t-il ? demanda Luomen.

— Quelle question ! Qui aurait pu se douter qu'il passerait pendant votre absence à tous les deux ? Nous l'avons pourtant prévenu que vous n'étiez pas là, mais il a décidé d'attendre votre retour !

Mao Mao échangea un regard avec son père. Le nombre de candidats susceptibles de provoquer une telle panique était limité.

— J'y vais.

Luomen franchit la porte du dispensaire. Sans surprise, l'excentrique au monocle l'y attendait sur un canapé qu'il avait fait installer.

— Mon oncle ! Vous vous êtes fait attendre ! s'exclama l'hurluberlu avec un sourire béat.

— Lacan, voyons ! Quand vas-tu cesser d'apporter ton mobilier chez les autres ? Et les emballages de tes gâteaux vont dans la poubelle, pas par terre. Tant que j'y suis, ne viens pas te plaindre le jour où tu auras des caries à force de boire du jus de fruits ! J'espère au moins que tu ne les bois plus à la bouteille ?

Le vieil eunuque se mit à ramasser les papiers gras qui traînaient sur le sol.

— On dirait une nourrice, murmura Yao.

L'assistance partageait l'avis de la jeune fille de bonne famille. En voyant Luomen se mettre à ranger, les subordonnés du stratège et les apprentis médecins se dépêchèrent de l'imiter. La jeune herboriste aurait dû se joindre à eux, mais son irruption risquait de semer encore plus le chaos.

Au reste, elle n'avait pas vraiment envie d'aider. Elle se cacha derrière un pilier pour observer la scène.

— Mon oncle ! Où est Mao Mao ? Je sais qu'elle n'est pas loin ! s'exclama Lacan en humant l'air à la manière d'un chien.

— C'est répugnant... murmura la jeune apothicaire.

— Mao Mao, tu peux arrêter de faire cette tête ? demanda Yao. C'est terrifiant.

L'interpellée se passa une main sur le visage pour détendre ses traits. Sa crispation restait néanmoins visible.

— Mao Mao ! Je réclame Mao Mao ! s'agaçait l'énergumène au monocle.

— Allons, allons, le reprit son oncle. Je t'avais pourtant mis en garde. Si tu n'es pas sage, ce sera double dose de carottes. Ce soir, tu auras droit à un gruuu aux carottes.

Luomen se transformait peu à peu en nourrice. Plusieurs spectateurs se tenaient le ventre, hilares. Les autres échangeaient des regards troublés, indécis sur le comportement à adopter.

— Mais je veux un gruuu aux œufs, moi ! Non, je veux dire, où est Mao Mao ? J'ai une bonne raison d'être là aujourd'hui !

— Quand je te vois affalé sur le canapé que tu as fait venir et salir tout le dispensaire avec tes gâteaux, j'ai du mal à y croire.

Luomen ouvrit un tiroir d'où il sortit une brosse à dents qu'il tendit à l'excentrique au monocle. Stratagème subtil pour lui enjoindre de prendre en main sur-le-champ son hygiène buccale.

— Et si tu commençais par m'expliquer les raisons de ta présence ? Je sais que tu perds le sens de la mesure quand il est question d'une certaine jeune fille. Si je juge que ta demande est justifiée, je lui transmettrai le message.

Lacan hocha la tête vigoureusement tout en se brossant les dents. Le vieux médecin saurait s'occuper de son cas. Mao Mao ramassa un panier de bandages usés dans le couloir, se figurant que les deux hommes auraient le temps de finir leur discussion pendant qu'elle laverait le linge.

Luomen appela sa fille une petite heure plus tard, alors qu'elle étendait les bandages propres. Le pauvre vieillard semblait exténué.

— Que voulait-il ?

La question émanait non pas de Mao Mao, mais de Yao.

— Quelque chose d'assez inattendu, je dois l'avouer, répondit le vieil eunuque.

— Dites-nous-en plus.

— La présentation officielle du prince héritier est pour bientôt. Lacan voudrait que Mao Mao soit sa goûteuse personnelle pendant le repas qui suivra la cérémonie.

Il compte y assister ? s'étonna l'intéressée.

D'après Lahan, le commandant suprême participait rarement aux réceptions officielles. Il n'avait même pas pris la peine de se montrer durant le banquet où Mao Mao avait officié en tant que goûteuse.

— Pourquoi ? maugréa-t-elle.

Elle n'ignorait pas que nombreuses étaient les personnes qui nourrissaient une rancœur à l'égard du stratège. Au demeurant, elle n'aurait jamais cru qu'il ferait personnellement appel à ses services. Elle se serait même plutôt attendue à le voir s'opposer à ce qu'elle prenne ce genre de risques.

— S'il avait demandé à ce que tu deviennes sa suivante, tu aurais pu refuser mais là, il s'agit d'une requête particulièrement délicate. Que veux-tu faire ? Compte tenu de sa dernière intoxication alimentaire, personne ne verra d'objection à ce qu'il vienne accompagné d'une goûteuse.

— Ai-je vraiment le choix ?

« Requête délicate », bel euphémisme pour ce qui s'apparentait à un ordre en bonne et due forme. Luomen avait tendance à se laisser marcher sur les pieds. Après l'incident avec le stratège, tout le monde s'était mis à le surnommer « maman ». Cela étant, ce nouveau surnom importait peu à Mao Mao.

— Je peux vous poser une question ? demanda Yao en levant la main.

Luomen hocha la tête en signe d'assentiment.

— Mao Mao et moi n'étions-nous pas censées accompagner la grande prêtresse pendant le banquet ?

— En effet, il était prévu que l'une d'entre vous reste à ses côtés.

Quant à savoir laquelle des deux assistantes médicales se verrait confier cette tâche, la décision n'était pas encore prise. Deux goûteuses devaient assister la prêtresse : l'une originaire de Li et l'autre de Shaou. Étant donné son rang, ainsi que le nombre de gardes et de servantes qui l'entouraient,

pouvoir s'asseoir à quelques mètres d'elle lors d'un tel événement était considéré comme un honneur.

— Dans ce cas, tu accompagneras le commandant suprême. Je m'occuperai de la prêtresse, déclara Yao, intransigeante.

— Pas si vite ! J'ai le droit de donner mon avis !

La jeune herboriste craignait la réaction d'En En en apprenant que sa maîtresse devrait goûter des plats potentiellement empoisonnés. Elle avait déjà décidé qu'elle prendrait les risques à sa place.

— S'il a expressément demandé que ce soit toi, mieux vaut accepter. Sans compter le scandale qui ne manquerait pas d'éclater si le commandant suprême se mettait à rôder autour de vous pendant que tu accompagnes la prêtresse.

Mao Mao ne trouva rien à répondre. Son père ne fut pas plus loquace. Si la cour fermait les yeux sur les extravagances du stratège, elles ne seraient pas prises avec autant de légèreté en présence du second pilier de Shaou. Sa personne était sacrée, au point que même les eunuques avaient interdiction de la toucher.

— Mao Mao... lança Luomen en posant la main sur l'épaule de sa fille.

— Tu peux me faire confiance. Je saurais m'occuper de la prêtresse, ajouta Yao en faisant de même sur l'autre épaule de la jeune herboriste.

— Attendez un peu ! protesta l'intéressée en agitant les bras.

— Navré, Mao Mao, mais il est impossible de refuser. Pense à la grande prêtresse. Tu dois accepter la requête de Lacan. Nous devons à tout prix éviter une crise diplomatique.

— Non, réfléchis ! Je suis sûre qu'il y a une autre solution !

— Malheureusement non, trancha son père en lui tapotant l'épaule.

Chapitre 16 – Dîner d'État

Le temps ne s'écoulait pas invariablement à la même vitesse. Les moments heureux apparaissaient trop brefs tandis que les périodes douloureuses semblaient s'éterniser. Les jours avant le dîner passèrent donc en un rien de temps, comme c'est toujours le cas pour les instants qui précèdent un événement déplaisant.

Mao Mao insista lourdement pour ne pas avoir la moindre interaction avec l'excentrique stratège jusqu'au repas. À l'inverse, Yao se montrait enchantée qu'on lui ait confié une mission qu'elle exécuterait seule. Elle passa les dernières nuits avant l'événement au pavillon où résidait la prêtresse. Puisqu'elle serait sa goûteuse, autant se familiariser avec son régime alimentaire. La nourriture que la prêtresse consommait au quotidien était soumise à une scrupuleuse vérification, mais le second pilier de Shaou préférait jouer la carte de la prudence. Mao Mao, pour sa part, se faisait une joie de découvrir la cuisine du pays du sable et blâmait le stratège pour cette occasion manquée.

Yao n'ayant jamais officié en tant que goûteuse, l'apothicaire lui enseigna les ficelles du métier avant qu'elle ne rejoigne le pavillon de la dignitaire de Shaou. En élève modèle, la jeune fille de bonne famille avait pris en note chacun de ses conseils. Elle était parée.

Le jour du dîner, Mao Mao devait se rendre au travail une heure plus tôt qu'à l'accoutumée.

Je ne veux pas y aller...

Combien de fois s'était-elle répété ce mantra ? Gagnée par la lassitude, elle finit par se changer, puis quitta sa chambre au tout dernier moment. Elle n'avait pas meilleure mine qu'un prisonnier qu'on conduisait à l'échafaud.

— Mao Mao...

— Tiens, ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vues.

La jeune fille qui venait de lui adresser la parole n'était autre qu'En En. Depuis son entrée au service de Jinshi, elle n'était pas revenue au dortoir et passait ses nuits ailleurs.

Je crains que Yao lui manque... songea l'herboriste.

Sa consœur avait les traits tirés, le regard vide et les lèvres sèches. Sa démarche titubante rappelait les mouvements d'un spectre.

— Dis-moi, Mao Mao, où est ma maîtresse ?

— Yao ? Elle n'est pas là...

Tout à coup, ce fut comme si le monde d'En En venait de s'écrouler. Elle chancela, avant de s'adosser contre un mur puis de se laisser glisser jusqu'au sol, tel un escargot recroquevillé sous l'effet du sel.

— Tout va bien ? s'enquit l'herboriste.

Elle connaissait la réponse, mais il aurait été impoli de ne pas poser la question.

— Dame Yao...

Elle est vraiment éprise de sa maîtresse...

Mao Mao la réconforta maladroitement tout en s'interrogeant sur la conduite à adopter. La tâche qui l'attendait était loin de l'enchanter, mais un retard pour raison personnelle allait à l'encontre de ses principes. Elle ne pouvait pas s'éterniser auprès de sa consœur.

— Quelle mouche t'a piquée ? Tu n'es pas censée être au travail ? Je croyais que tu devais passer ta journée au service de ton nouveau maître ?

En En poussa un gémissement plaintif.

— C'est le seul moment que j'ai trouvé pour m'éclipser. La suivante du prince de la lune me surveille très étroitement...

— Oh, je vois... compatit Mao Mao.

Le prince de la lune désignait Jinshi. En tant que frère cadet de Sa Majesté, il avait reçu un nom officiel que seuls l'empereur et la famille impériale étaient autorisés à prononcer. Par conséquent, tout le monde utilisait des surnoms pour parler de lui. Suilen, suivante à l'aube de la vieillesse, était un personnage à ne pas sous-estimer. Même En En n'arrivait pas à lui échapper.

— Elle risque de se fâcher si tu ne retournes pas à ton poste dans les plus brefs délais.

— Tu as sans doute raison... Mais ce n'est pas grave. Je voulais simplement humer le parfum de Yao, lui démêler les cheveux et la coiffer. M'occuper de la chevelure d'un bougre me répugne, qu'importe qu'elle soit douce et soyeuse.

Jinshi, un bougre ?

La dévotion pour sa maîtresse sautait aux yeux. Au demeurant, que Suilen lui confie la chevelure du frère cadet de Sa Majesté signifiait que la vieille nourrice appréciait la jeune fille. À l'époque où Mao Mao le servait, la suivante en chef avait attendu que l'herboriste prenne ses marques avant de lui demander de s'en occuper à plusieurs reprises – ce qu'elle avait toujours refusé, arguant qu'elle manquait d'expérience.

En En se redressa lentement. Elle semblait sur le point de partir lorsqu'elle se tourna vers Mao Mao. Elle venait de se remémorer quelque chose.

— J'y pense, je n'ai pas répondu à ta lettre. Œil de lynx veille, tu comprends...

Une correspondance trop fréquente pouvait attirer l'attention – il ne fallait pas qu'on la suspecte d'être une espionne. Sa petite visite dans les dortoirs était déjà bien assez louche. Mao Mao savait qu'elle serait appelée à témoigner pour innocenter sa consœur si on venait lui demander des comptes.

— Merci, En En.

L'herboriste prit la lettre. Comme sa camarade semblait s'y connaître en traitement des maladies féminines et en produits de beauté, Mao Mao lui avait demandé conseil concernant l'état de la grande prêtresse.

Elle ouvrit le document. La réponse d'En En était fort détaillée : si l'apothicaire connaissait en grande partie les informations qu'elle contenait, elle découvrit néanmoins quelques effets dont elle ignorait l'existence. Sa collègue l'impressionnait.

Ses yeux s'arrêtèrent sur une ligne au milieu de la lettre.

— Dis, ce que tu as écrit ici...

Elle rattrapa En En qui tentait de retourner à son poste d'un pas mal assuré.

— Sur le *hasma*, c'est vrai ?

— Oui.

— Et tu en donnes à Yao en connaissance de cause ?

L'herboriste savait que cet ingrédient était censé l'aider à se développer, mais pas de cette manière-là.

— Je veux qu'elle devienne une belle femme, répondit En En, dont le visage s'illumina un instant avant de se rembrunir aussitôt.

Il était temps pour Mao Mao de rejoindre son poste pour la cérémonie. Tout en compatissant avec Yao, elle se mit en route.

L'herboriste ignorait comment allait se dérouler la journée dans le détail. Une sorte de célébration aurait lieu, mais elle n'avait pas mémorisé toutes les étapes. Du reste, seules les personnes qui prendraient part à la cérémonie étaient autorisées à rejoindre le lieu où elle se tiendrait. Mao Mao devait attendre qu'elle se termine. Qu'on l'ait fait venir une heure plus tôt pour faire le pied de grue la contrariait quelque peu.

Quitte à patienter, autant en profiter pour contempler les remèdes de l'officine, mais on ne lui en laissa pas le loisir. Un médecin l'appela pour une course.

— Apporte ça aux concubines.

Pour les fleurs du *hougong*, les événements comme les banquets et les dîners faisaient partie des rares occasions de mettre le pied à l'extérieur. Il restait toutefois inconcevable d'envoyer un homme comme messenger. En l'absence de Yao et En En, la tâche échet donc à Mao Mao.

Elle jeta un coup d'œil à ce que le médecin lui avait confié : des bâtonnets d'encens. Pourquoi en gardait-on dans un dispensaire ? Tout bonnement parce qu'ils étaient utilisés pour leurs effets thérapeutiques et pratiques, notamment éloigner les insectes et apaiser l'anxiété.

— Elles en ont besoin pour chasser les moustiques. Ce sera plus agréable que les méthodes traditionnelles.

L'encens était un produit trop luxueux pour servir de simple répulsif. La majorité des gens brûlaient des branches insectifuges à la place. La fumée éloignait certes les insectes piqueurs, mais elle n'était pas très plaisante.

— Je me demande de qui émane cette lubie.

— C'est la nouvelle, l'étrangère.

La réponse surprit l'herboriste.

D'ailleurs, nous n'avons pas vraiment avancé dans notre enquête...

Le secret de la grande prêtresse était bien gardé.

A-t-elle vraiment mis au monde un enfant ? se demanda une nouvelle fois Mao Mao.

À cette allure, l'invitée de Li allait rentrer dans son pays sans que le mystère ne soit levé.

— Elle vient à peine d'arriver, mais sa participation est requise étant donné ses origines. Distribues-en aussi aux autres concubines, et dans le bon ordre surtout.

Le médecin remit une liste des participantes à l'herboriste, puis lui indiqua l'emplacement de l'édifice où elles se trouvaient sur une carte. L'impératrice Gyokuyo ainsi que dame Lifa seraient bien entendu présentes, ainsi que trois concubines de rang moyen dont Airin faisait partie. L'idée de commettre une erreur protocolaire était terrifiante.

La vie politique de Shaou me paraît bien absconse... Airin est une réfugiée, Aira son ennemie, et la première cherche le point faible de la prêtresse afin de s'en faire une alliée... réfléchit Mao Mao tandis qu'elle se rendait auprès des concubines.

En esprit, l'herboriste se représenta les liens unissant tous les personnages de son enquête dans sa tête sous forme de schéma. La situation n'était pas sans l'intriguer, mais en mettant son nez là où il ne fallait pas, elle risquait de se retrouver mêlée à une machination qui pourrait lui coûter la vie. Mieux valait se taire et tendre discrètement l'oreille, pour mieux fuir au cas où la situation s'envenimerait.

Chaque concubine s'était vu attribuer sa propre chambre. Seule l'impératrice patientait dans un autre endroit. Mao Mao savait qu'il lui fallait, en premier lieu, remettre l'encens à dame Lifa, mais la sage concubine souhaiterait sans doute bavarder. L'apothicaire décida donc d'attendre devant la chambre de la favorite le passage d'une dame de compagnie en qui elle pouvait avoir confiance. Or si les suivantes aux compétences discutables de la sage concubine avaient été congédiées, celles qui restaient tremblaient comme des feuilles à la vue de l'herboriste. Si seulement elles pouvaient se comporter normalement.

Mao Mao distribua promptement l'encens aux concubines, mais en arrivant devant la chambre d'Airin, quelque chose lui picota le nez.

Comme c'est curieux...

Elle renifla une odeur d'encens qui émanait de la pièce. Elle frappa à la porte.

— Entrez, l'invita une voix à l'accent particulier.

L'herboriste ouvrit la porte. Airin l'attendait à l'intérieur, seule. Elle pressait quelque chose contre sa poitrine. Alors que Mao Mao se rapprochait d'elle, l'odeur envahit ses narines.

— Je vous ai apporté l’encens pour repousser les moustiques.

— Merci. Tu veux bien le déposer ici ? Ma suivante a dû s’absenter un instant.

Peut-être s’était-elle rendue aux lieux d’aisances ? La dame de compagnie ne se contentait pas de servir Airin : son rôle était aussi de garder un œil sur la jeune femme. La chambre ne comportait qu’une petite fenêtre, ainsi qu’une seule entrée. À l’extérieur, un soldat montait la garde. La suivante n’avait sans doute pas vu de problème à laisser Airin seule un court moment.

— Si vous n’avez besoin de rien d’autre, je vais vous laisser.

Mao Mao s’apprêtait à quitter la pièce lorsque Airin attrapa sa manche.

— Qu’y a-t-il ? s’enquit l’herboriste.

— Tu as rendu visite à la grande prêtresse, n’est-ce pas ? Comment se porte-t-elle ?

Que suis-je censée lui répondre ? hésita l’apothicaire.

— Le voyage ne semble pas l’avoir fatiguée outre mesure. Nous sommes en train de rechercher les causes de son affection, rassurez-vous.

La réponse, d’une banalité convenue, prêtait à sourire. Quelqu’un d’inaverti aurait pu croire que la concubine avait l’air inquiète pour la prêtresse. En réalité, elle cherchait son point faible.

Quelle actrice !

Si Mao Mao n’avait pas été dans la confidence, elle se serait fait berner elle aussi.

Elle est blanche comme un linge, aujourd’hui...

— Seriez-vous souffrante, par hasard ?

La question avait franchi les lèvres de l’herboriste sans qu’elle s’en rende compte – déformation professionnelle. Airin écarquilla les yeux.

— J’ai l’air souffrante ? Ce doit être à cause du dîner. Je suis un peu nerveuse.

— Tant mieux si ce n’est rien d’autre qu’un peu d’anxiété.

Mao Mao n’avait pas de raison d’insister.

— Oui, tout va bien, murmura la concubine dont le regard se fit distant un bref instant. Merci. J’ai entendu dire que tu étais une dame de la cour exceptionnellement talentueuse. J’espère que tu seras à la hauteur.

Airin en profitait pour lui mettre subtilement la pression. La distance les séparant s’étant réduite, l’odeur s’était intensifiée.

Qu'est-ce que c'est ? Et pourquoi suis-je aussi mal à l'aise ?
s'interrogea l'apothicaire en quittant la pièce.

Il y avait tellement de questions en suspens. L'herboriste avait bien rassemblé plusieurs indices, mais les mystères entourant Shaou lui demeuraient indéchiffrables. Elle sentait qu'il lui manquait encore quelques éléments.

Mon père aurait résolu cette affaire depuis un moment, lui...

Mao Mao poussa un soupir tout en se lamentant sur son manque d'expérience avant de prendre le chemin du dispensaire.

Un repas officiel représentait d'ordinaire un moment plaisant auquel on participait le cœur léger, mais la présence de hauts dignitaires changeait le ton de l'événement. Une longue table entourée de chaises trônait au milieu de la pièce. Au bout y était accolée une autre table où avaient pris place l'empereur et l'impératrice, ainsi que Jinshi et la grande prêtresse. Leur invitée portait un voile pour se protéger des rayons du soleil.

D'autres dignitaires de pays étrangers avaient fait le voyage pour assister au dîner, mais la plupart appartenaient à des nations vassales et étaient donc traités comme tels. Le reste de l'assemblée était installé autour de la longue table. Le plan était le même que lors du dernier banquet, à la seule différence que les invités étaient assis sur des chaises et que le repas se déroulait en intérieur.

Mao Mao se tenait debout près du mur, priant pour que l'événement ne s'éternise pas. Les goûteurs servaient les personnes importantes telles que l'empereur, la prêtresse ou l'impératrice.

On ne me fera pas croire qu'il avait besoin de sa propre goûteuse, pesta intérieurement la jeune fille.

Elle toisait le dos du stratège avec dédain. Non seulement il avait une carrure terriblement quelconque, mais il se tenait de façon légèrement courbée. Mis à part son monocle, rien ne distinguait le grand stratège du pays de Li d'un quidam croisé dans la rue. Ce titre n'avait de toute façon qu'une valeur honorifique. Son rang officiel était commandant suprême. D'ailleurs, l'herboriste ignorait l'étendue exacte de ses responsabilités. La place qu'il occupait indiquait malgré tout qu'il était considéré comme un haut dignitaire.

S'il s'inquiète au point de faire appel à une goûteuse, autant s'abstenir d'assister au dîner.

À en juger par leur visage, les convives assis autour de Lacan auraient également préféré qu'il leur épargne sa présence. L'énergumène au monocle avait la fâcheuse manie, dès qu'il s'ennuyait, de jouer des tours aux pauvres hommes qui avaient le malheur de se trouver à proximité. Nul ne se plaignait jamais lorsqu'il manquait un banquet ou un événement important, tout simplement parce qu'on préférerait se passer de sa compagnie.

Le stratège finit par se lasser et décida d'entamer la conversation avec le militaire assis à côté de lui. En le voyant faire, Mao Mao lui lança un regard noir, puis tira sur le morceau de tissu qu'elle tenait à la main, relié à une ficelle elle-même attachée à la cheville de l'excentrique. À chaque petit coup sec, il tressaillait avant de se retourner. Son visage s'illuminait soudain et il corrigeait sa posture – une véritable marionnette.

Les coups d'œil qu'il jetait à la jeune fille étaient fortement déplaisants, mais elle prit sur elle. Ce pingre de Lahan lui avait enjoint de veiller sur cet hurluberlu pendant le dîner en plus de son travail de goûteuse. Elle n'avait pas l'intention de lui accorder cette faveur, mais Luomen lui avait personnellement demandé de faire en sorte que l'homme au monocle se tienne bien, en lui faisant miroiter des remèdes rares importés de l'étranger en échange.

Ils en étaient arrivés à la conclusion que passer une corde autour de la cheville de l'excentrique, comme on met une clochette à un chat, serait le meilleur moyen d'y parvenir.

Les regards que ce jeu curieux déclenchait n'avaient pas échappé à Mao Mao. Nul n'osant cependant critiquer ouvertement le commandant suprême, l'herboriste décida de ne pas s'en soucier.

Malgré ce qu'on aurait pu penser, les dîners officiels ne s'ouvraient jamais par une simple dégustation de nourriture. Certaines étapes la précédaient. Contrairement à la dernière réception, les convives n'eurent pas droit à de folles danses de sabres, mais à un petit concert. La musique, empreinte d'une touche d'exotisme, était fort agréable. Sans doute la représentation avait-elle été inspirée par la culture de Shaou.

— Ce morceau est un hommage à la grande prêtresse, révéla Lahan à Mao Mao après s'être rapproché d'elle. Dame Airin l'a écrite elle-même avec l'aide d'un compositeur. Joli, non ?

— Dame Airin, vraiment ? interrogea Mao Mao en observant la concubine à la dérobee.

L'intéressée était assise avec les autres concubines de rang moyen. Elle souriait d'aise en écoutant la musique.

— La situation est complexe, mais je crois qu'elle est vraiment reconnaissante envers la prêtresse. Lorsque dame Airin la servait en tant qu'apprentie, elle s'est assuré qu'elle recevait une excellente éducation. Les femmes de Shaou sont mariées bien plus jeunes qu'à Li.

Mao Mao avait en effet ouï dire que le peuple du sable mariait les fillettes dès l'âge de dix ans.

— Sans instruction, une femme ne peut fuir son union.

— Malheureusement.

Les habitantes de Li n'avaient pas davantage le luxe de quitter leur époux, quand bien même ce dernier ferait preuve d'une cruauté abominable. Et même lorsqu'une femme arrivait à échapper à l'emprise de son mari, elle n'était pas en mesure de travailler. Elle finissait par se faire duper et être vendue à une maison de plaisir.

Mao Mao considérait l'ignorance comme un péché. Toutefois, elle savait pertinemment que tout le monde n'avait pas les mêmes chances d'acquérir des connaissances. Si Luomen ne l'avait pas prise sous son aile, nul doute qu'elle aurait rejoint le rang des courtisanes du Palais vert-de-gris. Airin avait bénéficié d'une bonne éducation grâce à la prêtresse. La gratitude qu'elle éprouvait à son égard semblait sincère.

Et pourtant, elle cherche à présent à tirer profit du point faible de son ancienne protectrice. Quel monde impitoyable...

Le stratège, peu sensible à la représentation musicale, sortit un livre de go dont il entama la lecture. Mao Mao tira un nouveau coup sec sur la ficelle, en se demandant pourquoi l'empereur ne passait pas plutôt une corde autour du cou du commandant suprême.

Un homme manifestement important prononça un discours tout aussi important que lui. Son allocution terminée, le repas put enfin commencer. En En se tenait derrière Jinshi. Le prince impérial aurait sans doute préféré que Suilen l'accompagne, mais le rôle de suivante était traditionnellement réservé à des jeunes femmes dans la fleur de l'âge. La vieille nourrice étant au fait des convenances, elle avait sans doute dévolu cette tâche à la nouvelle venue au service de son maître.

Belle promotion...

En En lançait des regards à la dérobée vers la grande prêtresse. Tout comme la jeune servante assistait Jinshi, Yao servait le second pilier de Shaou. Le visage blême de la jeune dame de la cour trahissait sa nervosité. En En, pour sa part, avait l'air plus alerte qu'un peu plus tôt dans la journée. Mais pas encore assez visiblement, car elle scrutait la pièce, attendant avec impatience la fin du repas pour profiter de sa maîtresse, tout en semblant quelque peu inquiète de la pâleur de son visage.

Mao Mao percevait une certaine ironie dans le fait qu'elles se retrouvent toutes les trois à officier en tant que goûteuse après toute la peine que la cour s'était donnée pour les former comme assistantes médicales. La fonction de goûteuse était traditionnellement occupée par des jeunes filles qui n'avaient pas eu la chance de naître dans de bonnes familles. En ce sens, elles étaient jugées remplaçables. Yao venait d'une famille influente. L'herboriste s'étonnait que ses parents ne se soient pas opposés à ce qu'elle accomplisse un devoir aussi dangereux.

Au moins, je lui ai enseigné tout ce qu'il y avait à savoir... se rassura-t-elle.

Malgré tout, même une goûteuse avertie risquait sa vie. Le danger d'ingérer un poison encore inconnu ou une substance à action lente était toujours présent.

Nous partons tous quand vient notre heure.

Ainsi allait la vie. Quitte à mourir, autant que ce soit en avalant un nouveau poison. Mao Mao espérait en ressentir tous les effets avant de rendre son dernier souffle, mais peut-être était-ce trop demander.

Enfin, le premier plat arriva. L'herboriste souhaitait plus que tout que le repas ne s'éternise pas. Elle prit la petite assiette réservée aux goûteuses et porta le mets à ses lèvres sous le regard insistant du stratège.

À son grand soulagement, le repas se conclut rapidement. Y succédait désormais le dîner officiel. L'herboriste avait du mal à saisir la différence entre les deux. Le second se déroulait dans une salle avec un comité restreint. La présence de Yao et En En y était également requise, mais Mao Mao en avait terminé. Elle s'apprêtait à quitter la salle et à se débarrasser de la ficelle qui la liait au stratège lorsqu'un bruit sourd attira son attention. Quand l'herboriste se retourna, elle découvrit un corps gisant à terre.

— Dame Yao ! s'écria En En en accourant auprès de sa maîtresse.

Elle tenta de la relever. L'apothicaire se débarrassa de sa ficelle pour les rejoindre sans tarder. La tête de Yao reposait à même le sol, au milieu de vomissures. Des dames de la cour qui se trouvaient autour se mirent à s'égosiller. Quelqu'un s'insurgea que l'on ose régurgiter en présence de hauts dignitaires. Sauf que le problème n'était pas là.

— Dame Yao ! Dame Yao ! hurlait En En en secouant sa maîtresse.

Mao Mao gifla la joue de sa consœur pour la calmer.

— Assure-toi qu'elle n'a rien dans la bouche ! ordonna-t-elle. Elle pourrait s'étouffer !

— Tout de suite, répondit En En en insérant un doigt dans la bouche de sa maîtresse.

La jeune fille de bonne famille respirait, mais se tenait le ventre et tremblait violemment. Ses pupilles étaient dilatées.



Si Yao s'était effondrée, qu'en était-il de la grande prêtresse ? Une foule s'était massée autour d'elle. Sa seconde goûteuse, aussi pâle que Yao, tenait à peine sur ses jambes. Elle s'écarta en se couvrant la bouche, tandis que sa maîtresse s'éloignait elle aussi.

Le repas du second pilier de Shaou a été empoisonné !

Mao Mao recouvra Yao d'un vêtement. Les tremblements de la malade ne se calmaient pas. En En continuait d'appeler sa maîtresse par son nom, le

visage aussi livide qu'elle.

— De l'eau ! Il nous faut de l'eau salée ! Et aussi...

Ne sachant pas à quel poison elles avaient affaire, la meilleure option restait de vider le contenu de l'estomac de la malade. L'herboriste poussa En En et, tandis qu'elle enfonçait un doigt dans la gorge de Yao afin de la faire vomir, un vieil homme s'approcha en boitant.

— Mao Mao, En En, je prends le relais.

Luomen tenait dans sa main une carafe et un seau. Il avait également une couverture qu'il posa sous les hanches de Yao. Les maux de ventre et les vomissements étaient souvent suivis de diarrhée. L'étoffe préserverait la dignité de la jeune fille si la malheureuse venait à se souiller.

— Occupe-toi de la prêtresse, je me charge de Yao.

Sur ces paroles, le vieux médecin tira sur la ficelle qu'avait abandonnée sa fille pour attirer l'attention de l'excentrique au monocle qui restait planté là, peu intéressé par les événements.

— Apporte-moi du charbon en poudre. Et fais préparer des chambres où nous pourrons examiner les victimes. Je te fais confiance, Lacan.

— Oui, mon oncle. Je m'en occupe sur-le-champ.

Les hommes du stratège passèrent à l'action sans attendre en entendant ces mots. Tout serait allé bien plus vite si les ordres avaient émané du commandant suprême plutôt que d'un vieil eunuque.

— Je te confie Yao, dit Mao Mao avant de se diriger vers la grande prêtresse.

Chapitre 17 – Une suspecte

La grande prêtresse et sa seconde goûteuse furent amenées dans une chambre préparée à la hâte. Elles rendaient gorge continuellement. Il fallait au plus vite vider l'intégralité de leur estomac en leur faisant ingurgiter de l'eau salée. La jeune herboriste leur administra dans le même temps du charbon en poudre et des laxatifs. Le goût était désagréable, mais il s'agissait d'un passage obligé pour les purger.

Luomen ne pouvant examiner lui-même la prêtresse, la responsabilité incombait à sa fille. Elle comptait bien tout mettre en œuvre pour sauver ses patientes. Si les laxatifs ne faisaient pas effet, elle insérerait un produit par voie basse afin de les forcer à évacuer leurs excréments – quoique l'idée répugnerait sans doute aux malades. Fort heureusement, les laxatifs suffirent.

Les symptômes des deux femmes de Shaou s'avéraient cependant moins préoccupants que ceux de Yao. Elles montraient des signes d'empoisonnement, mais demeuraient conscientes. L'état de la jeune fille de bonne famille était plus alarmant. En En avait complètement oublié le prince impérial qu'elle était censée servir et restait au chevet de sa maîtresse. Par chance, Jinshi n'avait rien d'un monstre. Mao Mao doutait qu'il lui ordonne de revenir auprès de lui.

Le jour suivant le dîner, l'état de la prêtresse s'était stabilisé. Le frère de l'empereur rendit visite à la jeune herboriste. Il était vêtu plus simplement qu'à l'accoutumée sans que cette sobriété n'entache son élégance. Basen, en bien meilleure forme, l'accompagnait. Mao Mao n'avait pas eu le loisir de prendre un bain et portait la même tenue que la veille. Étant donné les circonstances, l'étiquette lui importait peu.

— Comment va la grande prêtresse ? s'enquit Jinshi.

— Mieux. Son cas n'est pas aussi alarmant que celui de Yao, sa goûteuse.

Un apprenti médecin tenait la jeune herboriste minutieusement informée de l'état de santé de sa consœur et elle le renseignait sur celui de la

prêtresse. S'il devait arriver quoi que ce soit au second pilier de Shaou, une crise diplomatique ne manquerait pas d'éclater. La situation ne devait empirer sous aucun prétexte. Jinshi pensait de même. Voilà pourquoi il avait fait personnellement le déplacement.

— Yao, tu dis ? La maîtresse d'En En ?

— Je vois que vous tenez notre assistante médicale en haute estime. N'oubliez pas de nous la rendre, je crains que le manque de Yao ne lui soit fatal.

La jeune suivante était sans aucun doute dévastée par la mésaventure de sa maîtresse. Mao Mao, pour sa part, refusait de céder à la panique et se permettait de plaisanter. D'aucuns trouveraient le moment malvenu, mais comment tenir le coup sans humour ?

— Tu ne t'inquiètes pas pour ta collègue ?

— Bien sûr que si, je ne suis pas insensible. Mais on m'a demandé de m'occuper de la grande prêtresse. Yao est entre les mains de mon père.

L'herboriste faisait confiance à Luomen. Du reste, En En avait quelques notions de médecine, elle saurait prendre soin de sa maîtresse, tant qu'elle gardait la tête froide. Mao Mao n'avait nul besoin de négliger son devoir. En outre, dans l'éventualité où l'état de santé du second pilier de Shaou viendrait à se dégrader, Li ferait face à une crise de grande ampleur. Il fallait prévenir cette tournure dramatique à tout prix.

— Avez-vous appréhendé le coupable ? demanda la jeune fille.

Seules la prêtresse et ses goûteuses avaient été empoisonnées. Que l'invitée de Li survive ou non, cela ne changeait rien au fait qu'on ait attenté à sa vie. Il fallait débusquer et punir le responsable au plus vite afin d'éviter toute tension avec leur allié.

Jinshi jeta un regard incertain à Basen. L'expression du militaire était tout aussi confuse. Il sortit un objet cylindrique emballé dans une étoffe, en l'occurrence une petite bouteille, et en montra le contenu à l'herboriste : une poudre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en reniflant le produit.

Elle reconnut l'odeur, qu'elle avait d'ailleurs sentie très récemment. Frappée de stupeur, Mao Mao tendit la main pour se saisir de la bouteille, mais Basen l'avait déjà recouverte de son étoffe.

— Je vois que cette poudre t'est familière.

— C'est du faux badianier ?

— Exact.

Cette poudre d'encens était fabriquée à partir d'une plante toxique. Elle était extrêmement dangereuse et provoquait des vomissements, des crampes d'estomac et de la diarrhée.

— Le docteur Can m'a averti de sa dangerosité, dit Jinshi.

— Oui, ses effets correspondent à ceux dont nous avons été témoins.

Les symptômes ne survenaient que quelques heures après l'ingestion.

— La bouteille appartient à dame Airin.

Jinshi observait l'apothicaire d'un air grave.

J'en étais sûre.

L'odeur était identique au parfum qu'elle avait senti dans la chambre de la concubine quand elle était venue lui apporter l'encens répulsif, juste avant le dîner.

Si Yao, la prêtresse et la seconde goûteuse avaient toutes les trois été empoisonnées, l'état de l'assistante médicale était le plus préoccupant car sa condition s'était temporairement améliorée avant de s'aggraver à nouveau. Trois jours s'étaient écoulés depuis l'incident et malgré la stabilisation de son état, il était encore trop tôt pour relâcher toute vigilance.

Mao Mao prit la place de la jeune fille de bonne famille au pavillon de la grande prêtresse afin de continuer à s'occuper de l'invitée de Li et de sa goûteuse. Leurs symptômes avaient presque entièrement disparu et la présence de l'herboriste valait surtout comme mesure de précaution. La priorité était désormais de punir le coupable.

Pourquoi Airin se retrouve-t-elle toujours impliquée dans ce genre d'histoires ?

Qu'une femme originaire de Shaou puisse empoisonner la prêtresse de son pays demeurait un mystère. N'avait-elle pas dit vouloir s'en faire une alliée ? À moins qu'elle ait intégré le *hougong* dans ce but depuis le début... Dès lors, qu'en était-il de sa supposée reconnaissance envers sa bienfaitrice ?

Pour le moment, elle est considérée comme une suspecte.

Une preuve incriminait la concubine : la poudre de faux badianier retrouvée dans ses vêtements. Une suivante l'avait découverte en aidant sa maîtresse à se changer et en avait informé les autorités.

Airin s'était procuré cette poudre d'encens en grande quantité avant la tenue du dîner d'État. Pendant l'événement, elle avait été placée à proximité de la prêtresse, eu égard à leurs origines communes. Mao Mao savait aussi que la concubine étrangère n'était pas sous surveillance constante. Lorsqu'elle s'était rendue dans sa chambre, Airin était seule. Elle avait très bien pu attendre le moment opportun pour glisser le poison dans le plat de la prêtresse pendant le repas.

Il s'agissait d'une hypothèse plausible. Le témoignage de la dame de compagnie et les circonstances suspectes semaient suffisamment le doute pour justifier un interrogatoire.

Mais que se passerait-il si l'empoisonneur venait du même pays que la victime ? Ce dénouement servirait les intérêts de Li. La tentative d'assassinat de la prêtresse serait traitée comme un conflit interne à Shaou. Oui, Airin faisait une coupable idéale.

Que ferait Lahan dans ce cas ?

L'apothicaire pensa au fonctionnaire obsédé par les chiffres et les jolies femmes. Tout avait commencé lorsque dame Airin et lui avaient discuté de la possibilité d'envoyer des vivres à Shaou ou d'offrir l'asile politique à la jeune femme. Il était trop malin pour se laisser accuser de complicité, mais nul doute qu'il allait lui aussi passer un sale quart d'heure.

Il me manque des éléments pour tout comprendre.

L'herboriste butait sur tant de questions que la frustration finit par la gagner.

— La grande prêtresse s'est complètement remise, votre présence n'est plus requise, déclara l'une de ses servantes.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis le dîner d'État.

— Je suis tout de même préoccupée par son teint blafard... répondit Mao Mao.

— C'est à cause du choc. Comment pourrait-elle rester indifférente en sachant qui se cache derrière cet incident ?

Très juste.

Subir une tentative d'assassinat dans un pays étranger n'était déjà pas simple, mais apprendre que l'assassin n'était nulle autre qu'une compatriote avait de quoi bouleverser.

— Je comprends. Je crois savoir qu'elles se connaissaient ?

— Oui, cette jeune femme était pressentie pour devenir la prochaine prêtresse.

Mes informations étaient donc exactes.

— Elle et sa cousine, Aira, ont vécu avec la grande prêtresse jusqu'à l'âge de douze ans.

La servante poussa un soupir. Elle se demandait certainement comment une telle chose avait pu se produire. Bien qu'intriguée, l'herboriste savait qu'elle n'était pas en position d'interroger plus avant la jeune femme. Elle se contenta donc d'acquiescer poliment.

Une calèche attendait Mao Mao à la sortie du pavillon. Elle y monta et y retrouva son père.

— Comment va Yao ? s'enquit-elle.

— Son état est stable pour le moment. En En est restée à ses côtés. Elle me préviendra si jamais sa santé se dégrade.

Apparemment, après s'être amélioré puis détérioré, son état s'était à nouveau stabilisé, sans pour autant que la jeune fille soit tirée d'affaire.

Dans ces conditions, Luomen devait avoir une bonne raison pour avoir quitté le chevet de sa patiente. Comme de juste, le vieil eunuque regarda par la fenêtre, avant de prendre la parole.

— Nous ne nous arrêterons pas au dispensaire. Nous continuerons tout droit.

Autrement dit, dans la partie de la cour où étaient réunies les personnes les plus influentes. La jeune herboriste se doutait du motif.

— C'est à propos du dîner ?

Mao Mao s'était occupée de la grande prêtresse et de sa servante pendant que Luomen soignait Yao. Les soupçons se portant sur Airin, il n'y avait rien d'étonnant à ce que père et fille soient appelés à témoigner. La calèche passa devant le dispensaire et rejoignit sa destination : le pavillon de Jinshi.

— Entrez, les accueillit poliment Suilen.

La vieille dame de compagnie aux cheveux gris sourit en voyant Mao Mao qui inclina la tête en retour. L'ancienne nourrice de Jinshi conduisit les visiteurs dans une pièce où le frère de Sa Majesté, Basen et Lahan les attendaient. Le fonctionnaire à lunettes, manifestement tourmenté par cet incident, grimaçait.

— Tu sais pourquoi nous t’avons fait venir ? demanda Jinshi.

Il était affreusement pâle. Sans doute se surmenait-il à nouveau. La jeune fille le forcerait à faire une sieste avant de s’en aller.

— J’imagine que c’est à propos de dame Airin.

— Tu comprends vite. Tout d’abord, j’aimerais connaître l’avis du docteur Can.

Délaissant les banalités d’usage, le prince impérial abordait directement le sujet.

— Je crains ne pouvoir vous parler que du cas de Yao, l’assistante médicale.

Quel menteur...

Il ne s’agissait pas à proprement parler d’un mensonge, sans être vraiment la vérité. Son père était d’un naturel prudent. Il ne parlerait que de ce dont il était certain et de ce qu’il avait pu observer de ses propres yeux. Il n’était pas le genre d’homme à s’appuyer sur des suppositions.

— Ses symptômes étaient sérieux et comprenaient des douleurs abdominales, des vomissements et des coliques. Son état s’est stabilisé pendant un moment avant de se détériorer à nouveau. Elle se porte mieux à présent.

La description collait parfaitement avec un empoisonnement induit par le faux badianier. La sévérité des symptômes était néanmoins étrange, tout comme la rechute qu’avait faite la jeune fille de bonne famille après la première amélioration. L’encens produit à partir de cette plante était hautement toxique et pouvait conduire à la mort dans les cas les plus graves. Les baies en étaient particulièrement dangereuses, mais la poudre était fabriquée avec les feuilles et la peau des fruits.

Yao s’en serait rendu compte si elle en avait consommé en grande quantité.

L’apothicaire avait expliqué à sa consœur comment s’assurer qu’un plat n’était pas empoisonné, notamment en le reniflant à la recherche d’odeurs suspectes. Cela étant, Yao semblait déjà un peu mal en point avant le repas. Peut-être son nez était-il bouché ? Malgré tout, les mots que prononça ensuite son père transformèrent les doutes de Mao Mao en certitudes.

— Les victimes ont probablement ingéré des champignons vénéneux. Le faux badianier n’est pas responsable de leur empoisonnement.

Les trois hommes présents en restèrent ébahis. Luomen venait d'ébranler leurs convictions. Ils l'avaient sans doute convoqué dans le but d'inculper Airin une bonne fois pour toutes.

— Je vois... murmura la jeune herboriste.

Les toxines fongiques étaient beaucoup plus puissantes que le faux badianier, bien que les symptômes qu'elles provoquent soient similaires. Yao aurait été bien en peine de reconnaître leur odeur ou leur goût. Jinshi et Basen demeuraient stupéfaits.

— Êtes-vous en train d'insinuer que dame Airin est victime d'un coup monté ? demanda Lahan en se penchant en avant. Répondez-moi, mon oncle !

Sa voix laissait filtrer une pointe d'euphorie. Rien d'étonnant, car si une personne qu'il avait lui-même fait venir à Li causait des problèmes, sa responsabilité serait engagée. Il n'avait pas intégré l'éventualité d'un incident de ce style dans ses calculs.

— Je dis juste que l'encens n'est pas responsable de l'intoxication.

Les ambages de Luomen irritaient manifestement son auditoire.

— Puis-je donner mon avis ? s'enquit Mao Mao dans l'espoir de faire avancer la conversation.

Elle exposa les faits en restant aussi objective que possible, sans se laisser influencer par les déclarations de son père.

— La prêtresse et la seconde goûteuse ont présenté les mêmes symptômes : maux de ventre et vomissements, à un niveau cependant bien moindre que Yao. Elles se sont d'ailleurs rétablies en trois jours. Deux éléments me paraissent incompatibles avec une intoxication aux champignons : les faibles quantités ingérées par la prêtresse et sa servante, et l'apparition trop rapide des symptômes.

Les effets produits rappelaient à Mao Mao ceux causés par l'amanite vireuse, un champignon extrêmement toxique, qui se déclaraient tardivement. Lors de leur apparition, le corps avait déjà absorbé la toxine, ce qui expliquait pourquoi certains patients semblaient se rétablir avant de rechuter. La jeune herboriste ne remettait pas en question le traitement que son père administrait à Yao, mais s'ils avaient bien affaire à un champignon vénéneux, alors la malheureuse dame de la cour courait un danger bien plus grave qu'avec un empoisonnement au faux badianier.

L'idée d'une intoxication fongique lui avait traversé l'esprit, avant qu'elle n'écarte cette hypothèse. Les symptômes auraient dû apparaître au moins six heures après l'ingestion des champignons. Or ils s'étaient déclarés beaucoup plus tôt.

Mais mon père sait tout ça.

Il n'avait pas émis son hypothèse à la légère. Les trois malades avaient-elles ingéré une substance accélérant les effets de l'amanite vireuse ? Elles pourraient aussi avoir été victimes d'une autre infection fongique. Ou bien...

Auraient-elles consommé le champignon avant le repas ?

Mao Mao tapa du poing sur la table. Pourquoi ne s'en était-elle pas rendu compte plus tôt ? Elle se remémora la discussion qu'elle avait eue au pavillon de la prêtresse.

— Maître Jinshi !

— Qu'y a-t-il ?

— Avez-vous fait part de vos suspicions envers dame Airin à la grande prêtresse ?

— Je ne lui dirai rien tant que nous n'en aurons pas de certitudes. Je ne veux pas l'angoisser pour rien.

Évidemment. Pourtant, la servante avait eu ces paroles : « *C'est à cause du choc. Comment pourrait-elle rester indifférente en sachant qui se cache derrière cet incident ?* » Elle avait également ajouté qu'Airin était « pressentie pour devenir la prochaine prêtresse ».

La servante connaissait donc l'identité de la coupable. Du moins était-ce ce qu'en avait déduit l'apothicaire qui elle-même avait eu connaissance des soupçons qui pesaient sur la concubine étrangère... Fort logiquement, il devait en être de même pour le second pilier de Shaou.

Pourquoi sa servante était-elle au courant ?

La jeune herboriste comprenait mieux pourquoi l'état de Yao était aussi critique alors que la grande prêtresse et sa goûteuse s'en étaient tirées avec des symptômes plus légers. Elle pouvait expliquer pourquoi les signes de l'empoisonnement étaient apparus juste après le repas.

— Père... Puis-je partager mon hypothèse ? demanda la jeune fille d'une voix solennelle.

— Tu es prête à en assumer les conséquences ? lui répondit-il en retour d'un ton hésitant.

Elle n'aurait pas la possibilité de revenir sur ses déclarations plus tard.

— Parfois, parler est un devoir.

Luomen se tut. Qui ne dit mot consent.

— Tu as fait la lumière sur cette affaire ? l'interrogea Jinshi.

— Ce que je m'apprête à vous dire n'est qu'une hypothèse parmi d'autres.

Par cette formule, elle se laissait une échappatoire, en laissant entendre qu'elle n'était pas absolument certaine de ce qu'elle avançait.

— Je ne pense pas que dame Airin soit responsable de l'empoisonnement.

— Explique-nous ton raisonnement.

Jinshi ne prenait rien pour argent comptant. Il voulait des explications. Lahan et Basen avaient eux aussi les yeux rivés sur la jeune herboriste.

— En partant du principe que mon père... je veux dire que le docteur Can a raison, et qu'il s'agit bel et bien d'une intoxication causée par des champignons, il aurait été difficile pour dame Airin d'empoisonner les victimes.

Compte tenu de la période de latence des toxines de l'amanite vireuse, les trois femmes en avaient probablement ingéré avant le dîner. Or, la concubine étrangère s'était retrouvée sous étroite surveillance dès l'instant où elle avait mis le pied hors de la cour intérieure. Sa suivante l'avait certes laissée seule un moment, mais la favorite était cloîtrée dans sa chambre et ne possédait aucun allié pour l'aider.

— Dans ce cas, qui a fait le coup ?

— Si un plat a été empoisonné, il l'a été au pavillon.

Yao prenait les mêmes repas que la prêtresse dans les jours précédant l'incident. Qu'elle ait ingéré le poison au pavillon semblait logique, ce qui réduisait la liste des suspects.

— C'est donc l'une des servantes de la prêtresse qui est responsable de l'empoisonnement. Autrement dit, c'est un coup monté, affirma Mao Mao.

— Quoi ?

Le raisonnement de la jeune herboriste provoqua la stupéfaction chez ses interlocuteurs. Seul Luomen resta maître de lui. Nul doute qu'il en était lui-même arrivé à la même conclusion, mais qu'il avait préféré rester fidèle à lui-même et ne pas s'épancher en suppositions. S'il s'agissait d'une mise en scène, il n'y avait rien d'étonnant à ce que les symptômes de la prêtresse

et de son autre goûteuse aient été moins graves que ceux de Yao. L'assistante médicale était la seule à avoir consommé le poison à haute dose. Les deux autres victimes se seraient montrées plus prudentes, voire auraient préparé un poison moins dangereux pour elles.

Cette hypothèse expliquait également pourquoi la servante connaissait l'identité de la suspecte. Le but était de faire porter le chapeau à dame Airin. Si elles se fréquentaient depuis aussi longtemps qu'on le racontait, nul doute que le second pilier de Shaou connaissait la passion de son ancienne apprentie pour les encens toxiques.

La jeune apothicaire comprenait parfaitement ce qui poussait son père à garder ses hypothèses pour lui. Sauf que cette affaire la mettait hors d'elle.

Elles se sont servies de Yao pour leur machination !

Si la jeune fille de bonne famille se retrouvait dans un état critique, l'impact de la tentative d'assassinat n'en serait que plus grand. Elles avaient manipulé la dame de la cour. Yao était certes un peu hautaine, mais restait une brave jeune fille ayant soif d'apprendre. Et si Mao Mao n'y était pas aussi attachée qu'En En, sa fureur n'en était pas moins grande.

Elle se rendit compte que ses mains étaient engourdies et se demanda si elle s'était exprimée de façon rationnelle. Luomen gardait le silence tandis que Jinshi et les autres restaient sous le choc.

Basen fut le premier à prendre la parole. Il réagissait toujours rapidement dans ces situations.

— J'ai une question. Pourquoi la prêtresse voudrait-elle piéger dame Airin ?

— J'ai ma petite idée là-dessus, intervint Lahan en levant la main. Dame Airin m'a confié que la prêtresse avait peut-être mis au monde un enfant. Et que cet enfant serait Pai Niang Niang. J'ai demandé à Mao Mao de vérifier cette information.

Si l'on venait à découvrir que le second pilier de Shaou ne remplissait plus les conditions requises par sa fonction, sa destitution devenait inévitable. Dans le pire des scénarios, une punition serait même appliquée.

— La grande prêtresse serait la mère de la blanche demoiselle ? Cette nouvelle provoquerait un scandale, fit remarquer Jinshi.

La demande d'asile d'Airin n'aurait pas seulement été motivée par la menace que représentaient ses ennemis politiques, mais également parce que sa connaissance du secret du second pilier de Shaou la mettait en

danger. Il ne s'agissait que d'une conjecture, mais qui avait l'avantage d'expliquer pourquoi la prêtresse avait suivi son ancienne apprentie à Li.

— Cette mise en scène n'aurait donc eu pour but que de sceller les lèvres de la concubine ? s'interrogea Mao Mao.

Quelque chose dans le raisonnement de Lahan dérangeait la jeune herboriste. Mais quoi ? Son hypothèse tenait parfaitement la route. Elle jeta un coup d'œil à son père qui était resté assis. Muré dans le silence, il ne confirma ni ne réfuta leurs suppositions.

Chapitre 18 – Manœuvres à deux

— Tu ne rentres pas avec ton père ? demanda le prince impérial.

Contrairement aux autres, Mao Mao était restée. À présent, elle faisait bouillir de l'eau.

— Vous avez mauvaise mine, maître Jinshi. Combien de nuits blanches avez-vous enchaînées ?

Une question en réponse à une question. Elle lui tendit la boisson qui contenait un mélange d'herbes facilitant le sommeil. Lahan s'était éclipsé en même temps que Luomen. Basen les raccompagnait.

— Je prends le temps de dormir tous les soirs.

— Je reformule : combien d'heures avez-vous dormi au total ces derniers jours ?

Jinshi commença à compter sur ses doigts... d'une seule main. Il grimaça avant de boire l'infusion.

— Vous levez-vous tôt demain matin ?

— Non, la situation est enfin en train de se calmer. Pour être honnête, cela faisait plusieurs jours que je n'avais pas regagné mon pavillon.

Décidément, il travaillait d'arrache-pied.

— La pauvre Suilen doit s'inquiéter pour vous.

— Pas toi ? demanda-t-il en portant la tasse à ses lèvres.

Lorsqu'il se mit à desserrer son col, Mao Mao partit en quête des vêtements de nuit du prince impérial. Suilen arriva à ce moment-là, puis se retira dès qu'elle eut remis la tenue à l'apothicaire.

C'est donc sur moi que ça retombe...

Elle avait déjà aidé Jinshi à se changer, bon gré mal gré, lorsqu'elle travaillait pour lui autrefois. L'herboriste était persuadée qu'il était assez grand pour se déshabiller tout seul, mais le frère de l'empereur était lui convaincu qu'il avait besoin de se faire assister. Soit des façons de penser diamétralement opposées. Sauf que le rang du frère de Sa Majesté, bien au-dessus de celui de Mao Mao, ne laissait guère d'autre choix à la jeune fille que de se plier à sa volonté.

Elle posa le vêtement de nuit sur les épaules de Jinshi à l'instant où il laissait tomber son habit sur le sol. Elle attachâ lâchement la ceinture autour de sa taille avant de ramasser la tenue qu'il avait négligemment lâchée.

— Demandez-vous à En En de vous assister dans ces moments-là aussi ? lança-t-elle, irritée.

— Non, elle ne m'aide pas à me changer.

— Mais vous l'obligez à vous coiffer.

Pour l'herboriste, c'était peu ou prou la même chose.

— C'est vrai, mais toujours sous la supervision de Suilen.

— Vraiment ?

— Oui, afin de m'assurer qu'elle ne me poignarde pas dans le dos.

— Mais quelle...

« Quelle idée ! » était-elle sur le point de dire, mais elle se reprit. Nul n'aurait pu affirmer avec certitude qu'En En en était incapable compte tenu de l'état de manque dans lequel elle se trouvait.

— Suilen me couve trop. Elle ne nous a jamais laissés seuls dans la même pièce.

Et pourtant Jinshi et Mao Mao n'étaient à présent que tous les deux dans la chambre.

— Elle te tient en haute estime, ajouta-t-il.

— Je n'ai rien à gagner à être dans ses bonnes grâces.

Quel bénéfice pouvait-elle en tirer ? Aucun. L'herboriste s'empara de la tasse vide et s'apprêtait à quitter la pièce lorsque Jinshi lui saisit le poignet.

— Tu te défiles toujours.

— De quoi voulez-vous parler ?

Rester dans cette chambre était dangereux. Il fallait qu'elle s'en aille au plus vite, mais le jeune homme refusait de la lâcher.

— Suilen me presse de prendre une épouse. Elle prétend que j'aurais moins de travail.

— Sans doute.

Mao Mao répondit comme si la question ne la regardait pas. Sa réaction offensa Jinshi.

— Tu sais très bien où je veux en venir. Comment peux-tu rester indifférente ? Tu tiens donc tant à me fuir ?

— Exac...

Elle se couvrit la bouche, mais il était trop tard.

— Tu allais répondre « oui » ?

— Votre imagination vous joue des tours.

Au regard qu'il lui adressa, elle comprit qu'il ne se laisserait pas berner.

Il ferait mieux de dormir au lieu de chercher à se quereller avec moi, se dit l'herboriste en constatant les cernes qui se dessinaient sous les yeux du frère de l'empereur.

Si elle l'avait pu, elle lui aurait ordonné de se coucher sur-le-champ. Seulement, Jinshi n'en avait pas fini.

— Pas étonnant que le docteur Can semble toujours aux abois. J'en viens même à comprendre ce que ressent le stratège.

Il n'en fallait pas plus pour venir à bout de la patience de Mao Mao. Jinshi était fatigué et il n'avait personne sur qui évacuer son ressentiment et sa frustration, qui ne cessaient de s'accroître en lui. Pour couronner le tout, il manquait cruellement de sommeil. Il n'aurait probablement pas tenu ces propos en temps normal. Et pourtant, ils venaient de franchir ses lèvres.

Si son commentaire sur l'excentrique au monocle avait irrité la jeune fille, ce n'était rien comparé à celui sur Luomen. L'herboriste avait osé aller à l'encontre des principes de son père lors de leur réunion. Leur désaccord n'avait pas échappé à Jinshi. Peut-être le frère de l'empereur n'était-il pas le seul à être accablé par la fatigue induite par ces derniers jours. Mao Mao explosa.

— Maître Jinshi. Vous me reprochez souvent mes économies de mots, mais êtes-vous bien placé pour me faire la leçon ? Que ce soient vos paroles ou vos actes, vous me laissez la tâche de tout interpréter ! Attendez-vous de moi que je lise entre les lignes ? Vous savez à qui vous me faites penser ? À une catégorie de clients très fréquente dans les maisons de plaisir ! Ils ne proclament jamais leur affection pour la courtisane qu'ils chérissent, convaincus que leurs actes parlent pour eux. Incapables d'être honnêtes envers elles, ils ne prennent même pas le temps de leur envoyer une seule lettre, tout persuadés qu'ils sont de partager quelque chose de spécial. Résultat, ils se font ravir l'élue de leur cœur sous leur nez et n'ont plus que leurs yeux pour pleurer ! Voilà le genre d'homme que vous me rappelez ! Ces laissés-pour-compte continuent ensuite de fréquenter la même maison close et boivent leur malheur tout en racontant leur histoire aux autres courtisanes. Ils auraient pu s'éviter cette souffrance s'ils avaient exprimé leurs sentiments dès le départ ! Au lieu de laisser la personne qu'ils

déclarent aimer dans le doute et l'angoisse, ils auraient dû dire ce qu'ils éprouvaient sans détour !

La jeune fille s'était exprimée d'une traite. Elle s'étonnait elle-même d'avoir pu déclamer une tirade aussi longue – ce n'était pas dans ses habitudes. Jinshi semblait tout aussi stupéfait, mais la surprise sur son visage laissa aussitôt place à une autre expression. Il se leva de son lit et contempla Mao Mao.

Oh non...

Qu'allait-il se passer à présent ? Un prêté pour un rendu. Elle s'était défoulée et c'était à son tour de lui répondre.

— Alors comme ça, c'est de la franchise que tu veux ? Es-tu en train de me dire que tu es prête à m'écouter ? Très bien ! Tu n'as pas intérêt à revenir sur ta parole ! Je vais aller droit au but, sans m'embêter avec des devinettes. Ne te bouche pas les oreilles, écoute-moi !

Il lui attrapa les mains au moment où elle s'apprêtait à se couvrir les oreilles. Jinshi fit une pause. Il regardait l'herboriste, quelque peu embarrassé.

— Tu... non, Mao Mao ! Écoute-moi bien : je vais faire de toi ma femme !

Voilà. Il l'avait dit. Pour la jeune fille, cette déclaration s'apparentait à une condamnation à mort. L'ambiguïté dans chacune des paroles du prince impérial, chacun de ses actes était un égard envers Mao Mao. Pour quelqu'un de son rang, les mots avaient valeur d'ordres. Elle ne pouvait pas aller à leur encontre.

Si les joues de Jinshi étaient rouges, le visage de l'herboriste était livide.

— Si seulement un immortel pouvait remonter le temps, murmura-t-elle.

— Tu penses à haute voix.

Gêné, il détourna le regard, sans lâcher les poignets de l'herboriste pour autant. Le malaise qui régnait était palpable. Jinshi finit par soupirer.

— Mais je sais que tu as raison. Dans l'état actuel des choses, m'épouser te serait préjudiciable. Et ce n'est pas ce que je veux.

Il s'empara de la carafe d'eau posée à côté du lit et en but une gorgée dans l'espoir de calmer la fièvre qui lui brûlait les joues.

— Je trouverai une solution à laquelle tu n'auras rien à redire. Sache-le. (Sur ces paroles, Jinshi se glissa sous ses draps.) Je te promets que la

situation que tu redoutes ne se présentera pas...

Sa respiration ralentit. Il s'était endormi.

Ce que je redoute... Le visage de l'impératrice Gyokuyo vint à l'esprit de Mao Mao. *Je doute que maître Jinshi soit au courant...* Il ne connaissait probablement pas le secret derrière sa propre naissance. Qu'en était-il de l'impératrice ? Et surtout, qu'attendait Sa Majesté de Jinshi ? Et dame Aduo ?

En savoir trop n'est jamais bon.

Lorsque le prince impérial découvrirait la vérité, trouverait-il un moyen acceptable pour Mao Mao de faire approuver cette union ? Elle n'était pas la seule dont il aurait besoin de l'assentiment. Serait-il capable de museler tous ceux autour d'eux ?

Non, c'est impossible, se raisonna-t-elle.

Faire en sorte que cette situation satisfasse tout le monde était loin d'être une sinécure. Plus un homme était haut placé dans la hiérarchie, plus cela devenait compliqué.

L'apothicaire secoua la tête, puis quitta la chambre. Devant l'entrée, elle croisa Suilen qui lui sourit en levant le pouce. La jeune fille lui jeta un regard noir avant de s'éloigner.

Chapitre 19 – L’authentique vérité

Plusieurs jours s’écoulèrent sans que Jinshi ne se manifeste. Mao Mao ne considérait pas son hypothèse comme absolue, sans penser pour autant avoir eu tort en contredisant son père. L’enquête sur la tentative d’assassinat suivait son cours. Dame Airin demeurait la principale suspecte.

Lors de son interrogatoire, la concubine était passée aux aveux. Elle avait déclaré ne pas être venue à Li de sa propre initiative, mais y avoir été contrainte, notamment à cause de la prêtresse à qui elle en voulait profondément. Airin avait été formée dans le but de lui succéder, ce qui ne s’était pas fait car le second pilier de Shaou avait conservé son titre. La jeune femme avait été privée de cette chance.

La concubine étrangère devait être désespérée pour en arriver à avouer non seulement son crime, mais aussi se montrer ouvertement hostile envers la grande prêtresse et le pays de Li.

Il ne manque plus que Sa Majesté Impériale sur sa liste pour compléter le tableau.

Une étrangère peu futée avait attenté à la vie de la prêtresse par vengeance personnelle. Une conclusion très commode.

— N’importe quoi...

Les mots franchirent ses lèvres malgré elle au moment même où Lahan était en train de lui livrer le fin mot de l’histoire. Ce genre de nouvelles, on ne les transmettait évidemment pas par messenger. Le fonctionnaire l’avait fait venir en prétextant un besoin en remèdes.

— À qui le dis-tu, répondit-il en avalant une décoction contre les maux d’estomac.

Il était un peu tard pour s’en étonner, mais les douleurs gastriques de Lahan surprirent malgré tout l’herboriste.

— Tu n’es pas la seule à trouver cette histoire louche. Dame Airin déclare vouer une admiration sans faille à la prêtresse un jour et avoue la haïr le lendemain. C’est à n’y rien comprendre. (Il poussa un soupir en

secouant la tête.) Au fait, comment va l'assistante médicale ? Yao, c'est bien ça ?

Visiblement, Lahan culpabilisait de l'avoir impliquée dans cette affaire.

— Sa vie n'est plus en danger, mais elle en gardera peut-être des séquelles.

Son état s'était amélioré grâce aux bons soins d'En En et de Luomen, mais elle n'était pas encore pleinement rétablie. Sans compter qu'elle était dévastée à l'idée d'avoir ingéré du poison sans s'en rendre compte. Mao Mao avait voulu la consoler en lui expliquant que les champignons vénéneux étaient délicieux, et qu'il était tout à fait normal qu'elle n'ait rien remarqué. Le vieux médecin l'avait gentiment interrompue. Il devait penser que ces mots de réconfort n'auraient pas l'effet escompté.

La jeune herboriste allait ausculter la grande prêtresse une fois par jour, sans être certaine d'arriver à bien dissimuler sa colère. Dans le cas où le second pilier de Shaou feindrait sa maladie, Mao Mao n'avait aucun intérêt à s'enquérir de son état de santé. Au contraire, elle pourrait être accusée d'être complice du coup monté visant à inculper Airin.

Tout ce temps passé auprès de la prêtresse sans pouvoir l'interroger frustrait l'apothicaire. Elle ne disposait d'aucune preuve pour confirmer son hypothèse. Si le second pilier de Shaou s'était imposé un si long voyage dans le seul but de faire tomber Airin, on pouvait en conclure que la concubine détenait des informations redoutables. Seulement, confronter la prêtresse exposerait l'herboriste à des risques considérables.

— Je me demande de quel moyen de pression dame Airin disposait... murmura-t-elle.

— Dire que je les pensais en excellents termes... Certes, la concubine cherchait son point faible, mais elle ne m'avait pas l'air de la haïr, loin de là. Elle semblait sincèrement la respecter.

Lahan posa ses coudes sur la table, puis but une gorgée d'eau.

— Si tu n'avales rien avec ton remède, ton estomac te le fera regretter plus tard, lui rappela Mao Mao.

Ennuyé, le fonctionnaire aux lunettes rondes alla se chercher un encas sur l'étagère. En le voyant prendre des brioches sucrées, Mao Mao lui demanda s'il n'avait pas de brioches à la viande, mais Lahan lui répondit que non. Quelle déception ! Elle lui vola une douceur avant de reprendre leur conversation.

— Si elles s’entendaient aussi bien que tu le croyais, nous n’en serions pas là.

— Je reste convaincu que dame Airin avait beaucoup de respect pour la grande prêtresse. Sinon, elle n’aurait jamais avoué un crime qu’elle n’a pas commis.

— Oui, c’est vrai.

— Je lui ai dit que j’étais prêt à entendre sa défense, mais elle préfère creuser sa tombe à la place... Quelle actrice.

Lahan ne croyait pas non plus à sa culpabilité. La concubine avait dénigré la prêtresse tout en passant aux aveux, endossant ainsi toute la responsabilité de l’affaire.

— Que sais-tu exactement sur leur relation ? demanda Mao Mao.

— Je t’ai déjà tout raconté. Dame Airin faisait partie des petites filles pressenties pour succéder à la grande prêtresse et l’a servie en tant qu’apprentie pendant cinq ans. Les apprenties vivent avec la prêtresse en poste jusqu’à l’arrivée de leurs premières lunes. Devenues inéligibles au titre, elles quittent le palais et sont mariées. Dame Airin s’est fermement opposée à toute union et est allée chercher refuge auprès de son grand-père avec sa cousine. C’était un méritocrate qui a tout de suite perçu la valeur de l’éducation que la prêtresse leur avait dispensée.

Voilà comment les deux cousines étaient devenues émissaires. L’apothicaire s’était étonnée que deux femmes voyagent seules dans un pays étranger, mais leur chemin avait été semé d’embûches. Si Airin avait découvert pendant son apprentissage que la prêtresse avait eu un enfant, ou même si elle se doutait de son existence...

— N’aurait-il pas été plus logique qu’elle révèle son secret plus tôt ? s’enquit Mao Mao.

— C’est-à-dire ?

— Je parle de l’enfant de la prêtresse. Des soupçons qu’Airin a sur sa naissance.

Après tout, elle ne cherchait peut-être pas à faire chanter le second pilier de Shaou, mais seulement à se renseigner, par simple curiosité.

— Tu ne trouves pas étrange qu’elle choisisse justement ce moment pour faire ses révélations alors qu’elle était au courant depuis des années ?

— En effet, convint Lahan.

Le faible pour les jolies femmes du fonctionnaire avait troublé son jugement. Il repoussa les lunettes sur son nez avant de croiser les bras et de fermer les yeux.

— Et si toute cette enquête sur cette supposée grossesse n'était en fait qu'un prétexte ? proposa-t-il.

— C'est la conclusion que tu en tires ?

Lahan se laissait souvent distraire, mais il n'en était pas moins brillant. Une fois concentré, il raisonnait vite.

— Imaginons que cette histoire ait été inventée de toutes pièces dans le but de couvrir quelque chose d'encore plus énorme. Et que c'est la raison pour laquelle nous nous retrouvons dans cette situation.

— Ça se tient.

La question étant : que cachait-elle ? Lahan et Mao Mao se lamentèrent à haute voix.

— Si seulement mon père était là...

— Je suis certain qu'il ne nous a pas tout dit... Mais même s'il a remarqué un détail important, je doute qu'il accepte de nous parler.

Luomen semblait tracassé. Était-il arrivé à une conclusion qui échappait à sa fille ? À moins qu'il n'ait abouti à une hypothèse que, fidèle à ses principes, il refusait de partager. Toute cette affaire frustrait la jeune herboriste.

— S'il avait pu examiner la prêtresse, peut-être aurait-il découvert quelque chose...

— Navrée de manquer d'expérience, ironisa Mao Mao.

Elle était cependant d'accord sur un point : rien ne justifiait qu'un eunuque ne puisse l'ausculter. Elle se tut pendant un instant.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Lahan.

— Un eunuque.

Elle pressa sa main contre son front. Il lui restait de nombreuses pièces du puzzle à assembler, qu'elle tenta de se remettre en mémoire. L'apothicaire sortit les notes où elle consignait les comptes rendus de ses consultations. Elle y avait également glissé la lettre qu'En En lui avait remise avant le dîner.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La liste des aliments autorisés dans le régime alimentaire de la grande prêtresse. Ils sont tous utilisés pour traiter les affections

spécifiquement féminines, afin d'augmenter le yin. C'est la description de leurs effets.

Y étaient notamment inclus les ingrédients de la boisson inhibant la masculinité qu'un médecin du dispensaire avait autrefois été contraint d'ingérer. La jeune herboriste avait cru qu'il tirait la grimace à cause du goût infect, mais elle comprit très vite que la raison de son dégoût était tout autre en découvrant les effets de la décoction.

— Tu devrais en prendre, ça ne te ferait pas de mal, la taquina Lahan en jetant un coup d'œil à la liste.

— Très drôle. J'ai une question pour toi : quelles sont les caractéristiques d'un eunuque ?

— Toujours aussi respectueuse envers ton frère, à ce que je vois. Voyons voir... Son yang chute, ce qui a pour conséquence d'affiner ses cheveux et de lui donner une voix aiguë.

— Exact. La castration favorise également la prise de poids avec l'âge et, surtout, l'eunuque accuse le poids des années d'un seul coup. Il suffit de regarder mon père pour le constater. Mais ce n'est pas tout. (Intrigué, Lahan attendait la suite avec impatience.) Si un homme est castré avant la puberté, il conserve sa voix d'enfant et sa pilosité ne se développe pas. Puisqu'il n'a pas assez de yang pour assurer une croissance normale, ses bras et ses jambes sont particulièrement longs.

— Je n'ai jamais eu l'occasion d'observer longuement la grande prêtresse. Est-ce que tu sous-entends que...

— Elle est remarquablement grande pour une femme et ses membres sont longs, oui. Elle a également pris du poids ces dernières années. Enfin, il existe une maladie qui affecte les eunuques et dont les symptômes sont similaires à ceux d'une baisse de yin chez la femme.

Tout concordait.

— Minute. Même toi, tu es capable de différencier un homme d'une femme. Tu as bien examiné son buste ? Mais attends...

Les produits décrits sur la liste revinrent tout à coup à l'esprit de Lahan.

— Oui, elle avait bien de la poitrine.

La jeune herboriste ressortit ses notes. En En avait mentionné le *hasma* dans sa lettre : « *Hasma : bon pour la peau et la beauté en général. Fortifiant riche en nutriments. Une consommation excessive peut entraîner une augmentation du volume mammaire.* »

En En avait servi cet encas à Yao, d'où ses formes voluptueuses à seulement quinze ans. Mao Mao se souvenait que sa consœur s'était vantée de la croissance de sa maîtresse. Peut-être était-ce l'ingrédient qui avait suscité le plus d'effroi chez le médecin de l'officine. Aucun homme ne désirait se voir affublé de seins.

— La poitrine est le premier endroit que l'on regarde pour déterminer le genre d'une personne. J'aurais dû faire plus attention à la hauteur de son nombril.

La prêtresse étant bien en chair, il lui aurait été de toute façon difficile d'examiner cette partie de son anatomie. Si même Mao Mao, qui connaissait bien le corps des deux sexes, n'avait pas fait le rapprochement, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Yao et En En n'aient rien suspecté non plus. Nul doute que la raison pour laquelle les eunuques n'avaient pas le droit de les approcher était leur ressemblance avec la prêtresse. Elle craignait d'être démasquée.

Chaque détail de cette machination avait été pensé dès le départ. Chercher à savoir si la prêtresse avait eu ou non un enfant, c'était pour mieux les écarter de la vérité.

Bon sang !

Mao Mao était tombée dans le piège. Son père avait semblé consterné lorsqu'elle lui avait dépeint l'apparence du second pilier de Shaou. Sa description avait-elle suffi à éveiller les soupçons du vieux médecin ? Nul doute qu'il aurait découvert la vérité s'il avait eu l'occasion d'examiner lui-même la prêtresse.

— Ce serait donc ça, son fameux secret ?

Il s'agissait d'une faille à même de vous placer à la merci de celui qui la découvrait.

— Mais dans ce cas, pourquoi attendre que dame Airin rejoigne la cour intérieure d'un pays étranger pour faire le voyage et la réduire au silence ? Et en se donnant la peine d'échafauder un plan aussi élaboré, de surcroît ?

— Justement, commença Mao Mao.

La prêtresse n'était pas une femme. Si cette hypothèse se vérifiait, en quoi cela changerait-il la donne ? Le second pilier de Shaou avait tenté de faire porter le chapeau à Airin. Ou serait-il plus exact de dire que la concubine avait décidé d'endosser le rôle de la coupable ? Mais dans quel but ? Le grand gagnant de l'histoire, c'était le pays de Li.

— Imagine les conséquences si son assassin se trouvait être un ressortissant de notre pays, continua-t-elle.

— Li serait tenu pour responsable. Dans le pire des cas, cela déboucherait sur une guerre. La confession de dame Airin nous arrange bien.

— Qu'elle soit coupable ne nous pose donc aucun problème ?

— Je n'irai pas jusque-là, mais elle nous évite sans aucun doute un conflit armé. Bien sûr, cette tentative d'assassinat nous met tout de même en porte à faux avec Shaou.

Ce pays allié y gagnerait donc un moyen de pression sur la grande puissance qu'était Li, et ce sans passer par une guerre. Les informations affluaient dans la tête de l'apothicaire. Elle devait se calmer et assembler toutes les pièces du puzzle. Elle décida de se pencher sur la personne qui se trouvait au cœur de cette affaire.

— Que se passerait-il si Shaou apprenait que la grande prêtresse était un homme ?

— Que se passerait-il si nous apprenions que Sa Majesté était une femme ?

Lahan répondait à sa question par une autre question. Évidemment... Son interrogation était stupide, car c'était tout bonnement inimaginable. Li n'avait jamais connu d'impératrice souveraine. La mère du précédent empereur était appelée « impératrice régnante » en son temps, mais il s'agissait d'un surnom et non d'un titre officiel. Si une femme parvenait à accéder au trône en se faisant passer pour un homme, elle serait non seulement châtiée, mais l'image de la nation tout entière serait gravement ternie.

— Shaou est fondé sur deux piliers : le roi et la grande prêtresse. Certains seraient sans doute ravis de voir leur nombre réduit à un seul. Même si une autre prêtresse succédait à celle en exercice, la nouvelle serait dépouillée de son prestige et de son autorité. Tout ce qui aura été bâti sous le règne de l'albinos s'effondrerait.

La prêtresse officiait depuis des décennies. Grâce à elle, les femmes de Shaou avaient gagné en liberté d'expression. Si l'on découvrait qu'elle était en réalité un « il », toutes ces avancées seraient détricotées. Qu'en pensait Airin ? Grâce à l'éducation que lui avait prodiguée la prêtresse, elle avait pu

échapper à un mariage forcé et se hisser au poste d'émissaire malgré le fait qu'elle soit une femme.

— Imagine que ses ennemis, le roi par exemple, ou bien ses partisans aient découvert la vérité et que la révélation de son secret ne soit qu'une question de temps. Elle aurait alors pris la décision de partir en voyage à l'étranger. Un événement sans précédent. (Mao Mao formulait son hypothèse à mesure qu'elle lui venait à l'esprit.) La raison de ce voyage serait d'empêcher le roi de découvrir la vérité en...

En se rendant dans un endroit où ils ne pourraient l'atteindre, où son secret serait protégé. Un endroit où elle ne laisserait aucune preuve derrière elle. L'apothicaire se pressa une main contre le front et grinça des dents. Non, impossible. Et pourtant, les pièces s'emboîtaient parfaitement. Chacun des actes de la prêtresse y trouvait leur sens.

L'herboriste révéla sa terrible théorie :

— En se suicidant.

Chapitre 20 – Une bouillie de champignons

Le vent lourd charriait beaucoup d'humidité. Malgré des températures plus fraîches que celles dont elle avait l'habitude, la grande prêtresse n'arrivait pas à se faire à la sensation de moiteur sur sa peau. Les rayons du soleil étaient toutefois plus doux. Elle le sentait même à l'intérieur. Quel bonheur que de pouvoir prendre l'air un peu plus longtemps que ce qui lui était auparavant permis !

Elle se remémora les aventures qu'elle avait vécues les derniers mois. Autrefois, elle passait ses journées cloîtrée dans sa demeure à être vénérée. Être un objet d'adoration faisait partie de son quotidien, ce qui était terriblement ennuyeux. Elle aurait volontiers cédé sa place à qui l'aurait voulue, mais son existence même l'empêchait de transmettre le flambeau.

On l'appelait la « grande prêtresse » depuis si longtemps qu'elle en avait oublié son véritable nom. Si elle renonçait à son titre, elle n'aurait su comment se désigner. Tout cela serait bientôt de l'histoire ancienne, cependant. Le temps passé dans ce pays était comme un long sursis qui touchait à sa fin.

Un bruit léger de tissu froissé se fit entendre dans sa chambre aux multiples rideaux. Alors qu'elle se demandait ce que cela pouvait bien être, une fillette pointa le bout de son nez. Jazgul, dont le nom signifiait « fleur de printemps ». La petite, qui était née muette, avait rejoint son service un an auparavant. Elle ne savait rien de son passé et il aurait été inconvenant de lui demander quelles circonstances l'avaient placée sur son chemin. La petite fille avait des traits gracieux, mais la maigreur de ses bras et de ses jambes trahissait la malnutrition dont elle avait souffert. Bien qu'illettrée, elle n'avait aucun problème pour comprendre ce qu'on lui disait. La prêtresse puisait un certain réconfort dans son ignorance.

Elle fit signe à Jazgul de s'approcher. La fillette s'exécuta, un sourire aux lèvres. Aucun visiteur n'était attendu ce jour-là. Comme elle avait passé

les derniers jours au lit pour se rétablir, elle n'avait pas eu le temps de s'occuper de la petite. Il était temps de se rattraper.

La prêtresse se leva pour aller quérir quelques objets de l'autre côté de la chambre. Elle plongea ses doigts dans de la peinture rouge avant d'en enduire le front de Jazgul. Elle passa sur le contour de son tatouage afin de le faire ressortir. La fillette la laissa faire, toute au plaisir du moment. La prêtresse n'aurait su dire si cela était dû à son incapacité à faire la conversation ou à son manque d'instruction, mais l'enfant paraissait plus jeune que son âge.

Une fois le visage de Jazgul peint en rouge, l'albinos sortit des feuilles en peau de mouton. Elle disposa des encres colorées sur le bureau et tendit une plume de sauvagine à la petite.

— De quoi as-tu rêvé aujourd'hui ?

Jazgul se mit à dessiner d'une main malhabile. Elle était incapable de parler ou d'écrire, et ses illustrations maladroites étaient son unique moyen de communiquer. Lorsqu'elle commençait un dessin, elle se concentrait pleinement dessus. Elle ne pouvait cependant pas rester avec sa maîtresse plus longtemps. L'heure du repas approchait.

— Retourne dans ta chambre, dit la prêtresse en remettant les feuilles et les encres à Jazgul.

Les épais parchemins étaient lourds pour la petite qui en fit tomber quelques-uns. En se baissant pour les ramasser, elle implora sa protectrice du regard, signe qu'elle souhaitait rester un peu plus longtemps. L'albinos lui caressa les cheveux plus tendrement qu'à l'accoutumée.

— On ne peut pas rester ensemble éternellement. Et puis, tu n'as pas besoin de moi pour dessiner.

La fillette hocha la tête. La prêtresse lui répondit par un sourire. Peu de temps après que l'enfant fut partie, une servante à la peau mate pénétra dans la pièce. La prêtresse l'appelait l'« oracle ». Le mot signifiait peu ou prou « prêtresse ». Tout comme son homologue, l'oracle avait oublié son nom depuis fort longtemps. Elle avait succédé à sa prédécesseure depuis une vingtaine d'années.

L'oracle précédente avait dit à l'albinos que le nom originel de la prêtresse signifiait « enfant des dieux ». Le mot « oracle » était le plus approprié pour désigner la personne qui servait la prêtresse, car son devoir était d'entendre la voix des dieux.

Le temps fit son œuvre et l'enfant des dieux devint grande prêtresse. Était-ce parce que seules des filles étaient choisies ? Ou parce qu'il ne restait que des filles ? Elle savait qu'elle en était digne, rien de plus. La précédente oracle l'avait découverte quand elle n'était encore qu'une toute petite fille. D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle avait toujours vécu dans la demeure de sa prédécesseure.

Elle était spéciale, lui avait-on dit. Une peau blanche et des cheveux assortis, des yeux écarlates comme des rubis. En sa qualité d'immaculée, elle entendrait plus clairement la voix des dieux. Le moindre de ses gestes était interprété par l'oracle. Les prédictions d'une prêtresse aussi pâle ne pouvaient être que vérités. Elle était la seule personne au monde dont le roi n'osait croiser le regard. On ne la traitait pas comme un être humain, mais comme une divinité siégeant au fond de son palais.

Une prêtresse n'avait pas besoin d'être instruite. Son être était suprême. Les précédents oracles n'avaient jamais rien enseigné aux prêtresses. Pourtant, la femme qui l'avait élevée mit des livres à sa disposition. Elle lui apprit à lire et à écrire. Peut-être était-elle un peu à part ?

Même lettrée, la prêtresse ignorait tout des choses du monde. Elle savait que celles qui l'avaient précédée avaient perdu leur titre après l'arrivée de leurs premières règles, mais elle ignorait ce qu'elles étaient devenues. Incapable d'imaginer le sort qui l'attendait, elle atteignit l'âge de dix ans, puis de quinze.

L'âge du début du cycle menstruel variait selon les filles, et elle avait ouï dire que certaines prêtresses n'avaient jamais été réglées. Elle se figura donc que la situation n'avait rien d'anormal et continua à officier. Elle ne put néanmoins s'empêcher de remarquer de nouvelles particularités qui la difféenciaient des autres.

Son corps ne se développait pas comme celui des femmes de son entourage. Sa poitrine ne poussait pas, tandis que ses membres ne cessaient de s'allonger. Même une fille aussi ingénue qu'elle savait qu'il existait des différences entre un homme et une femme. Lorsqu'elle interrogea l'oracle, celle-ci se contenta de répondre qu'elle était spéciale. Par la suite, on lui servit des plats qu'elle n'avait jamais goûtés. Sa poitrine grossit, mais son cycle menstruel ne vint toujours pas.

Les jours et les mois s'écoulèrent sans mettre fin à son ignorance. Sa renommée ne cessait de croître, de même que les sollicitations pour ses

prophéties. Durant ses rituels divinatoires, elle pouvait se mouvoir à sa guise, mais elle devait garder le silence. L'oracle parlait pour elle.

L'oracle qui l'avait élevée périt après que la prêtresse eut atteint les vingt ans. Son heure était venue, mais pour cette albinos qui n'avait jamais côtoyé la mort, ce phénomène était difficile à comprendre. La petite-fille de l'oracle succéda à sa grand-mère pour servir la grande prêtresse. Avant de rendre son dernier souffle, celle qui lui avait tout enseigné lui révéla pourquoi ses règles n'étaient jamais venues et pourquoi elle avait un corps différent des autres femmes.

La prêtresse était née dans un petit village verdoyant, chose rare au pays du sable. Il avait été conçu comme une retraite pour les prêtresses ayant cessé d'officier, et leur sang coulait dans les veines de la plupart des habitants. Probablement l'histoire des prêtresses avait connu d'autres albinos. Elle-même avait vu le jour dans cet endroit singulier... en tant que garçon.

Lorsque l'oracle lui avait révélé les circonstances de sa naissance, elle avait cru à une mauvaise plaisanterie. C'était absurde. Mais la mourante avait continué son histoire de sa voix rauque.

Le roi de l'époque n'était pas un bon souverain. Shaou était un pays au commerce florissant et pourtant, il menaçait de déclarer la guerre à d'autres territoires. Ses conseillers tentèrent de l'en dissuader, mais le jeune roi était têtu et ne voulait rien entendre.

La seule personne dont l'autorité égalait celle du monarque était le second pilier de Shaou : la grande prêtresse. Hélas, celle qui était en fonction à ce moment-là ne détenait pas l'influence nécessaire. D'autant que le jour où elle devrait se retirer approchait. L'arrivée d'une nouvelle élue des dieux changerait la donne. Sa rencontre avec le souverain serait décisive, à fortiori si elle était d'une pâleur extrême.

Pour se débarrasser du roi, l'oracle se servit de l'enfant albinos. Elle le priva de sa virilité, comme on castrait les petits agneaux, le faisant désormais fille. Une entrevue avec le monarque put être organisée. Les bambins pleuraient souvent pour un rien. Se retrouvant propulsé dans un environnement qui lui était peu familier, l'enfant se mit naturellement à crier. L'oracle saisit l'occasion pour transformer cette réaction en prédiction et déclarer le roi inapte à régner.

Cette révélation de la part de l'oracle bouleversa la prêtresse. Sa vie entière était bâtie sur un mensonge. Elle qui avait cru pendant vingt ans être spéciale n'avait en réalité été qu'un pion dont on s'était servi pour détrôner un roi. Rien de plus.

Elle aurait voulu morigéner l'oracle sur son lit de mort mais tenue à l'écart du monde, la prêtresse ne disposait pas du vocabulaire nécessaire pour exprimer l'ampleur de son désarroi. Ses maigres connaissances ne lui étaient d'aucune utilité. L'oracle lui avait enseigné le minimum dans le but de soulager sa conscience, voilà tout.

Après le trépas de celle qui l'avait élevée, la prêtresse partit vivre près de son village natal pour récupérer. La défunte avait su se montrer d'une fine intelligence. Elle avait fait bon usage de sa marionnette pour rétablir la stabilité politique du pays. Sa petite-fille s'avéra tout aussi exceptionnelle, mais manquait cependant d'expérience. Peut-être aurait-il été plus exact de dire que prêtresse et nouvelle oracle avaient fui leurs responsabilités le temps de prendre leurs marques.

Selon un accord tacite, la venue d'une nouvelle oracle impliquait la désignation d'une nouvelle prêtresse. De nombreuses petites filles bien nées avaient rejoint le second pilier de Shaou en tant qu'apprenties. Airin et Aira en faisaient partie et elles étaient toutes deux remarquables. Comme l'oracle l'avait fait pour elle, la grande prêtresse s'assura qu'elles reçoivent une éducation irréprochable. Peut-être cherchait-elle inconsciemment à se racheter de les avoir trompées. Quoi qu'il en fût, être instruites leur ouvrirait bien des portes.

L'albinos aurait pu leur céder le titre de prêtresse à n'importe quel moment, mais elle n'arrivait pas à s'en détacher. Elle avait été créée de toutes pièces pour tenir ce rôle. Même son nom avait disparu des mémoires.

Airin s'était attachée à elle, mais la majorité des apprenties la considéraient comme un obstacle. Aira s'était montrée hostile, elle aussi. Les deux jeunes femmes se ressemblaient tant qu'on aurait cru des jumelles. Or elles étaient aussi différentes que le jour et la nuit.

Alors que la prêtresse songeait qu'il était temps de mettre fin à sa convalescence, un messenger en provenance de son village natal vint à sa rencontre, un nouveau-né recouvert d'un linge blanc dans les bras. La peau du nourrisson était tellement pâle que l'on pouvait voir ses vaisseaux sanguins à travers.

— Grande prêtresse, l'interpella une voix familière alors qu'elle était perdue dans ses souvenirs.

Une jeune femme au teint hâlé se tenait devant elle. Elle ne l'avait pas entendu approcher.

— Êtes sûre de vous ? demanda l'oracle.

Une soupe de riz était posée sur la table. Ah oui, elle s'apprêtait à prendre son repas.

— Ce serait suspect si j'attendais plus longtemps.

Le visage de l'oracle se rembrunit. Pourquoi cette ombre sur son visage, alors qu'elle disait comprendre la décision de la grande prêtresse ? La jeune femme à la peau mate serra les poings et baissa les yeux.

— Je mangerai seule, patiente donc ailleurs, lui dit la prêtresse. (Elle sourit. Elle n'avait pas d'autre choix.) Je sais que je peux te faire confiance pour la suite.

Au moment où elle portait la cuillère à ses lèvres, elle entendit un tapage assourdissant à l'extérieur. Elle fronça les sourcils, puis échangea un regard avec l'oracle. Au même instant, la porte s'ouvrit brusquement.

— Excusez-moi ! s'écria une voix dans la langue de Li.

Une jeune fille menue fit une entrée pour le moins osée. Il s'agissait de l'assistante médicale qui l'avait auscultée à plusieurs reprises lors de son séjour. Pourtant, aucune consultation n'était prévue ce jour-là.

— Quelle... quelle impertinence ! s'interposa l'oracle.

L'intruse l'esquiva pour se faufiler auprès de la prêtresse. Que faisaient les gardes ?

— Moi pas impertinente. Mon métier, ça !

Son shaounais était très approximatif. Alors que la prêtresse restait sans voix, l'importune en profita pour lui soustraire sa cuillère. Elle la plongea dans sa bouche et en avala le contenu. L'oracle et la prêtresse blêmirent, tandis qu'un sourire se dessinait sur les lèvres de la jeune fille qui ferma ses yeux de contentement.

— Excellent. Bouillie de champignons, annonça-t-elle, triomphante.

Chapitre 21 – L’aveu de la grande prêtresse

Mao Mao s’apprêtait à prendre une autre cuillerée quand la servante la lui prit des mains.

— Tu as perdu la tête !

— Non, j’accomplis simplement mon devoir de goûteuse.

L’herboriste s’était remise à parler dans la langue de Li, son shaounais n’était manifestement pas aussi fluide qu’elle l’espérait. Tant mieux dans un sens, elle serait plus à l’aise dans sa langue natale.

— Rendez-moi cette bouillie, je n’ai pas terminé mon inspection. Ou peut-être souhaitez-vous la faire ingérer à la grande prêtresse ? (Devant le silence de la servante, l’apothicaire poursuivit.) Je vous avoue que je suis impressionnée, même si je sais que je ne devrais pas. Réussir à mettre la main sur un poison qui ne laisse aucune trace, cela force le respect.

— As-tu seulement des preuves de ce que tu avances ?

La jeune femme au teint hâlé foudroya l’espace d’un instant l’herboriste du regard, avant de se reprendre. Quiconque trempait dans ce plan élaboré avait forcément les nerfs solides. La prêtresse était tout aussi imperturbable.

Logique, se dit Mao Mao. Ce serait trop simple si elle avouait tout sur-le-champ.

— Si ce sont des preuves que vous voulez, je vous prierais de patienter un moment. Si la bouillie que je viens d’avaler est empoisonnée, les effets devraient se faire sentir d’une minute à l’autre. Mais je crains qu’une bouchée ne soit pas suffisante pour provoquer des symptômes sévères, alors donnez-moi le reste. (L’apothicaire tendit la main, mais la servante n’esquissa pas un geste.) La cuillerée que j’ai consommée contenait tout au plus un morceau de champignon. Une dose loin d’être fatale, vous en conviendrez. Qu’attendez-vous pour me passer le bol ?

— Cesse ces enfantillages. Si tu penses que ce plat est empoisonné, recrache-le !

— Et puis quoi encore ?

Mao Mao sortit un petit carnet.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les notes de dame Yao, la goûteuse que l'empereur a mise à disposition de la grande prêtresse. Je l'ai mise en garde contre les odeurs inhabituelles. C'est une excellente élève, voyez-vous. Si Airin avait empoisonné la nourriture avec du faux badianier, elle ne serait pas passée à côté. Certes, elle manque d'expérience en tant que goûteuse, mais jamais elle n'aurait commis une erreur aussi grossière. (Le carnet de sa consœur était une mine d'information.) Elle a scrupuleusement noté les repas servis à la grande prêtresse. Il semble qu'elle ait consommé une bouillie semblable à celle-ci, le matin du dîner d'État.

Elle jeta un coup d'œil à ses notes.

« *Petit déjeuner : bouillie de riz aux champignons.* »

— Vous étiez bien renseignées sur la période de latence du poison et vous l'avez consommé le matin de sorte que les symptômes se déclarent pile après le repas. J'imagine que vous n'aviez pas la conscience tranquille : vous avez laissé Yao ingérer une dose qui ne lui serait pas fatale, à condition que des soins appropriés lui soient prodigués en temps et en heure.

L'état de la jeune fille de bonne famille s'était enfin stabilisé. Nul ne pouvait savoir si elle garderait des séquelles internes, mais ses jours n'étaient plus comptés. Inutile de préciser qu'En En s'en sentait grandement soulagée.

— Tu as fini avec tes plaisanteries de mauvais goût ? La coupable est passée aux aveux.

— En effet, elle a avoué le crime. Je présume que c'est la raison pour laquelle la grande prêtresse a choisi de passer à l'acte aujourd'hui, après avoir reçu la nouvelle de son inculpation. Ainsi elle pouvait se donner la mort sans crainte des répercussions.

Elle ne pouvait en finir qu'une fois Airin déclarée coupable. L'avait-elle pris en compte en choisissant un poison connu pour provoquer des rechutes ? Au fond, peu importait, puisqu'il était probable que son trépas ne fasse pas l'objet d'une enquête poussée s'il se produisait après la condamnation de la concubine étrangère. Découvrir l'identité du vrai coupable ne serait dans les intérêts de personne. Mao Mao regarda ses deux interlocutrices.

Elles ne tenteront tout de même pas de me faire taire ici et maintenant... si ?

Lahan attendait au pavillon de la prêtresse. Il avait fait dépêcher un messager afin d'appeler son père au plus vite, qui ne devrait plus tarder.

Me réduire au silence ne serait pas une tâche aisée, mais voir leur secret révélé est une éventualité encore pire...

Elle en avait bien conscience. L'herboriste savait qu'elle n'avait rien à y gagner. Le ton menaçant qu'elle avait pris n'avait pas pour but de les forcer à dévoiler leur plan, mais à l'écouter.

— Grande prêtresse. Je crois savoir que vous connaissez dame Airin depuis longtemps.

— En effet, c'était autrefois mon apprentie.

La peine se lisait sur son visage.

Je le savais.

Airin voulait protéger son mentor. L'albinos n'aurait pas eu cette réaction si elle tentait unilatéralement de faire porter le chapeau à son ancienne protégée. Peut-être que l'entrée d'Airin à la cour intérieure de Li faisait partie de leur plan depuis le début.

— Vous avez conscience qu'elle sera exécutée ?

La prêtresse tressaillit. Son jeu d'actrice laissait à désirer comparé au flegme de sa servante. Mieux valait concentrer ses efforts sur le second pilier de Shaou.

— J'ignore quelles sont les lois de votre pays, mais à Li même les tentatives de meurtre sont punies de la peine capitale. Allez-vous laisser mourir quelqu'un qui est prêt à se sacrifier pour vous ? (Il n'y eut aucune réaction de la part de son interlocutrice.) Sans regret ? Vous lui avez prodigué une éducation irréprochable afin de lui assurer un avenir, et maintenant vous vous apprêtez à l'en priver ?

Malgré les paroles crues de l'apothicaire, les deux mises en cause restèrent de marbre.

Autant parler à un mur.

Mao Mao réfléchissait à ce qu'elle pourrait bien dire ensuite quand la prêtresse, toujours assise sur le lit, baissa la tête et étouffa un sanglot.

— Grande prêtresse... murmura sa servante.

— Qu'étais-je censée faire ? dit l'albinos d'une voix dénuée de sa prestance habituelle et presque implorante. Depuis ma naissance, j'ai vécu

ma vie comme une marionnette, sans pouvoir aller à l'encontre du sort qui avait été décidé pour moi. Je n'avais rien, si ce n'est mon titre de grande prêtresse. Voilà pourquoi j'ai voulu officier jusqu'à la fin.

Elle s'exprimait à présent en shaounais. Mao Mao peinait à suivre.

— Grande prêtresse ! s'exclama la servante en lui secouant les épaules.

L'intéressée continua cependant sa confession en mélangeant les deux langues. Elle décrivit la situation telle que l'apothicaire se l'était imaginée. Les partisans du roi, qui considéraient la prêtresse et le pouvoir politique qu'elle détenait comme un obstacle, souhaitaient la destituer. S'il ne s'était agi que de cela, la prêtresse aurait pu l'accepter, mais le monarque avait prévu de la marier. La nouvelle l'avait plongée dans le plus grand désarroi.

— Leur but était certainement de désacraliser la fonction de prêtresse. La petite Aira avait une dent contre moi...

Aira...

Soit la seconde émissaire. Il existait donc une part de vérité dans ce qu'Airin leur avait raconté. Sa cousine en voulait à la prêtresse de ne pas avoir laissé sa place et nourrissait depuis une jalousie haineuse envers les albinos. Voilà pourquoi elle avait manipulé Pai Niang Niang – en représailles.

Nul ne savait si le monarque et ses conseillers avaient découvert le secret de la prêtresse ou s'ils souhaitaient juste la priver de son caractère divin en la réduisant au rang de simple épouse. Dans tous les cas, l'arrivée d'une nouvelle prêtresse amoindrirait considérablement le pouvoir du second pilier de Shaou.

Mao Mao n'avait pas explicitement mentionné qu'elle savait que la prêtresse était née homme, mais cette dernière lui racontait son histoire comme si ce point était une évidence. Peut-être s'agissait-il d'un lapsus dû au flot d'émotions qui la submergeait. Quoi qu'il en soit, l'apothicaire ne fit aucune remarque à ce propos.

— C'est Airin qui est venue m'en parler.

La concubine avait compris les intentions d'Aira, qu'elle considérait comme sa sœur, et de son plan concernant la blanche demoiselle.

— À ses yeux, la grande prêtresse était un être spécial, à part, intervint la servante.

Airin était versée dans les us et coutumes de Li. Elle n'ignorait pas qu'en cas de décès de la prêtresse en dehors des frontières de Shaou, ses

ossements seraient retournés à son pays natal.

Au pays de Li, l'enterrement était la norme, tandis que les incinérations étaient réservées aux criminels. Une simple différence culturelle. À Shaou, il était admis que brûler le corps de la prêtresse lui permettrait de rejoindre le soleil.

Il suffirait de sélectionner des os ne trahissant pas son sexe pour que personne ne se rende compte de rien.

Nul doute que le trépas de la prêtresse donnerait à Shaou l'avantage sur Li, même si la coupable venait du même pays. Quant au pays du sable, il serait débarrassé de la gêneuse. Le roi serait assurément ravi de cette tournure.

— Mais votre disparition n'aboutirait-elle pas au résultat escompté par vos ennemis ? demanda Mao Mao.

— Non, même si je ne suis plus là, une autre prêtresse me succédera, répondit-elle en jetant un coup d'œil à sa servante.

Nous y voilà.

Une petite fille dont le cycle menstruel n'avait pas encore débuté prendrait la relève. De retour à Shaou, la servante deviendrait le cerveau derrière la nouvelle prêtresse.

— Elle est beaucoup plus compétente que moi. Voilà pourquoi je peux lui laisser mon titre en toute sérénité.

L'herboriste se demandait comment elle pouvait affirmer qu'une fillette serait plus qualifiée qu'une adulte de quarante ans et avec autant d'années d'expérience, mais elle garda le silence.

— Tout se passera bien, même sans moi.

Cette fois, Mao Mao ne put se retenir.

— En êtes-vous vraiment certaine ? Votre plan vous semble peut-être infaillible, mais avez-vous songé à ce qui se passerait si Sa Majesté Impériale avait vent de votre machination ?

Le discours de la prêtresse ne bénéficiait qu'à Shaou. Li n'avait rien à y gagner, au contraire. Les sacrifices d'Airin et de la prêtresse n'y changeraient rien. Cette dernière pensait aux intérêts de son pays et ne se souciait guère des implications pour leur voisin.

— Qu'auriez-vous fait si Yao avait succombé aux champignons ?

Mao Mao agita les notes de sa consœur en posant la question qui lui brûlait les lèvres. Qu'avait fait la pauvre jeune fille pour mériter un tel sort

? Elle exigeait une réponse.

— Eh bien...

Les deux femmes éprouvaient vraisemblablement de la culpabilité. Elles ne pouvaient pas recourir à un poison trop doux : il leur fallait une toxine mortelle si elles voulaient que leur plan soit convaincant. Elles l'avaient donc diluée afin d'en atténuer les effets, mais la moindre erreur de dosage aurait été fatale à Yao.

— Si je comprends bien, vous avez échafaudé un plan qui n'arrangeait que vous, en comptant sur Li pour payer les pots cassés ? Sachez que je ne me tairai pas.

— Même si j'en paie le prix de ma vie ?

— Je ne supporte pas ceux qui pensent que la mort résout tout.

Mao Mao se sentait un peu plus légère à présent qu'elle avait assené ce qu'elle avait à dire. La prêtresse tentait simplement de fuir les conséquences de ses actes.

Le souvenir d'une jeune ingénue passionnée d'insectes vint à l'esprit de l'herboriste. Elle s'était volatilisée dans la neige, sans laisser de traces. L'apothicaire jetait de temps à autre des coups d'œil sur les étalages des boutiques, en se demandant si l'épingle à cheveux qu'elle lui avait offerte referait un jour surface.

— Grande prêtresse, pouvez-vous garantir que Shaou n'adressera pas de demandes excessives à Li à l'avenir ?

— J'espérais que vous accepteriez quelques requêtes...

— Lesquelles ? Que nous vous fournissions des vivres ?

— Entre autres. J'aurais également voulu que vous remettiez à Shaou la femme au teint pâle que vous détenez.

— Vous voulez dire Pai Niang Niang ?

La prêtresse ne pouvait pas être la mère de la blanche demoiselle. Airin les avait volontairement dirigés sur cette fausse piste. Par conséquent, quelle était leur relation ? Puisque Aira avait manipulé Pai Niang Niang, il était probable que cette dernière soit aussi originaire de Shaou.

— Cette petite aurait dû grandir à mes côtés et me succéder.

La blanche demoiselle était née dans le même village que la grande prêtresse et partageait un lien de parenté avec elle. Leur lignée produisait plus d'enfants albinos que la normale, mais leur naissance restait un phénomène exceptionnel.

— Si je lui avais cédé ma place, rien de tout ça ne serait arrivé. Mais je me suis accrochée à mon titre et je l’ai renvoyée au village.

Elle s’était par la suite rendue à l’étranger pour y semer le chaos, avant d’être arrêtée pour ses crimes.

— L’existence d’une autre albinos aurait semé un peu plus le chaos dans mon pays. J’ai donc demandé qu’elle soit élevée dans le secret, hélas...

— Quelqu’un d’autre s’est servi d’elle.

— Oui. Aira, qui voulait provoquer ma chute, l’a utilisée. Il y a environ cinq ans, on m’a informé que la petite avait disparu, que quelqu’un l’avait emmenée.

La prêtresse baissa ses yeux pleins de regrets. Pai Niang Niang n’avait pas simplement été privée du titre de prêtresse. Son existence ayant été tenue secrète, elle n’avait nulle part où aller.

— En d’autres termes, vous êtes l’aimant à problèmes de notre pays.

— Comment oses-tu ! s’emporta la servante qui avait jusque-là gardé son calme.

La prêtresse lui fit signe de se taire. Lorsque l’une des deux se laissait submerger par l’émotion, l’autre l’apaisait, et inversement. Après toutes ces années passées ensemble, elles se complétaient parfaitement.

— C’est la vérité, dit la prêtresse.

— Si vous en avez conscience, alors expiez vos fautes pour le restant de vos jours.

Mao Mao décida de lui présenter la seule solution qu’elle avait trouvée après avoir retourné le problème dans tous les sens. Si la prêtresse refusait, alors qu’il en soit ainsi.

— Mourez pour de bon, cette fois.

La prêtresse et sa servante échangèrent un long regard.

Chapitre 22 – La prochaine grande prêtresse

Les os s'entrechoquèrent quand on les disposa dans la jarre en porcelaine. Il n'y avait de place que pour quelques fragments pouvant tenir dans la paume des deux mains.

Une mèche de cheveux blancs rappelant un pompon à franges était enveloppée dans une étoffe de soie. La femme dépourvue de nom dont les ossements reposaient à présent dans la jarre n'aurait jamais rêvé être vénérée dans un pays étranger. Elle n'aurait jamais imaginé qu'une foule se serait rassemblée pour assister à son départ et que des musiques seraient interprétées pour le repos de son âme.

Mao Mao effleura sa ceinture noire, signe du deuil qu'elle avait simplement revêtu pour les apparences, avant de s'éloigner.

Après leur entrevue, la grande prêtresse s'éteignit comme escompté. Mao Mao n'avait pas été la seule à inspecter le corps et à constater le décès, son père était présent lui aussi. S'il s'était agi d'un autre médecin, la jeune herboriste avait prévu de faire prendre une substance simulant parfaitement la mort à la prêtresse.

Mais nous n'aurions jamais pu duper mon père.

L'herboriste culpabilisait d'avoir forcé la main de Luomen, mais le vieux médecin ne savait de toute façon pas dire non lorsque la vie d'autrui était en jeu. Elle en avait fait son complice malgré lui. Quant à la véritable prêtresse...

— L'endroit vous convient-il, grande prêtresse ? demanda Jinshi.

Le prince impérial ignorait comment s'adresser à elle à présent qu'elle n'était plus censée exister. Il avait fini par décider de continuer à l'appeler par son ancien titre. Et puisqu'elle n'occupait plus ses fonctions, l'interdiction qu'avaient les hommes de l'approcher était à présent caduque.

— Oui, je trouve les lieux très confortables.

Plusieurs couches de rideaux tamisaient la chambre spécialement préparée afin de protéger l'albinos des rayons du soleil.

— Vous m'en voyez ravie, dit une voix derrière Jinshi. J'étais prête à changer l'ameublement si celui-ci ne vous convenait pas.

Il s'agissait d'Aduo, une jolie femme vêtue comme un homme. Il n'aurait pas été exagéré de dire que sa demeure s'était transformée en refuge pour celles qui ne pouvaient plus apparaître en public.

L'empereur rendait de temps en temps visite à l'ancienne concubine. Même déchue de son rang, elle restait plus sage et avisée qu'un fonctionnaire lambda. Mais peut-être Sa Majesté désirait-elle simplement un compagnon avec qui partager un verre.

Ils avaient toutes les raisons du monde de garder la prêtresse cachée à cet endroit. Elle refusait de se retirer tant qu'elle serait sur le territoire de Shaou, et s'était donc rendue à l'étranger pour se donner la mort et faire disparaître sa dépouille. L'asile politique n'était pas une solution : il n'aurait eu pour résultat que d'affaiblir son autorité.

Si la prêtresse s'était résolue à en finir, sans doute estimait-elle avoir accompli tout ce qui était en son pouvoir.

Sauf qu'elle se trompe.

N'avait-elle pas conscience de la valeur pour Li d'un être ayant officié à la tête du pays voisin ? Même après avoir quitté le devant de la scène, les informations qu'elle avait accumulées au fil des décennies représentaient des ressources inestimables. Certes, les partager s'apparentait à trahir sa terre natale, mais l'exilée n'était pas en position de faire la fine bouche.

— Vous respecterez votre part du marché, n'est-ce pas ? demanda Jinshi.

— Bien entendu. Je n'oublie pas que vous avez deux otages entre vos mains.

Elle faisait allusion aux deux criminelles que détenait Li : Pai Niang Niang et Airin. Au vu des faits qui leur étaient reprochés, leur exécution pouvait être ordonnée à tout moment.

— Je compte sur vous pour soutenir Shaou.

Une demande ambitieuse.

— Si vous nous offrez une contrepartie acceptable en échange, répondit le prince impérial du tac au tac, un sourire radieux aux lèvres.

Son charme serait sans effet sur la prêtresse dont l'existence transcendait les genres, mais un simple sourire de sa part suffit tout de même à illuminer la pièce plongée dans la pénombre.

La politique n'était pas une affaire de justice ou de coups bas. Il y était juste question d'histoires qui finissaient bien ou mal, et ce genre de conclusion n'était pas rare. Jinshi sortit de la chambre, suivi de Mao Mao.

— Un instant. (La jeune fille s'arrêta et se retourna. L'ancienne grande prêtresse tenait un volumen dans ses mains.) C'est pour toi.

Elle remit l'objet non pas au prince impérial, mais à l'herboriste qui le déroula en se demandant ce qu'il pouvait bien contenir. Il s'agissait de parchemins en peau de mouton rassemblés dans un rouleau, où figuraient des illustrations maladroites.

— Des dessins d'enfants ? s'enquit Mao Mao.

— Absolument, confirma la prêtresse.

L'apothicaire se demanda un court instant si des enfants avaient occupé le pavillon, avant d'écarquiller les yeux.

Oui, il y en avait une.

La petite fille muette qui suivait la servante. Elle se prénomma Jazgul. Les trois assistantes médicales avaient cherché sa tutrice pendant un moment.

En y repensant, je ne l'ai jamais vue au pavillon.

L'apothicaire examina attentivement les dessins de la fillette en essayant d'en déchiffrer le sens.

— Tiens ? murmura-t-elle.

Sur l'une des illustrations tracées à l'encre colorée figuraient deux silhouettes toutes de blanc vêtues. Deux jeunes filles, probablement. L'une d'entre elles avait le bras enveloppé d'un bandage blanc.

— Est-ce que c'est moi ?

— Oui.

Si la petite fille l'avait dessinée avec Yao, elle ne pouvait pas refuser son présent. C'était un peu étrange, néanmoins. Lorsque les dames de la cour avaient fait la rencontre de Jazgul, En En était présente. D'ailleurs, elles ne portaient pas leur tenue d'assistante médicale ce jour-là. Tandis que l'herboriste se creusait la tête, elle remarqua des chiffres inscrits au dos du papier – sans doute une date. Ces nombres ne lui étaient cependant pas familiers.

— Puis-je vous demander ce que c'est ?

— Jazgul a fait ce dessin avant notre départ pour Li.

— Quoi ?

Cela n'avait aucun sens. Comment aurait-elle pu les représenter avant de les avoir rencontrées ? Était-ce une plaisanterie ?

Pour la première fois, la prêtresse afficha un sourire espiègle.

— Tu ne te souviens pas ? J'ai mentionné que la prochaine prêtresse serait beaucoup plus compétente que moi. Le jour où Jazgul s'est perdue en ville, elle, qui est habituellement si sage, avait insisté pour sortir. Je suis sûre que c'était pour vous rencontrer.

— Mais... c'est impossible, voyons...

Mao Mao ne croyait qu'en ce qui pouvait être démontré, prouvé. La prêtresse se moquait d'elle très certainement. L'herboriste déroula le parchemin et découvrit une nouvelle illustration représentant le second pilier de Shaou, un homme étincelant, une femme élancée et une Mao Mao gauchement dessinée. Autrement dit, toutes les personnes qui étaient rassemblées en ce moment même.

L'apothicaire en resta bouche bée.

— Il y en a encore un. Prends le temps de le regarder plus tard. (L'herboriste resta figée sur place, sans savoir quoi répondre.) Laisse-moi te faire une dernière confidence. Moi aussi je possédais un don autrefois. On raconte que les prêtresses de Shaou sont toutes privées de quelque chose, mais qu'elles en tirent un pouvoir en retour. Ma peau est dépourvue de pigments, tandis que Jazgul n'a pas de voix. Malheureusement, j'ai perdu mes facultés quand j'ai découvert la vérité sur ce que j'étais vraiment.

La prêtresse apprenait vite. Sa maîtrise de la langue de Li s'était perfectionnée pendant son court séjour. Alors que Mao Mao demeurait coite, Jinshi revint dans la chambre.

— Qu'attends-tu ? Nous partons.

— Oui... Tout de suite.

Elle s'empressa de suivre le prince impérial qui affichait une expression curieuse. Il n'avait sans doute pas entendu leur conversation.

Cette prêtresse... Qui est-elle vraiment ? s'interrogea l'herboriste.

Il devait y avoir une explication logique, mais laquelle ? Peut-être que la ressemblance entre les dessins de Jazgul et la réalité était fortuite et que la prêtresse osait des rapprochements qui n'avaient pas lieu d'être. La question

troublait encore Mao Mao lorsqu'elle monta dans la calèche et découvrit le dernier dessin... qui la laissa tout aussi pensive.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Jinshi.

— Aucune idée.

La page avait été grossièrement noircie d'un seul trait.

Épilogue

Le chant des cigales s'était tu, laissant place à celui des grillons.

Peut-être qu'ils organisent un combat de grillons en ville, songea Mao Mao.

Il s'agissait d'un passe-temps populaire qui consistait à faire se battre des insectes. Comme pour les combats de coqs, les paris étaient monnaie courante. L'apothicaire se trouvait cependant à l'écart de toute cette agitation, dans une demeure à la périphérie de la capitale. Son regard était posé sur Yao, allongée sur un lit. Elles étaient chez la jeune fille.

— Je n'attends qu'une chose, c'est de pouvoir reprendre mon travail, dit la convalescente, le visage tourné vers l'extérieur.

La jeune fille de bonne famille était vêtue d'une tenue de nuit. Plus de deux semaines s'étaient écoulées depuis son empoisonnement. Elle avait passé plusieurs jours à moitié consciente, mais elle se sentait à présent bien mieux.

— Je suis sûre qu'En En se réjouit de ton retour.

Leur camarade était occupée par son travail à la cour. Elle ne servait plus Jinshi et était retournée au dispensaire, mais Mao Mao doutait qu'elle soit plus concentrée pour autant. En En avait été congédiée car elle passait tout son temps au chevet de sa maîtresse, manquant ainsi à ses obligations envers le frère de l'empereur. Yao avait fini par la chasser.

— Moi qui pensais pouvoir m'en sortir sans elle, murmura-t-elle.

— Personne n'aurait pu anticiper une telle situation.

— Pas même toi ?

Mao Mao ne dit rien. L'herboriste avait pour habitude de goûter à chaque poison qui piquait sa curiosité et l'amanite vireuse n'avait pas fait exception. Elle avait bien entendu pris soin de rendre gorge le champignon avant qu'il ne soit absorbé par son organisme. Elle en avait par ailleurs fait de même après avoir ingéré la bouillie de champignons de la prêtresse. À en juger par les nausées dont elle avait souffert plus tard, elle n'avait manifestement pas réussi à tout régurgiter.

La vieille grippe-sou m'a détruit le ventre ce jour-là...

La maquerelle, experte en avortement, s'était montrée sans pitié. Mao Mao était persuadée qu'elle vomirait son estomac au passage. Au demeurant, la saveur et la texture des champignons ne lui étaient pas inconnues. Il était fort possible qu'elle aurait reconnu l'amanite si elle n'avait pas été coupée en petits morceaux.

— Je suis vraiment une amatrice, se lamenta Yao en dégageant sa frange de son front.

Le poison l'avait fait fondre comme neige au soleil, à l'exception de sa poitrine. L'apothicaire lui remit le thé médicinal que son père lui avait confié. Désormais hors de danger, la jeune fille récupérait dans la demeure familiale. L'herboriste avait été quelque peu surprise en la découvrant. La maison était somptueuse, mais semblait tristement vide. Les domestiques qui l'avaient accueillie paraissaient peu nombreux par rapport à la taille de l'édifice.

— Navrée de ne pas te recevoir en grande pompe.

Mao Mao aurait sans doute dû répondre : « Ce n'est rien, voyons », mais elle n'avait jamais été douée pour ce genre de banalités.

— C'était autrefois notre résidence secondaire, mais mon oncle nous a pris la demeure principale.

— Je vois, c'est compliqué.

Cela expliquait pourquoi la famille de la jeune fille vivait dans un endroit si retiré. Mao Mao avait toujours su que sa consœur était bien née, mais elle comprenait à présent mieux son ambition et son désir de devenir assistante médicale.

— J'ai déjà congédié En En une fois, mais elle est revenue. Ce n'est pas en restant à mon service qu'elle réussira dans la vie...

Le père de Yao n'était plus de ce monde. La jeune fille avait reçu sa part d'héritage, mais son oncle restait le légataire légitime. Au pays de Li, les femmes obéissaient traditionnellement aux hommes. Son oncle à présent à la tête de leur famille, Yao n'aurait d'autre choix que de lui obéir lorsqu'il déciderait de la marier.

Je comprends mieux pourquoi elle persiste dans son apprentissage.

Le sort de Yao reposait entre les mains du nouveau chef de famille. Le travail était pour la courageuse adolescente un moyen de s'émanciper.

— C'est dommage qu'En En ait laissé passer sa chance. Le prince de la lune était très satisfait de son travail.

— En effet.

L'herboriste s'imaginait très bien pourquoi elle avait plu à Jinshi. Le prince impérial était quelque peu dérangé, dans le sens qu'il préférait les personnes qui limitaient leurs interactions avec lui au strict minimum à celles qui cherchaient à attirer son attention. Cela étant, Mao Mao était-elle en mesure de lui faire la morale ? Elle redoutait ce qu'il lui réservait pour la suite, mais elle voulait se convaincre qu'elle n'avait rien à craindre avant un moment.

— J'étais persuadée qu'elle excellerait partout où elle irait, dit Yao.

— Pour ma part, je pense qu'elle ne révèle son potentiel que lorsqu'elle est à tes côtés.

La suivante l'exprimait même un peu trop, peut-être, au point d'effrayer Mao Mao. Notamment quand il était question des formes voluptueuses de Yao ! L'herboriste ne savait que trop bien le mal qu'elle s'était donné pour apporter tous les nutriments nécessaires à la croissance de la poitrine de sa maîtresse.

Il faut que je pense à lui demander la liste exacte des aliments qu'elle lui fait consommer...

Inconsciemment, Mao Mao se mit à se frotter les mains.

— Oui, c'est pour cette raison que j'ai voulu m'éloigner d'elle, et on a vu le résultat. Ça ne lui a d'ailleurs pas plus réussi qu'à moi. Mais si En En a tant besoin de moi, que puis-je y faire ?

L'apothicaire avait le sentiment que le côté attentionné que Yao dissimulait sous un air froid et hautain la rendait irrésistible aux yeux d'En En. Mao Mao s'amusait à imaginer la réaction de cette dernière le jour où elle apprendrait que sa maîtresse se marierait.

— C'est peine perdue, reprit la convalescente avant de jeter un coup d'œil à son amie. D'ailleurs, n'aurais-tu pas œuvré dans l'ombre sans nous en parler ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

L'apothicaire décida de feindre l'ignorance, non sans culpabiliser. Sa consœur avait beau avoir survécu à un empoisonnement, cela ne changeait rien au fait qu'elle-même avait laissé la coupable s'en sortir saine et sauve. De plus, officiellement, Yao avait failli en tant que goûteuse et causé

indirectement la mort d'une figure éminente. Sa réputation était irrémédiablement entachée.

Dans cette histoire, c'est elle qui paie le prix fort.

— Je ne devrais pas être traitée avec autant d'égards. J'ai tout raté. Pourtant, on me traite avec un respect non mérité. On m'a même autorisée à reprendre mon travail une fois que je serai remise sur pied. Je ne suis pas naïve au point de croire que le monde est aussi bon.

Mao Mao tressaillit.

— Non, ne dis rien. Considère mes mots comme de simples élucubrations d'une personne qui a été malade. Tu n'as qu'à boire ton thé et faire comme si de rien n'était. (Yao faisait preuve d'une grande volubilité.) Je m'estime chanceuse que ceux qui m'entourent soient assez généreux pour ne pas se débarrasser de moi. Mais j'y vois aussi la preuve du rôle insignifiant que j'ai joué. Ce n'est sans doute pas avisé de ma part de le formuler à voix haute, voire un signe de mon manque de maturité, mais j'ai besoin de dire ce que j'ai sur le cœur. Même si ce ne sont que des divagations.

Elle comprenait vaguement que l'affaire ne s'était pas terminée comme on avait bien voulu le lui faire croire. Yao n'était à coup sûr pas la seule à avoir des doutes mais comme les autres, elle comprenait qu'il valait mieux se contenter de la version officielle pour le bien de chacun.

— J'ignore comment réagirait En En si elle venait à apprendre la vérité. Même si j'accepte ce dénouement, rien ne dit qu'elle en fera de même. Veille à ce qu'elle ne découvre jamais ce qui s'est tramé.

En En était perspicace. Sûrement trouverait-elle toute cette histoire suspecte. Si jamais elle venait à apprendre l'identité de celle qui avait empoisonné sa maîtresse et surtout que la coupable était toujours en vie, elle pourrait bien décider de rendre justice elle-même.

— Je ne supporterai pas qu'elle sabote son avenir en fonçant tête baissée. Rien de plus, tu entends ?

Elle se laissait aller à ce fameux penchant bienveillant que sa fierté l'empêchait d'afficher au grand jour.

À présent que les hauts dignitaires avaient clos l'affaire, Mao Mao avait pris le parti de laisser cette histoire derrière elle. Remuer le passé n'apporterait rien de bon.

— Pardon, je crains que mon ouïe ne soit défectueuse, je n'ai pas tout entendu. Satisfaite ?

— Ma pauvre, ce ne doit pas être facile, répondit Yao d'un ton taquin.

Après avoir discuté de l'imminent retour au dispensaire de la convalescente, l'herboriste quitta la demeure. Puisqu'il s'agissait de son jour de repos, aucune calèche ne l'attendait. Le trajet jusque chez elle serait un peu long, mais elle l'effectuerait à pied.

Des enfants couraient dans tous les sens, des insectes en cage à la main. L'atmosphère festive des derniers jours avait laissé place à une ambiance plus tranquille. Pour les habitants de la capitale, la mort d'une prêtresse étrangère n'était qu'un sujet de conversation éphémère qui serait bien vite oublié. Les festivités terminées, la vie reprendrait son cours. Mao Mao prit une bouffée d'air frais avant de se mettre en route.

FIN

Recueil d'illustrations
Touko Shino



À présent que la situation s'était un peu calmée, l'apothicaire en profita pour préparer une marmite et y faire bouillir les bandages.



— En En, peux-tu me passer les bandages ?

— Tout de suite, dame Yao.

Yao était une jeune fille vive aux formes voluptueuses. De toute évidence, les prétendants se seraient bousculés sans même ce



travail à la cour. En comparaison, En En était moins expressive, restant souvent en retrait. Elle avait néanmoins un très joli visage et semblait compétente.



Jinshi prit la tasse de thé et la remua un instant, pensif.
— Qui a apporté ce thé ?



Jazgul sautillait sur place tant elle était pressée et enthousiaste.
Elle n'attendait qu'une chose : monter à bord.



Pendant ce temps, une ombre suspecte talonnait le groupe. Mao Mao avait tenté d'ignorer sa présence, mais elle continuait d'apparaître à la périphérie de son champ de vision. La silhouette pensait certainement passer inaperçue, sauf que sa filature était la pire que l'apothicaire ait jamais vue. L'homme en question avait une barbe et une moustache mal entretenues, et des yeux de renard



agrémentés d'un monocle dont il n'avait aucune utilité. Cherchait-il à se donner un style ? Cette description semblait suffire à éclairer sur son identité quiconque le connaissait. L'herboriste répugnait à prononcer son nom. Plusieurs dames commencèrent à chuchoter et à se demander qui était ce mystérieux inconnu.

Un homme qui a de l'influence ici, répondit l'apothicaire en pensée.



L'autrice

Natsu Hyūga commence *Les Carnets de l'apothicaire* en 2011, sous la forme d'un roman mis en ligne sur la célèbre plateforme Shōsetsuka ni narō (« Devenons écrivains ! »). Elle n'en est pas à son coup d'essai, mais l'ampleur de celui-ci change la donne : très vite, les lecteurs se bousculent, les commentaires se multiplient... Encouragée par un tel succès, elle signe chez la maison d'édition Shufunotomo et, dès l'année suivante, son roman sort en librairie. Depuis, la série, devenue un véritable phénomène, ne cesse de gagner en notoriété. Natsu Hyūga y dépeint avec talent une Chine ancienne à la fois réaliste et fantasmée. Sa passion pour cette culture se manifeste par sa fascination pour Wu Zetian, la seule impératrice connue de l'empire du Milieu. La Chine imaginaire de l'écrivain japonais Kenichi Sakemi est aussi une source d'inspiration profonde pour son œuvre... Mais l'autrice ne s'arrête pas là : grande amatrice des *Contes du Magatama*, chef-d'œuvre de la littérature jeunesse japonaise, elle bâtit son univers à partir de sources variées. Quant aux ingénieuses énigmes qui font le sel de son récit, elles reposent sur des connaissances en médecine traditionnelle tirées d'ouvrages spécialisés et de reportages.